This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Hist. D. 95 41

BCU - Lausanne

1094442806

Digitized by Google

Digitized by Google

SECOND VOYAGE

EN PERSE,

EN ARMÉNIE

ET DANS L'ASIE MINEURE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Musiciens Persans.

Digitized by Google

SECOND VOYAGE
EN PERSE,
EN ARMÉNIE
ET DANS L'ASIE MINEURE,

FAIT DE 1810 A 1816,

AVEC LE JOURNAL D'UN VOYAGE AU GOLFE PERSIQUE PAR LE BRÉSIL ET BOMBAY,

SUIVI DU RÉCIT DES OPÉRATIONS DE S. E. SIR GORE OUSELEY, AMBASSADEUR DE S. M. BRITANNIQUE;

PAR JACQUES MORIER,
SECRÉTAIRE DE LA DERNIÈRE AMBASSADE, ET MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE PRÈS LA COUR DE PERSE.

ORNÉ DE GRAVURES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M***

BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE LAUSANNE
LIBERTÉ ET PATRIE

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC, N.° 20.

1818.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'OUVRAGE que j'offre au public renferme le journal de six années. Ce ne sont ni les sciences, ni les arts, ni les institutions politiques des contrées que j'ai visitées (car chacun de ces sujets exigerait des volumes) qui en forment les principaux matériaux; ce sont les scènes locales et les mœurs de la Perse, c'est le résultat des observations suggérées par le temps et les lieux. Je me suis néanmoins contenté d'esquisser les tableaux qui avaient déjà été mis antérieurement sous les yeux des lecteurs, quoiqu'on les retrouve tracés complétement dans le manuscrit original. De toutes les opérations de l'ambassade qui avaient du rapport avec celles de

Digitized by Google

la première, dont je faisais partie, et que j'ai consignées dans mon premier ouvrage, je n'ai extrait et rapporté ici que ce qui pouvait servir à y rattacher les parties que leur nouveauté rendait susceptibles d'intérêt: au contraire, toutes les fois que la coïncidence que j'ai remarquée entre les habitudes des habitans actuels de l'Orient et les descriptions qu'en ont faites les auteurs sacrés et profanes, ont pu servir à éclaircir l'histoire ancienne, et particulièrement les paroles de l'Écriture; pour lors, loin d'altérer et de tronquer les détails du journal, je l'ai étendu et développé.

Les parties du journal que j'ai conservées le plus soigneusement sont les remarques faites à ce sujet. Quant aux mœurs de l'Orient, les révolutions successives arrivées dans le gou-

Digitized by Google

vernement et la religion n'y ont introduit aucun changement; on y remarque encore les empreintes vivantes du moule originel; et, à chaque pas, quelque objet, quelque idiome, quelque vêtement ou quelque coutume de la vie commune, rappellent les temps antiques, et confirment surtout toutes les beautés, toute l'exactitude, la propriété du langage et l'histoire de la Bible. Il n'est peut-être aucune contrée dans tout l'Orient à laquelle ces observations ne puissent s'appliquer. Quelque différence qu'on observe entre elles, sous le rapport de la croyance religieuse, du gouvernement et du langage, il n'existe entre deux nations de ces contrées aucune ligne de démarcation aussi prononcée qu'entre les Européens et les Asiatiques.

La longueur de mon séjour dans

Digitized by Google

ces pays éloignés, où mon oreille était plus accoutumée à d'autres langues qu'à celle de ma patrie, doit sans doute me faire pardonner les idiotismes étrangers à la langue anglaise qui ont pu se glisser dans la rédaction de mon ouvrage; et ils eussent été en bien plus grand nombre encore, si ma relation n'eût été revue par mes amis.

L'obligation que j'ai à M. Inglis, l'éditeur de mon premier ouvrage, s'est encore accrue pour les secours qu'il a bien voulu me donner en publiant celui-ci; et je conserverai toute ma vie un profond sentiment de gratitude pour les secours et les avis que j'ai reçus du très-révérend docteur Ireland, doyen de Westminster.

J'ai aussi de grandes obligations à sir Gore Ouseley, dernier ambassadeur de S. M. Britannique, et mi-

Digitized by Google

nistre plénipotentiaire près la cour de Perse, pour les communications qu'il a bien voulu me faire; et, en général, je dois beaucoup de gratitude à tous mes compagnons de séjour en Perse, particulièrement à M. Monteith, capitaine du génie à l'armée de Madras, et à M. Bruce, résident à Bouchehr pour la compagnie des Indes.

Pour la partie géographique, dans laquelle mes renseignemens se trouvaient incomplets, je remercie le major Rennell des excellens avis et des nombreux secours qu'il a bien voulu mettre à ma disposition.

La manière de rendre les mots orientaux en caractères européens ne cessera jamais d'être le sujet des éclaircissemens et des prétentions de tous les voyageurs; car il n'y a encore aucune manière uniforme de les orthographier adaptée par ceux des diffé-

Digitized by Google

rentes nations. Je me contenterai de dire que j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible pour conserver, sous ce rapport, une uniformité constante dans tout le cours de mon ouvrage ; j'ai cherché à m'écarter le moins possible de l'orthographe que j'ai adoptée dans mon premier voyage, et celle dont ont fait communément usage les voyageurs, mes compatriotes, qui ont parcouru les mêmes contrées.

Digitized by Google

SECOND VOYAGE

EN PERSE,

EN ARMÉNIE

ET DANS L'ASIE MINEURE.

CHAPITRE Ier.

Au milieu du petit nombre de circonstances qui peuvent actuellement donner un air de nouveauté à un voyage aux Indes orientales, on doit citer la compagnie d'un ambassadeur persan et de sa suite; et, quoiqu'il ne me soit pas permis de venir ennuyer le public du détail de mon premier voyage avec des passagers anglais, on ne saurait me pardonner si je passais entièrement sous silence un voyage fait en société de gens si différens des Européens sous mille rap-

Digitized by Google

ports, et avec lesquels il arrive si rarement à ces derniers de se rencontrer.

L'ambassadeur persan que j'avais conduit en Angleterre par la Turquie et la Méditerranée en 1809, et connu sous le nom de Mirza-Aboùl-Hassan, et depuis revêtu du titre de khan, s'en retournait dans son pays. Le ministère se détermina à faire partir avec lui un ambassadeur près la cour de Perse, et on fit donc les préparatifs nécessaires pour recevoir les deux diplomates et leur suite à bord du *Lion*, vaisseau de 64 canons, sous le commandement du capitaine Heathcote, le même qui, dix-huit ans auparavant, avait transporté lord Macartney à la Chine.

Un Persan qui, pendant neuf mois de séjour à Londres, a été fêté de tout le monde, qui a été, pendant tout ce temps, l'objet de la curiosité de tous les habitans de cette grande ville, et qui a vu tous les objets curieux qu'elle renferme, peut, à l'exemple de son compatriote, dans Montesquieu, s'écrier à son retour dans sa patrie: *Jamais homme n'a tant été vu que moi.* Mais, entre lui et son pays, il lui reste une longue suite

Digitized by Google

d'aventures aussi neuves que différentes à courir; et il complétera son instruction en passant sept mois sur la mer, élément pour lequel il a toute l'antipathie de ses ancêtres. Il faut cependant avouer à leur honneur que jamais des hommes ne se sont exposés aux hasards avec tant de résignation, ou même de meilleure grâce, que l'ambassadeur et sa suite. Ils quittèrent tous Londres avec de vifs regrets; plusieurs ne purent retenir leurs larmes quand il leur fallut faire leurs adieux à leurs amis d'Angleterre, qui, de leur côté, ne parurent pas moins affectés. Plusieurs seraient demeurés volontiers en Angleterre; et l'un d'eux, entre autres, frappé de la douce tranquillité au sein de laquelle s'écoulait la vie d'un Anglais en comparaison de celle d'un Persan, s'écria qu'il ne souhaitait pas un paradis meilleur que l'hôpital de Chelsea, où pendant le reste de ses jours il pourrait, à l'ombre des arbres, fumer et boire du *porter* autant qu'il en désirerait.

La légation persanne se composait de Mirza-Aboùl-Hassan, envoyé extraordi-

Digitized by Google

naire, et de huit domestiques chargés de différens emplois : Kerbelaï-Hassan-Nazir, maître d'hôtel, qui remplissait les fonctions de cuisinier ; Abbas-Bey, écrivain ; Hoceim et Hachem, valets de chambre ; Mohammed-Aly-Beg, Mohammed-Rakhym-Beg, Jelowdârs ou valets de pied, et Abdallah et Sâdik, ferâchys ou chargés d'étendre le tapis.

L'ambassade anglaise se composait ainsi qu'il suit : Son Excellence Sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de S. M. ; son épouse et son fils ; son frère, Sir William Ouseley, en qualité de secrétaire particulier, et l'honorable Robert Gordon (1), attaché à la légation ; MM. Price et Sidney, officiers de l'ambassade ; cinq domestiques anglais, dont deux femmes, et en outre l'auteur de cette relation, en qualité de secrétaire d'ambassade. A bord du *Chichester*, bâtiment de transport qui marchait de conserve avec nous, étaient le major (actuelle-

(1) Actuellement secrétaire d'ambassade et ministre plénipotentiaire à la cour de Vienne.

Digitized by Google

ment colonel) d'Arcy, M. Stone, major d'artillerie, lequel mourut en Perse, et dix soldats de la même arme.

On avait fait à bord les emménagemens nécessaires à une société aussi nombreuse. La cabine de l'arrière à la poupe avait été divisée en deux parties, l'une pour l'ambassadeur d'Angleterre, l'autre pour celui de Perse, et la cabine de l'avant devint la salle à manger. On ferma le demi-pont, qui fut divisé en deux par une cloison; un côté fut donné pour logement aux domestiques anglais, l'autre aux persans; et à l'extrémité se trouvaient deux petites cabines, dont l'une me fut assignée; l'autre échut en partage à M. Gordon. La mienne avait neuf pieds carrés, et au milieu une pièce de 18: d'un côté se trouvaient les domestiques persans; de l'autre, une vache, voisinage beaucoup moins désagréable que celui des premiers, car le mal de mer ne put les empêcher de bavarder sans cesse. Je me plus à remarquer avec quelle facilité ils s'habituèrent à la mer, et passèrent au milieu des matelots tout le temps que dura le voyage.

Digitized by Google

Le 18 juillet 1810, nous quittâmes Spithead, et, après une navigation agréable de sept jours, nous atteignîmes Madère. Ici, l'ambassadeur persan refusa de descendre à terre. Ni la curiosité des habitans ni les politesses extrêmes du gouverneur ne purent l'y déterminer. Il ne nous fut pas possible de découvrir le véritable motif de son refus; mais nous soupçonnâmes qu'il était jaloux des honneurs extraordinaires rendus à l'ambassadeur anglais. Le 1er août, nous remîmes à la voile, et, le 28 du même mois, nous passâmes la ligne (1); et, quoique les matelots ne saisissent pas l'occasion pour exiger un tribut extraordinaire des Persans qui étaient à bord, la cérémonie du baptême eut lieu comme à l'ordinaire.

Le 11 septembre, nous étions en vue du Cap-Frio; et, en abordant la côte, nous

(1) Une petite observation faite à midi, nous donna, pour notre latitude, 1° 24′ 5″; deux chronomètres et une observation de la lune nous donnèrent 18° 59′ 18″ de longitude; le Cap-Frio, au Brésil, étant au 5.e 44°, nous restait à 970 milles de distance à l'ouest.

Digitized by Google

fîmes voir aux Persans le *Yenguy douniah* ou le Nouveau-Monde, dont ils n'avaient entendu parler dans leur pays que comme d'une merveille, et au sujet duquel ils ne s'imaginaient que des choses extraordinaires. Ils furent donc cruellement trompés dans leur attente, en n'apercevant qu'un terrain ordinaire, des arbres semblables à ceux qu'ils connaissaient déjà; ils ajoutèrent qu'il leur paraissait singulier que le nouveau monde ressemblât exactement à l'ancien. Quand nous jetâmes l'ancre sous la forteresse de Santa-Cruz, à l'entrée du port de Rio-Janeiro, ils regardèrent en vain de tous côtés, dans l'espérance d'apercevoir quelque chose qui différât de ce qu'ils connaissaient déjà. Le tableau superbe qui se développait à nos yeux (les montagnes inaccessibles couvertes jusqu'au sommet de la plus riche végétation) ne put leur arracher que ces mots : *Ceci ressemble à nos djangles dans le Mazendérán.* L'aspect d'un pays bien boisé n'inspire, en général, aux Persans, qu'un plaisir médiocre ; et le mot *djangles* dont ils se servent pour

Digitized by Google

l'exprimer, leur donne les mêmes idées qu'à nous un pays sauvage et désert.

Le régent de Portugal fit connaître à LL. EE., avec une grande politesse, le désir d'être leur hôte pendant leur séjour dans cette ville, et fit préparer sur-le-champ une maison digne de les recevoir. La cuisine de son altesse royale, sa cave, ses domestiques, ses chevaux et ses voitures furent mis à leur disposition; et, dans cette occasion, la cour de Portugal se conduisit avec des attentions infinies. Ce fut le ministre de S. M. Britannique à la cour de Rio-Janeiro, lord Strangfort, qui nous conduisit à l'audience; et la réception qu'on nous fit nous flatta infiniment. Le prince rappela à l'ambassadeur persan que ses ancêtres avaient été autrefois les alliés de son pays, et lui témoigna le plaisir qu'il éprouvait à pouvoir, par son canal, offrir au monarque persan le renouvellement de cette amitié qui avait jadis existé entre les deux nations. Les liaisons entre les Portugais et les Persans furent anciennement très-étroites. Les premiers, à l'époque

Digitized by Google

dont nous parlons, étaient tout-puissans dans l'Inde; les îles d'Ormuz, de Kichmich, Larek et Bahreim, dans le golfe Persique, leur appartenaient, ainsi que les forteresses de Bender-Abassi et de Congo sur les rivages persans; mais ces possessions leur ont été enlevées en 1610 et 1625. Long-temps encore après, ils tenaient Mascat en Arabie, et cette position leur offrait des avantages considérables pour leur commerce dans le golfe Persique; mais ils consentirent à renoncer à toutes leurs prétentions sur les places qu'ils occupaient antérieurement sur la côte de Perse, à condition d'avoir le droit de pêcher sur le banc des perles de Bahrein, et de recevoir la moitié du produit des douanes de Congo, port à trois journées d'Ormuz.

Un traité conclu en 1623, entre l'Angleterre et Shah-Abbas, fit perdre Ormuz aux Portugais vers la même époque. Par ce traité, les Anglais s'engagèrent à coopérer avec leurs vaisseaux à l'expédition du roi de Perse, et à contribuer aux dépenses en transportant les troupes de ce prince dans

Digitized by Google

l'île. Châh-Abbas consentit non seulement à exempter les marchandises anglaises de tout droit à Bender-Abassi, mais les Anglais s'engagèrent en outre à partager avec lui le produit des douanes de cette ville, sous la condition d'entretenir une escadre de quatre vaisseaux de guerre, ou au moins de deux, dans le golfe Persique, pour protéger les ports et les bâtimens persans. Au moment où nous écrivons, le nom portugais est à peine connu en Perse.

Notre relâche à Rio-Janeiro fut d'une quinzaine de jours; nous passâmes ce temps en visites, en festins, chez les autorités du pays, et à examiner les choses les plus curieuses que renferment cette ville et ses environs. Rio-Janeiro est vaste, bien bâtie pour une ville de colonie; elle possède de belles églises et de grands monastères. Plusieurs offriraient au prince-régent un séjour plus commode et plus agréable que le palais qu'il occupe. Rio-Janeiro n'est point fortifiée, mais des ouvrages détachés défendent le havre: les plus considérables sont le château de Santa-Cruz à l'entrée, et un

Digitized by Google

autre plus petit placé sur une île, dans une situation plus rapprochée du mouillage. Au-dessus de la ville et au sommet d'une éminence se trouve une fortification nommée *Citadelle*, une autre est placée sur l'*isola das Cabros* (*l'île aux Chèvres*); mais aucune ne la mettrait à l'abri d'un bombardement du côté de la mer. Les jardins, dans le voisinage de la ville, produisent beaucoup de fruits; on en apporte aussi une grande quantité des villages. Ses oranges sont très-estimées; on en voit quelques-unes qui en renferment une autre qui commence à croître: le prince-régent en envoya en présent aux ambassadeurs. Le pays produit tous les fruits des tropiques; mais le mango et le fruit du pin y sont, dit-on, inférieurs à ceux des Indes orientales. La viande et la volaille y sont chères, et nous eûmes beaucoup de peine à renouveler notre provision de ces deux articles: on y trouve en grande abondance des porcs noirs, et nous remarquâmes une espèce de chiens d'un aspect rebutant; ils n'ont point de poils; leur peau est noire, leur corps alongé, un mu-

Digitized by Google

seau pointu, des pattes courtes et tortues, et une longue queue frisée; ils errent sans cesse au milieu des immondices des rues, et sont apparemment sans maîtres.

Après avoir vu l'Angleterre, Saint-Sébastien et ses habitans nous parurent dégoûtans. Ce n'est pas sans raison que les Persans purent se vanter que leurs villes n'étaient pas aussi malpropres. On doit cependant attribuer ce désagrément à la classe nègre des habitans, laquelle y est beaucoup plus nombreuse que toutes les autres. Les individus qui la composent sont, à quelques exceptions près, des êtres sortant des mains de la nature. Logés dans le *Campo di Lampedosa*, vaste place située sous nos fenêtres, nous fûmes à même de nous en faire une idée exacte; elle en est tellement infestée à toutes les heures du jour, que nous fûmes obligés de mettre des sentinelles pour les tenir à une certaine distance.

A l'époque où nous nous trouvions au Brésil, le commerce des esclaves y était florissant. Une visite que nous fîmes au marché où se vendent ces malheureux, nous fit

Digitized by Google

beaucoup mieux sentir toute l'horreur d'un tel commerce que tout ce qu'on a dit et écrit à ce sujet. De chaque côté de la rue où se tient ce marché sont de vastes magasins où l'on enferme ces infortunés. Pendant le jour ils sont rangés en groupes, au milieu desquels règnent la mélancolie et la tristesse : ils attendent avec impatience qu'on vienne les arracher au marchand impitoyable dont la sévère économie se laisse remarquer sur leurs corps, qui ressemblent à des squelettes. Si tel est leur état à terre, où ils ont du moins l'avantage de jouir d'un air libre et d'un certain espace pour se mouvoir, quelle a dû être leur situation à bord du bâtiment qui les a transportés dans ce pays? Il n'est pas rare de voir des esclaves s'enfuir dans les bois, mais on finit presque toujours par les rattraper : lorsqu'ils ont le malheur de se laisser reprendre, on leur attache au cou un collier en fer ; par-derrière est un long manche crochu, et qui sert à les arrêter dans leur fuite au milieu des bois, s'il leur arrivait de s'y réfugier une seconde fois. Au mi-

Digitized by Google

lieu de cette misère affreuse où ils végètent, il est néanmoins consolant de remarquer qu'un grand nombre de nègres fréquentent les églises, et de les voir faire partie, du moins extérieurement, de la grande société chrétienne.

Nous n'avons aperçu qu'un bien petit nombre de naturels du pays; ils évitent les Européens, loin de chercher à les fréquenter. Ceux que nous avons eu occasion de voir étaient petits, la couleur de leur peau cuivre rouge, avec de longs cheveux noirs de jais, des pommettes de joue saillantes, le nez retroussé; leur figure large n'a aucune expression. On nous montra la reine d'une tribu limitrophe des possessions portugaises, et anthropophage, à ce qu'on nous dit. Ses traits inspirent la terreur : elle est prisonnière à Rio-Janeiro; et les efforts qu'on a faits pour l'humaniser n'ont pas été couronnés de succès. La proportion des habitans noirs de Saint-Sébastien aux Européens purs et blancs est comme neuf à un; ils ont cependant con-

Digitized by Google

tracté tant d'alliances, qu'on en trouve de toutes nuances, depuis le noir de jais jusqu'au blanc-brun.

Les environs délicieux de Rio-Janeiro ont été décrits tant de fois, qu'à moins de les avoir visités en botaniste ou minéralogiste, il devient superflu d'ajouter une nouvelle description à celles qui existent déjà en grand nombre.

Le 25 septembre, les ambassadeurs prirent congé du prince-régent. Nous nous rendîmes à cet effet au palais sur les huit heures du soir; et, au moment où nous arrivâmes, son altesse royale venait de terminer sa promenade ordinaire. Nous étions en costume, mais tous en bottes, parce qu'il n'y a que peu ou point d'étiquette dans les audiences du soir. Le prince s'entretint long-temps avec les ambassadeurs; il se plut beaucoup à la vivacité du Persan, que ses manières libres et dégagées n'avaient pas abandonné. Au moment où nous quittions le prince et où nous le saluions tous respectueusement, le Persan tourna aussitôt le dos et se dirigea vers la porte, sans plus se

Digitized by Google

retourner. Ces traits, quoique légers, demandent néanmoins à être indiqués, parce qu'ils servent à faire connaître le caractère de ses compatriotes. Cet homme, qui n'avait jamais approché de son prince sans un sentiment de terreur et de crainte, et qui n'osait même prononcer son nom sans le plus profond respect, présenté à un autre souverain, se conduisit sans aucune décence; et son langage aurait pu faire supposer qu'il était né dans un pays où la liberté est sans bornes; mais peut-être même ce peu de respect pour un souverain étranger était-il une conséquence de sa vénération profonde pour le sien.

En sortant de l'audience de congé, nous trouvâmes une grande fermentation parmi les gens de l'ambassadeur, fermentation causée par la querelle de deux d'entre eux. Une dame portugaise leur avait fait présent d'un perroquet (oiseau qui tient, dit-on, dans la poésie persanne le même rang distingué que la tourterelle dans la nôtre). De retour auprès de leurs camarades, tous les deux réclamèrent la distinction de la faveur

Digitized by Google

de la dame, et par conséquent le cadeau qu'elle leur avait fait. La querelle de ces deux galans se communiqua aux autres et les échauffa par degrés; l'un d'eux, pour mettre fin à la dispute, arracha le perroquet des mains de celui qui le tenait, et lui coupa le cou. Ce fut sur lui que se dirigea la fureur des autres; et elle devint si violente, que des soldats portugais, de garde chez l'ambassadeur, se trouvèrent forcés de s'en mêler. De retour, l'ambassadeur punit les auteurs de la dispute, et les fit châtier en sa présence. Quant à ceux qui s'étaient conduits avec aussi peu de réserve, il leur frappa la bouche avec un soulier; ce qui, dans leur langue, s'appelle *kafch khorden*, manger le soulier. L'un d'eux encourut plus que tous les autres la disgrâce de son maître, parce qu'il fut prouvé qu'au moment où l'on était occupé à approfondir cette affaire, il s'était permis de dire que l'ambassadeur, par des liaisons si étroites avec des chrétiens, dans la société desquels il buvait du vin et mangeait peut-être bien aussi du porc, avilissait la majesté de son souverain, et le rendait in-

Digitized by Google

digne du nom de musulman. Ce domestique fut mis en prison à bord du *Lion*, après avoir été rudement frappé sur le dos avec une baguette, et sur la bouche avec un talon de soulier.

Les ambassadeurs s'embarquèrent le lendemain; mais le défaut de vent et la force des marées nous empêchèrent, pendant trois jours, de mettre à la mer, et nous obligèrent plusieurs fois de jeter l'ancre à l'entrée du Havre. Le 18 d'octobre, nous fûmes en vue des îles de Tristan d'Acunha, découvertes par des Portugais de ce nom, et explorées depuis par des navigateurs hollandais et français. Elles sont au nombre de trois; la plus grande porte le nom de Tristan d'Acunha; celle qui est le plus au sud, et en même temps la plus petite, est l'île du Rossignol (*Nightingale Island*), et celle de l'ouest, île inaccessible. Les observations de huit vaisseaux ont donné, pour la latitude de Tristan d'Acunha, 37° 6′ sud; et, pour sa longitude, 11° 44′ ouest. Il est remarquable que *le Lion* y a relâché, en transportant lord Macartney à la Chine.

Digitized by Google

Tristan d'Acunha a quinze milles de circonférence, l'île inaccessible en a neuf, et celle du Rossignol sept ou huit. L'île entière de Tristan d'Acunha forme la base d'une montagne volcanique, dont le sommet se termine par un pic. Ce pic est ordinairement couvert de neige, et les nuages qui flottent à l'entour nous empêchèrent de le voir distinctement. Nous calculâmes que sa hauteur pouvait être de sept mille pieds (anglais); selon d'autres voyageurs, elle est de onze mille; tandis que plusieurs l'ont réduite à peu près à celle que nous avons trouvée, c'est-à-dire à huit mille. Un homme de notre équipage, qui avait servi à bord d'un vaisseau américain, et avait été laissé une fois dans cette île pour tuer des veaux marins, nous dit qu'on y trouve une cascade d'eau limpide qui tombe dans une baie située à la partie nord-ouest de l'île, et qu'au moyen d'un syphon, on peut faire venir l'eau jusqu'aux tonneaux placés dans les embarcations. Le rivage est couvert de veaux marins et de pengouins. Les vaisseaux qui se rendent à la Chine laissent ordinai-

Digitized by Google

rement dans cette île une partie de leur équipage pour y faire provision de veaux marins, et la reprennent à leur retour. Un capitaine américain se procura en huit mois cinq mille six cents peaux de veaux marins, et put en moins de trois mois charger son bâtiment d'huiles.

Le temps continua à être extrêmement beau jusqu'au 1er octobre. A cette époque, nous trouvant par les 41° 8′ de lat. sud, et 27° 36′ de long. est, nous essuyâmes une tempête que quelques-uns des vieux marins à notre bord désignèrent sous le nom d'Hurricane; mais elle se dissipa bientôt sans nous causer d'avaries considérables. Le 20 novembre, il s'en éleva une autre d'une espèce différente. A peine nous avions fini de dîner, lorsqu'un des domestiques de l'ambassadeur persan entra dans la cabine, et, la douleur peinte sur sa figure, s'arrêta debout, en face de son maître : celui-ci lui ayant demandé la cause de son chagrin, il répondit qu'il était assis tranquillement sur les cages à poules avec plusieurs de ses camarades, et qu'un lieutenant les avait

Digitized by Google

fait chasser de la poupe. A ces mots, l'ambassadeur changea de couleur, ses traits se contractèrent; et, ne pouvant retenir davantage tout ce que ressentait son cœur dans cet instant : « Que je suis malheureux, » dit-il à haute voix, d'avoir fait une si » longue route pour voir maltraiter ainsi » mes gens. » Se tournant ensuite vers les domestiques qui étaient entrés dans la cabine : « Pourquoi, ajouta-t-il, n'avez-» vous pas répondu par des coups à celui » qui voulait vous faire abandonner votre » place. » Les raisons que nous alléguâmes en faveur du lieutenant, ne servirent qu'à redoubler sa colère; et, ne prêtant l'oreille qu'aux faux exposés de ses gens, qui profitaient de l'occasion pour rappeler alors tous les motifs les plus légers de mécontentement qu'ils pouvaient avoir eu depuis leur départ de leur pays, et oubliant toute la politesse usitée dans l'Orient et chez les Européens, il sortit précipitamment de la cabine, suivi de tous ses gens, et se retira dans sa chambre, en exprimant la détermination où il était de n'en pas sortir

Digitized by Google

avant la fin du voyage. Je fus bientôt chargé par sir Ouseley d'aller lui mettre sous les yeux la chose telle qu'elle s'était passée véritablement, en avouant toutefois la culpabilité du lieutenant, et faire tous mes efforts pour calmer son ressentiment. Je le trouvai assis sur un coffre, occupé à fumer sa pipe d'eau (dont les Persans ont coutume de se servir quand ils sont irrités), et écoutant tous les propos de ses domestiques. Au moment où je parus, toutes les bouches, celle de l'ambassadeur même, s'ouvrirent contre moi, et il se passa une grande demi-heure avant que je pusse obtenir la parole; mais alors la colère des Persans était exhalée; et, lorsque j'avouai que le lieutenant avait eu tort de les traiter ainsi, leur bonne humeur revint bientôt. Quand nous en causâmes plus tard avec l'ambassadeur, il me dit, pour excuser la vivacité de sa conduite dans cette affaire, qu'il en avait agi ainsi, parce que, s'il n'avait pas eu l'air de prendre les intérêts de ses gens, à son arrivée en Perse on eût mal interprété sa conduite, et que ses domes-

Digitized by Google

tiques l'auraient accusé d'être chrétien et de mépriser ses compatriotes.

Le 21 décembre, nous mouillâmes à Pointe-de-Galle, dans l'île de Ceylan, après avoir mangé le vent pendant deux jours en vue de la terre. Un courant violent nous avait jetés à près de soixante milles au sud et à l'ouest de notre route. Pointe-de-Galle est un petit fort situé au 6.° 1′ de lat. nord et au 80° 19′ 20″ de long. est. La ville n'offre rien de remarquable que sa propreté ; elle est le rendez-vous des vaisseaux de la compagnie des Indes avant leur départ pour l'Angleterre. On nous conduisit dans des magasins destinés à la canelle qui sont très-étendus, et ont été construits par les Hollandais.

En parcourant les fortifications, j'aperçus un arbre très-gros ; il a sept pieds de circonférence ; et, quoiqu'il soit couvert de feuilles, on n'y aperçoit aucun fruit : ses branches sont grosses, son feuillage épais, et une de ses feuilles, que je mesurai, avait vingt pouces de large sur quinze de long. Le point de vue qu'offre le pays est

Digitized by Google

pittoresque et majestueux; le principal objet qui frappe les regards, est le Pic d'Adam, qui s'élève dans le lointain à une hauteur immense, au-dessus d'une chaîne de montagnes élevées; il est un point sûr de reconnaissance pour les navigateurs. C'est à Columbo qu'on trouve le plus d'échantillons des richesses minéralogiques de l'île. Le rebut passe à Pointe-de-Galle, et ce fut dans ce dernier endroit qu'un homme me céda, pour six roupies (1), une pierre de canelle dont il m'en avait demandé vingt. Nos provisions fraîches étaient entièrement épuisées; mais comme tout est rare et cher à Pointe-de-Galle, nous n'en embarquâmes que la quantité suffisante pour nous rendre à Cochin, où elles sont abondantes et à bon marché. Nous partîmes pour Cochin le 22. Le dimanche, nous nous trouvions dans le golfe de Manaar; et je m'amusai, dans la

(1) La valeur de la roupie varie de place en place; celles d'Arcate sont les plus estimées; elles valent 2 fr. 50 cent. Ainsi six roupies font 15 fr. et 30 centimes. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

matinée, à écouter les matelots souhaiter une heureuse fête de Noël, et plusieurs retours pareils du même jour à mes voisins, les sectateurs d'Aly; car, pour un marin, ce jour est de toutes les religions. Le 28, nous nous trouvâmes à vingt milles dans le nord de Cochin; ce qui nous força de gouverner sur cette ville, en serrant de près la côte, jusqu'à l'instant où nous jetâmes l'ancre sur cinq brasses en face de la ville. La grande monotonie de la côte, bordée d'une ligne de cocotiers qui s'avancent jusqu'au bord de l'eau, dérobe aux yeux du navigateur tout point remarquable de reconnaissance; et une légère interruption dans la ligne des arbres, ainsi qu'un drapeau flottant au-dessus d'eux, permettent seuls de reconnaître la situation de cette ville. Le navire avait à peine mouillé, qu'il fut entouré d'une foule de bateaux pêcheurs qui avaient à vendre d'excellens poissons qu'ils venaient de pêcher. Outre une grande quantité d'huîtres, nous nous procurâmes de la morue, du mulet et du *bardkonta*. Il nous arriva aussi des embarcations chargées de fruits, d'autres

Digitized by Google

avec de l'eau fraîche ; et telle est la confiance qu'inspire le pavillon britannique, qu'en moins d'une heure nous aurions eu des provisions suffisantes pour continuer notre voyage sans avoir la peine de mouiller.

Nous employâmes un peu plus d'une demi-heure à nous rendre du bâtiment au rivage ; à un mille de l'endroit où l'on prend terre, il faut franchir la barre d'une rivière considérable, où le ressac acquiert une plus grande violence, à mesure que ses eaux se trouvent en opposition avec celles de la mer. Dans la matinée, nous trouvâmes l'entrée facile ; le canal est resserré entre deux rochers ; mais, vers le soir, quand la brise du large se fit sentir, l'entrée devint beaucoup plus agitée, et dangereuse pour des marins timides et sans expérience. Le lieu du débarquement a pour limite un massif d'arbres, dont la vue, combinée avec celle de la tour sur laquelle est arboré le pavillon, et les groupes d'habitations, offre un tableau charmant. On nous conduisit chez le commandant, jeune homme dont l'apathie et le teint blême attestaient, d'une manière

assez positive, les effets pernicieux du climat de l'Inde. La chaleur qu'on éprouve à Cochin, quoique peu sensible sur le thermomètre, est néanmoins assez forte pour accabler le corps et détruire toute énergie. On nous dit que, pendant ce mois, le thermomètre monte rarement au-dessus de 87° (25 de R.), et que, pendant ceux de mars et d'avril, à laquelle époque la chaleur est la plus forte, il ne dépasse jamais 90° (27). On doit cependant remarquer, dans la relation du voyage d'Abraham Parsons, que, le 25 décembre 1775, le thermomètre de Fahrenheit s'éleva jusqu'à 102° (31), depuis ce jour jusqu'au 5 de janvier suivant, et que la chaleur des nuits était si étouffante, qu'on ne pouvait dormir dans les chambres. Cochin est placée dans un terrain bas, sur une île formée par les branches d'une rivière qui se jette ici dans la mer. Les fortifications ont été entièrement démolies, et il n'en reste que des monceaux confus de pierres et de briques. Tous les édifices sont construits à la hollandaise; et, si le teint ainsi que les vêtemens des habitans et la superbe végétation du

Digitized by Google

pays ne contribuaient pas à la faire reconnaître pour une ville de l'orient, on se croirait transporté en Flandre. Les habitans d'origine européenne sont Portugais; leur langue est la plus répandue, et elle est celle de tous ceux qui peuvent se vanter d'avoir le sang mélangé avec celui des Européens. On compte à Cochin deux mille habitans blancs, quoiqu'on comprenne sous ce nom tous ceux qui ne le sont pas précisément (1). Cette partie de la côte de Malabar est très-fréquentée par les requins; et, dans notre promenade, nous vîmes sur le gazon, près de la maison du commandant, un grand nombre de nageoires et queues de ce poisson, exposées au soleil pour les faire sécher, et destinées, nous dit-on, pour les marchés de la Chine (2). Les œufs

(1) Il y a en outre une tribu de juifs à Cochin; ils habitent un quartier différent de la ville; des recherches sur leur histoire ne pourraient qu'être intéressantes et curieuses.

(2) Les Chinois font grand cas des cornes de cerfs, nageoires, queues de requins ou toute autre

Digitized by Google

de mulets, connus sous le nom de *Botargo* (1) au levant, et regardés dans ce pays comme morceau délicat, sont aussi très-estimés par les habitans de Cochin qui les mangent.

Sur les bords de la rivière se trouvent un grand nombre de pêcheries qui se composent d'un filet suspendu à un long bambou placé avec beaucoup d'art, et manœuvré par deux pêcheurs qui demeurent dans une petite hutte tout auprès de la rivière. Chaussard, dans sa carte géographique jointe à sa traduction d'Arrien, en parlant des habitans du Mekrân, les ichtyophages de Néarque, dit : « Le poisson qu'ils « mangent, c'est le flux et le reflux qui le « leur apporte; à cet effet, ils tendent un « filet soutenu par des pieux sur une étendue « de deux cents pas; à la marée montante « le poisson vient se prendre au filet (2). »

substance cartilagineuse, parce qu'elles donnent des désirs amoureux. (*Note du traducteur.*)

(1) Αὐγὼ ταραγω.

(2) Vol. III, p. 367.

Cette manière de pêcher est usitée dans le Bosphore, dans la Taye en Écosse, et dans d'autres rivières.

En nous en retournant à bord dans l'embarcation, nous remarquâmes que, parmi le grand nombre de naturels accourus pour nous voir partir, il n'y en avait pas un seul qui eût les jambes égales. Les habitans de Cochin sont sujets à une enflure accompagnée de douleurs; elle commence au genou, et descend jusqu'à la cheville; mais cette infirmité ne les empêche pas de marcher aussi vite que toute autre personne. Une jambe aussi mal faite est connue dans toute l'Inde, sous le nom de jambe de Cochin. Quelques personnes l'attribuent à la qualité de l'eau; selon d'autres, c'est le poisson qui la cause. L'eau que boit la classe inférieure du peuple est très-malsaine, et on nous prévint de ne pas en faire usage, si nous ne voulions pas altérer notre santé. L'officier anglais qui commande dans la place, et les troupes noires sous ses ordres, ne boivent que l'eau qu'on leur apporte de vingt milles de distance, dans la partie supérieure de la rivière,

Digitized by Google

Le 23 décembre, nous levâmes l'ancre, au coucher du soleil; mais nous fûmes obligés d'attendre à la côte un parti de chasseurs débarqués dans la matinée; ils nous apportèrent, à leur retour, des serpens, un martin pêcheur, un certain oiseau aquatique, et deux renards qu'ils avaient tués dans des marais, sur le bord opposé de la rivière de Cochin.

L'ambassadeur persan nous dit que notre séjour à la côte était loin de plaire à sa suite, et que ses gens l'accusaient de se laisser conduire par les Anglais qui, disaient-ils, ne l'amenaient dans ces lieux que pour lui montrer l'étendue de leurs possessions, et le rendre témoin de leur autorité sur les Indiens.

Ici quinze personnes de l'équipage furent saisies du cholera-morbus (1); on l'attribua généralement à l'eau de Cochin; mais, selon les gens de l'art, elle fut causée par le chan-

(1) Cette maladie vient de faire des ravages affreux dans les troupes anglaises employées à la guerre contre les Mahrattes en 1817. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

gement de nourriture. Le terme des longs voyages maritimes accroît de beaucoup la liste des malades; le poisson, le fruit, la viande fraîche et les végétaux, font presque toujours un effet instantané sur les estomacs accoutumés aux provisions salées. Il faut que la transition soit graduelle.

Le 31 décembre, nous étions devant Calicut, qui est la partie la plus remarquable de la côte de Malabar; nous observâmes que Vasco de Gama, après une navigation nouvelle, longue et périlleuse, avait doublement senti toutes les beautés d'une contrée si pittoresque en apparence, et dont le climat est si doux. Derrière les chaînes inférieures de collines qui viennent se terminer à la mer, s'élèvent de hautes montagnes dont la grandeur est majestueuse. Aussitôt que nous commençâmes à côtoyer le rivage, des bateaux vinrent, à la distance de huit ou dix milles, nous apporter des provisions fraîches, dont le bon marché passe toute croyance. Un de ces aventuriers, Indien de petite taille, fut si content du succès de sa spéculation, qu'en quittant le

Digitized by Google

navire, il s'écria : *Vive la compagnie Bayâder!* La compagnie, pour ces peuples, est le *Kebleh Ahlem* des Persans, ou le grand Lama pour les Tartars. Ils ne croient pas que, parmi les Européens, il y ait aucun personnage supérieur à la compagnie ; et si on leur demandait si c'est un être humain ou divin, peu d'entre eux pourraient le dire.

Nous gouvernâmes sur le rocher des Sacrifices, ainsi nommé, parce que c'est là que furent exécutés les infortunés qui tombaient entre les mains d'Angriah, pirate célèbre de la côte de Malabar, qui était maître de cette partie du pays vers le milieu du dernier siècle. C'est là le rendez-vous d'une multitude prodigieuse d'oiseaux de mer, dont les petits font retentir l'air de leurs cris ; ce rocher, blanchi par leurs excrémens, se fait remarquer facilement.

Le 8 janvier 1811, nous entrons dans le port de Ghériah, place forte d'Angria, et qui lui fut enlevée en 1756 par l'amiral Watson et lord Clive. Ici le pays perd cet aspect verdoyant qu'il offre tout le long de la côte au sud de cette ville ; et on n'aperçoit plus cette ligne de cocotiers et autres

Digitized by Google

arbres semblables qui longe jusque-là le rivage. La navigation dans ces parages est extrêmement ennuyeuse, et on en est redevable au défaut de fortes brises régulières. Si elle était désagréable à nos matelots qui soupiraient après les vents du 40° de lat. sud, elle s'accordait beaucoup avec le goût indolent et paisible des naturels qu'on voyait en grand nombre suivre la côte dans leurs bateaux, dont les voiles étaient à peine gonflées d'un léger souffle de vent. Le 10 de janvier, nous dépassons le fort Vittoria que borde une côte abrupte; et, le lendemain, au coucher du soleil, nous aperçûmes le phare de Bombay à la distance de seize milles. Le surlendemain, le vaisseau mouilla dans le havre de Bombay, après avoir fait, en cinq mois et vingt-cinq jours, une route de 18,589 milles nautiques d'après le calcul du loch.

Quoique la monotonie ennuyeuse des grands voyages, tels que celui que nous venions de faire, soit capable d'abattre l'ame la plus philosophique, il ne s'ensuit cependant pas que le temps, à bord d'un bâtiment, soit tout-à-fait perdu. L'Océan est la

Digitized by Google

solitude la plus terrible et la plus majestueuse, et elle force non seulement l'homme du monde à se livrer à des méditations profondes, mais elle est en outre susceptible d'exciter les plus sublimes émotions, et de porter à la contemplation de soi-même et de son créateur. C'est dans ces lieux qu'il peut, sans être interrompu par le fracas du monde, converser avec la Divinité au milieu de ses ouvrages les plus glorieux et les plus majestueux.

J'ai plus d'une fois cherché à m'entretenir à ce sujet avec mon ami le Persan; mais je n'ai pu réussir à lui faire goûter ma doctrine; car, selon lui, un voyage ne peut causer que la misère, des désagrémens; et il était d'avis qu'on pouvait aussi bien contempler les grandes œuvres de Dieu à cheval que sur un vaisseau. Il terminait toujours ses argumens par une citation de Sady, son poète favori, dont voici le sens : « *Je donnerai plutôt cent toumâns* (1) *que* « *de traverser une seule vague de la mer.* »

(1) Pièce de monnaie d'or qui vaut 20 fr.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Les ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de distinction par M. Duncan, dernier gouverneur de Bombay. Avant qu'on mît pied à terre, un nombre considérable de marchands persans se rendirent à bord pour complimenter l'ambassadeur de leur nation sur son arrivée; et, selon la coutume de leur pays, ils apportèrent des présens composés de toutes sortes de fruits. Mais ce qui fit le plus de plaisir à l'ambassadeur fut l'approbation donnée par son souverain à tout ce qu'il avait fait en Angleterre; et, en signe de confirmation, il reçut un firman qui lui conférait le titre de khân. L'incertitude dans laquelle il était long-temps resté à ce sujet avait tenu son esprit dans une telle agitation, qu'à la réception de ces nouvelles, la crainte et l'espérance se firent remarquer tour à tour dans ses traits, et ces émo-

Digitized by Google

tions successives furent bientôt remplacées par une joie complète.

On lui prépara un logement; un mihmândâr lui fut assigné; et il fut traité, ainsi que toute sa suite, aux frais du gouvernement. Les attentions infinies qu'on lui avait prodiguées pendant son séjour en Angleterre l'avaient sans doute guidé dans le plan de la conduite qu'il devait tenir avec le gouverneur de Bombay : aussi demanda-t-il qu'on lui fît la première visite. Ce fut en vain que M. Duncan lui fit observer que c'étaient les ambassadeurs persans qui avaient fait la première; en vain lui fit-on entendre que le caractère d'un gouverneur représentant le roi, exigeait cette marque de respect, rien ne put lui faire oublier la conséquence qu'il tirait de la visite du père et du grand-père de la compagnie (nom qu'il donnait au président et au vice-président); il avait aussi reçu la visite des vézirs du roi d'Angleterre, sans en excepter même le grand-vézir (1), qui tous étaient

(1) Feu l'honorable Spencer Perceval.

Digitized by Google

venus le voir avec le même costume de cérémonie qu'ils portent devant leur souverain. Comment pouvait-il dès-lors faire la première visite à un homme qui n'était qu'un serviteur de la compagnie, laquelle était déjà elle-même sujette du roi?

Enfin le gouverneur se détermina à céder sur ce point; et, quelques jours après, l'ambassadeur, revêtu d'un habit de velours cramoisi, avec son poignard enrichi de diamans passé dans sa ceinture, alla rendre sa visite. A son entrée dans le fort, il trouva l'avenue garnie d'une haie de soldats qui le saluèrent au moment où il passait; et, lorsqu'il descendit de voiture, il fut reçu à la manière indienne, avec les acclamations d'usage : *Daulèt-Ziâd*, que le bonheur vous accompagne. A ses côtés étaient deux pages vêtus d'habits rouges galonnés d'or, armés de chasse-mouches en plumes, et devant lui marchaient, d'une manière digne d'un grand état, plusieurs valets ou *Tchopdârs* (1), armés de longues cannes d'argent

(1) Tchopdâr (porte-bâton). Ce mot, qui est per-

Digitized by Google

massif. Les Indiens font plus attention au luxe et à l'apparat, que les Persans, dont les mœurs sont plus militaires. Le gouvernement anglois ne cherche point à faire perdre ce goût des Nabâbs, qui peut-être oublient plus aisément, au milieu de la pompe et des titres fastueux qu'ils conservent, la perte de leur pouvoir et de leur autorité. Cette différence n'empêche pas les Persans d'être pleins de vanité, et il n'est peut-être aucun peuple plus sensible que celui-ci à l'importance individuelle. Malgré mes visites fréquentes à l'ambassadeur, que j'allais voir tous les deux jours, jamais je ne me trouvai avec lui sans qu'il me dît : Ah ! je ne vous avais pas vu depuis long-temps. C'était dans ces visites, et au milieu des Indiens et de ses compatriotes, qu'il parlait de ses voyages;

san, se compose des deux, *tchop*, bâton, et *dâr*. C'est un valet de pied qui escorte les personnages considérables. Ses fonctions consistent à recevoir et à annoncer les visites, et à marcher devant son maître. Il porte une canne d'argent longue d'environ cinq pieds; certains grands ont plusieurs tchopdârs. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

il était plaisant de l'entendre exprimer sa gratitude pour tous les soins qu'on lui avait prodigués pendant son séjour parmi nous; et son admiration enthousiaste pour l'Angleterre, en s'abandonnant, avec cet enthousiasme, à son penchant naturel à l'exagération; il tenait son auditoire dans un étonnement extrême pour tant de merveilles. Il est impossible de rapporter ici toutes les plaisanteries qu'il nous dit de nos femmes, de nos amusemens, de notre gouvernement, et particulièrement de ce qu'il savait sur les troubles excités par l'arrestation et l'emprisonnement de sir Francis Burdett dans la tour de Londres en 1810. Dès son arrivée à Bombay, il cessa de boire du vin en public; et, de peur qu'on ne le soupçonnât d'en avoir bu quand il vivait avec nous, il me pria de dire à ceux de ses amis avec qui il en avait bu à table, de ne point lui demander dorénavant à les imiter. Dans les repas que lui donna le gouvernement, à Bombay, il sut se contenter d'eau pure, quoiqu'on lui offrît du champagne comme de l'eau de raisin.

Il nous invita à une nâtch, ou danse

Digitized by Google

indienne, et nous reçut dans un salon élégamment éclairé avec une grande profusion de lampes; lorsque nous fûmes assis, on fit entrer les danseuses suivies d'une bande de musiciens hindoux. Après quelques préparatifs assez longs et des demandes réitérées (car les dames de cette espèce sont les mêmes sur tout le globe), une des femmes s'avança pour danser; elle s'assit sur le plancher devant toute la compagnie, et attacha autour de ses chevilles des chaînettes d'argent qui paraient ses pieds nus; puis, se relevant, elle arrangea ses vêtemens grotesques; ils se composaient d'un jupon qui avait, à ce que je crois, plus de cent aunes d'ampleur, en mousseline légère, et se terminait en plis innombrables vers le mollet de la jambe; un schâll couvrait une partie de sa tête, et tombait négligemment en longs plis sur ses épaules et jusqu'à son jupon. Sa chevelure, sans ornemens, se partageait par le milieu; et l'huile de coco dont elle était imprégnée, donnant un nouvel éclat à son beau noir de jais, répandait une odeur désagréable. A ses oreilles

Digitized by Google

était suspendu un gros faisceau de perles semblable à une grappe de raisin, et un anneau était passé dans ses narines. Son teint brun foncé et sa figure me parurent hideux, quoique l'assemblée, au milieu de laquelle se trouvaient plusieurs Anglais qui résisidaient depuis quelque temps dans l'Inde, la trouvât fort jolie. Cette femme avait pour cavalier un jeune enfant d'environ dix ans, qu'elle dressait à sa profession. Derrière eux, deux musiciens jouaient, l'un du *seringy* ou espèce de violon, tandis que l'autre frappait avec les doigts et la pomme des mains sur deux petits tambours. Un jeune enfant joignait au son de ces deux instrumens celui de castagnettes d'airain; et un vieillard ressemblant à un satyre, et dont je ne pus comprendre le caractère mimique, mais dont l'œil éteint se ranimait à certains passages de la chanson, accompagnait de sa voix aigre et cassée les sons criards de la musique.

La danse se composait de mouvemens du pied droit, qui faisait rendre aux chaînettes des chevilles un tintement qui allait à l'u-

Digitized by Google

nisson avec la musique. La danseuse, tantôt s'avançait, tantôt reculait, élevait les mains ou les entortillait, tandis que dans d'autres momens, elle se couvrait entièrement la tête de son schâll. Nul saut, nulle pirouette, nul entrechat, tout était languissant et apathique; enfin, cette espèce de danse ressemble si peu à ce à quoi nous donnons ce nom, qu'après une heure d'un spectacle pareil, un gentilhomme, nouvellement arrivé d'Angleterre, demanda sérieusement quand commencerait la danse? Olearius décrit à peu près de la même manière la danse des Russes. Voici ses propres paroles: « Les hommes et » les femmes dansaient d'une même façon, » chacun à part, faisant bien des grimaces » et des gesticulations; les mouvemens des » mains, des épaules et des hanches étant » plus violens que ceux des pieds, dont ils » ne font que trépigner, ne bougeant pres- » que point de la même place (1). » Il est nécessaire de faire remarquer que tel est le

(1) Voyages en Moscovie, etc., etc., Wicquefort, édition in-folio, p. 23.

Digitized by Google

caractère de presque toutes les danses de l'Orient. Les danseurs, comme les musiciens, chantent les odes de Hafez; mais ce qui jetait l'auditoire hindou dans une espèce d'extase, ne fut pour nous qu'une suite ennuyeuse de plaintes monotones, interrompue de temps à autre par des cris aigus.

Pendant notre relâche à Bombay, nous visitâmes les excavations de Kenneryh dans l'île de Salcette; nous nous mîmes en chemin, au lever du soleil, et notre route se dirigea par quelques-uns de ces sites enchanteurs, qui rendent l'île de Bombay un des lieux les plus agréables de l'Asie. Une chaussée qui peut avoir un demi-mille de long, la réunit à celle de Salcette. Ici, les voyageurs sont obligés de marcher à la file l'un de l'autre, parce que le chemin est si étroit qu'il ne peut admettre deux voitures de front. Nous nous avançâmes en voiture jusqu'au village de Viyar (lequel est à environ sept milles des excavations); là, nous montâmes à cheval et entrâmes dans des chemins impraticables aux voitures. Les tigres sont assez communs dans cette partie de la contrée. On a déjà

Digitized by Google

observé que, sur deux années, l'une est plus abondante que l'autre, et généralement à un intervalle de six ou sept l'une de l'autre.

La hauteur dans laquelle se trouvent pratiquées les excavations de Kenneryh se laisse voir long-temps avant qu'on puisse l'atteindre, et on les aperçoit distinctement de la vallée au-dessous. La surface du sol est extrêmement aride, et il porte des indices certains de volcans éteints. La première cave qui se présente fait face au sentier qui conduit à la montagne; l'extérieur étant couvert de plantes sauvages, en est plus pittoresque que celui des autres. Ce ne fut que dans cette cave seulement que nous remarquâmes des colonnes semblables à celles d'Éléphanta, par le chapiteau en forme de coussin, et les lignes du fût. Dans le voisinage immédiat est une caverne, où la main de la nature se fait remarquer plus que dans les autres; l'art n'y a pratiqué que les réduits. Après celle-là, on visite la plus grande, qui en est aussi la principale, objet aussi curieux qu'admirable. Sur le devant, est un enclos carré, conduisant à un vestibule, dont les

Digitized by Google

murs sont ornés d'une multitude innombrable de figures sculptées; dans les réduits, à droite et à gauche, se trouvent des niches, dans lesquelles s'élèvent deux statues colossales d'environ trente pieds de haut, exécutées en bas-relief. Du vestibule on passe dans l'intérieur de la caverne, voûtée dans sa partie supérieure, et les côtés sont ornés d'un rang de pilastres, d'une grosseur prodigieuse, dont les chapiteaux sont formés d'éléphans; leurs têtes et leurs trompes sont disposées de manière à former des volutes, tandis que leurs corps, placés dans des attitudes diverses, portent de petites figures d'hommes. Dans la partie la plus reculée de la caverne est un monument de forme circulaire, surmonté d'une coupole, dans lequel sont supposées exister quelques divinités incarnées. La surface de l'un des pilastres extérieurs du vestibule porte une inscription qui n'a pas encore été, dit-on, déchiffrée. Nous déjeûnâmes dans cette cave, nous fûmes servis avec autant de délicatesse et de variété, que si une famille anglaise occupait ce lieu depuis long-temps; tant

Digitized by Google

les domestiques hindoux sont experts en cela!

A notre sortie de cette excavation, nous gravîmes la hauteur, et nous trouvâmes une multitude de sentiers taillés dans le roc vif, en mille directions, qui conduisent toutes à différentes excavations, et forment des avenues qui les font communiquer facilement les unes aux autres. Les commodités que présente ce lieu prouvent qu'il a été autrefois le théâtre d'un zèle religieux très-ardent, et qu'il était couvert d'une nombreuse population. Il est inutile de détailler ici les cavernes sans nombre que nous visitâmes. Je défierai l'artiste le plus habile de dessiner le nombre infini de statues des petites divinités hindoux sculptées, dont les murs sont couverts. Il faudrait, pour les copier toutes, plusieurs mois de patience. Quel travail n'a pas été nécessaire pour les sculpter toutes dans le roc vif, et excaver les vastes chambres où elles se trouvent!

Les monumens de Kenneryh sont regardés comme plus anciens que ceux d'Elé-

Digitized by Google

phanta. Les figures de ces derniers peuvent être expliquées par les hindoux modernes qui y reconnaissent les différentes divinités de leur mythologie. Mais celles des excavations de Kenneryh sont encore ensevelies dans l'obscurité, car aucune n'a plusieurs bras, plusieurs jambes, plusieurs têtes, etc., qui distinguent les figures d'Éléphanta, mais paraissent seulement représenter de simples mortels. Après avoir comparé un hindou vivant, qu'un heureux hasard nous fit trouver assis auprès d'une de ces sculptures, dans une attitude à peu près semblable, nous avons été frappés de cette idée lumineuse : leurs traits, leur position et leur figure sont d'une ressemblance si frappante qu'aux mouvemens près, de l'un, il eût été difficile de les distinguer l'un de l'autre. Après tout, nous sommes d'avis que les excavations de Kenneryh, considérés sous un point de vue général, sont plus extraordinaires que celles d'Éléphanta, quoique aucune des premières ne puisse égaler la magnificence des plus vastes de ce dernier endroit.

A notre retour, nous trouvâmes un

Digitized by Google

excellent repas servi à l'ombre d'un arbre à banian (*ficus indica*), dans un lieu appelé Toulsy. Tout auprès était un piége énorme où, au moyen d'un chèvreau pour appât, les habitans réussissent quelquefois à prendre un tigre.

Peu de temps après, nous allâmes visiter Éléphanta. En débarquant dans l'île de ce nom, notre bateau fut entouré par les habitans qui nous avaient apporté une espèce de palanquin grossier. Il se composait d'un fauteuil attaché à deux longs bambous, et porté par quatre hommes sur leurs épaules nues. Le premier objet que visitent les étrangers en mettant le pied sur le rivage, est un éléphant en pierre qui a donné son nom à l'île, et s'élève sur une éminence non loin de la baie. Depuis l'époque où je l'avais vu pour la première fois, deux ans et demi auparavant, il avait éprouvé une dégradation sensible. La partie antérieure du dos est brisée, et la jambe droite de devant est presque entièrement séparée du corps. On remarque encore dans les excavations des signes sensibles de dégrada-

Digitized by Google

tions. J'ai fait la même observation au sujet de celles de Kenneryh.

Le premier objet que nous aperçûmes à notre arrivée dans la grande excavation, fut l'ambassadeur persan, qui, d'un air sérieux et réfléchi, en mesurait la longueur avec toute la gravité d'un antiquaire, tandis que le marchand persan qui se trouvait avec lui, et dont les calculs n'avaient jamais été dirigés que vers le profit qu'il pouvait faire sur ses marchandises, l'observait avec un grand étonnement. Ce qui venait de s'offrir à ses regards lui paraissait une chose merveilleuse, et il dit que les ruines de Persépolis ne pouvaient nullement entrer en comparaison avec celles-ci. Il ne pouvait avoir pris que dans notre société ce goût pour les recherches, puisqu'au moment où nous quittâmes la Perse pour nous rendre en Angleterre, il regardait comme ridicules les fatigues que nous nous donnions pour découvrir des antiquités. Cette facilité des Persans à adopter les mœurs et la manière de penser des autres peuples, ainsi qu'à imiter tout ce qu'ils leur voient faire, justifie

Digitized by Google

l'opinion qu'on s'est formée sur les Persans; savoir, que s'ils avaient joui de tous les avantages que donnent aux Turcs leur position et leurs relations multipliées avec les Européens, ils fussent devenus bien vîte les égaux de ces derniers, dans l'art de la guerre aussi bien que dans tous ceux de la paix, et auraient, en conséquence, exercé une influence beaucoup plus prononcée sur la politique de l'Europe,

La même ressemblance générale dans les traits que, dans mon premier voyage dans l'Inde, j'avais remarquée et indiquée entre quelques parties de l'architecture d'Éléphanta et les ordres de l'architecture grecque, et notamment le Dorique, vint me frapper avec une nouvelle force, lorsque je visitai pour la seconde fois ces excavations célèbres. Par quels moyens ces traits de ressemblance ont-ils pu être produits? est-ce le hasard ou plus probablement encore une chaîne de connexions actuellement imperceptible entre les deux contrées? c'est ce qu'il est pour ainsi dire impossible de déterminer. Ce qu'il y a

Digitized by Google

du moins de certain, c'est que l'entablement avec sa frise, sa corniche et son architrave, la colonne avec son fût et son chapiteau, et la base avec sa plinthe et sa guirlande, sont ici rendus d'une manière plus vigoureuse que dans les monumens de la Grèce et de l'Italie, quoique dans le style le plus grossier et le plus barbare.

Le 30 janvier 1811, après la répétition des mêmes honneurs qu'on avait rendus à LL. EE. les ambassadeurs, on se rembarqua à bord du *Lion*, et on mit à la voile pour le golfe Persique. A la compagnie partie d'Angleterre se joignirent le lieutenant Georges Willock et trente soldats de la cavalerie indienne, formant la garde de notre ambassadeur; M. Sharpe, aide-chirurgien, vingt-quatre porteurs de palanquins et un détachement de sergens anglais tirés du 47.e régiment pour discipliner l'infanterie persanne; avec nous marchait de conserve un vaisseau appartenant à un négociant persan demeurant à Bombay, qui avait été frété pour le transport des équipages militaires.

Digitized by Google

Le 8 février, nous étions en vue du cap Monze (1), et, dans cette circonstance, nous félicitâmes l'ambassadeur persan de ce qu'il revoyait enfin pour la seconde fois le sol de sa patrie; quoique Fethaly Châh n'ait pas plus de droit sur les territoires de Sind ou de Mekrân que sur la Chine, cela n'empêche point les Persans de les regarder comme une partie de leur empire. En 1739, cependant, l'Indus formait la limite de la Perse, et conséquemment le cap Monze faisait partie du territoire persan; mais ces limites ne durèrent qu'autant que le pouvoir de Nâdir Châh, et, depuis cette époque, elles se sont

(1) En supposant que Diu-head, dans le Guzarate, soit sous le méridien de 71° 6′ est, selon Horsburg et Mac-Cluel, on aura, pour la longitude du cap Monze, 67° 1′; mais, d'après les observations que nous avons faites, le cap nous restant au nord quart est, au moyen de trois garde-temps réglés sur le méridien de Bombay, et ne différant l'un de l'autre que de 4ᵐ ou un mille, nous ont donné, pour la longitude du cap Monze, 66° 45′ 65ᵐ est, tandis que la carte dressée par le vaisseau et approuvée par l'amirauté, ne donne que 66° 15′ est.

Digitized by Google

retirées jusqu'aux frontières de la province de Kermân, qui se termine, sur la côte, au cap Jasques. Selon Arrien, la rivière Arabis qui coule au-delà du cap Monze formait les limites de la Perse et de l'Inde au temps d'Alexandre; mais, au moment où nous écrivons, l'état de barbarie où se trouve réduite cette partie de l'Asie, empêche qu'on ne puisse établir, avec facilité, de ce côté, une limite spécifique. Sur la côte même, qui reste ouverte aux observations nautiques, le défaut de connaissances géographiques est très-grand; et, malgré la multiplicité des instructions pour la navigation de cette côte consignées dans le *Directories*, *East India Pilotes*, *etc.* (*Directeurs*, *Pilote des Indes orientales*), *et le grand nombre de cartes dressées d'après les dernières observations et les meilleures autorités*, nous étions forcés de dépendre presque entièrement de *nos propres observations* et de *nos propres reconnaissances*, qui, après tout, sont les meilleures sauve-gardes d'un marin.

Nous trouvâmes que les opinions étaient très-partagées sur la nature et l'espace de

Digitized by Google

temps nécessaire pour se rendre dans le golfe persique, dans cette saison de l'année. A Bombay, on nous dit que nous ne mettrions pas plus de vingt jours; notre *Directory* nous apprenait que le mois de février est un des plus favorables pour se rendre en Perse par la voie de la mer; et le gouverneur nous avait assuré lui-même que nous emploirions moins de temps à gagner la Perse que nous n'en avions séjourné à Bombay; mais, arrivés à bord, nous ne fûmes pas peu étonnés d'entendre dire à notre pilote, lieutenant dans la marine à Bombay, que nous serions bien heureux si nous ne mettions que cinq semaines pour nous rendre à Bouchehr.

Les premières journées de notre navigation semblèrent d'abord confirmer l'opinion du pilote, car nous avions le vent N. O.; mais le 8 février, une brise fraîche, en s'élevant, vint enfler toutes les voiles, ce que le *Directory* dit arriver très-fréquemment dans le golfe de Coutch, en cette saison de l'année.

Le 9 février, une terre s'étant fait aper-

Digitized by Google

cevoir à une distance considérable dans le lointain, nous la prîmes tous pour le cap Aroubah; et, le lendemain dans la matinée, nous nous trouvions très-près d'une île, beaucoup plus élevée à l'une de ses extrémités qu'à l'autre; tout l'équipage fut d'avis que c'était l'île Achtolah; mais l'apparence de cette dernière est tellement remarquable, (ce n'est qu'une langue de sable si plate, qu'elle semble se confondre avec l'horizon), que je soutins que ce devait être Aroubah, parce qu'ayant mouillé auprès de la première dans mon premier voyage, je devais la connaître. Mon avis se trouva conforme à la vérité, puisque, à midi, nous aperçûmes Achtolah, que nous laissâmes à quatre lieues de distance. Dans la soirée, nous étions à la hauteur du cap Passenaa, situé à quatre ou cinq lieues à l'ouest d'Achtolah; et, le 11 février, vers midi, nous nous trouvions par le travers du cap Guadel. La forme extraordinaire des terres, dans cette partie de la côte, n'était pas nouvelle pour moi, et je l'ai décrite dans mon premier voyage; mais l'illusion fut telle pour ceux qui ne les avaient

Digitized by Google

jamais aperçues, qu'une personne de la société soutint qu'il voyait les ruines d'une ville grande et magnifique. Il nous fut impossible d'en approcher assez pour pouvoir reconnaître la nature du sol; mais l'apparence qu'il offre me fit juger qu'il est calcaire, et qu'on devait attribuer à l'action intermittente des élémens la forme hachée et fantastique qu'elle affecte.

Le 12 février, le ciel se couvrit d'épais nuages; il devint froid et nébuleux comme dans le mois de novembre en Angleterre. Les matelots lui trouvèrent de l'analogie avec celui qu'on éprouve, quand on entre dans la Manche. Le vent soufflait avec violence du sud et de l'ouest, et nous filions dix nœuds à l'heure.

Après une nuit orageuse et épouvantable, le vent sauta à une autre pointe du compas; et, dans la matinée du 13, nous essuyâmes un coup de vent violent du nord-est, auquel les Arabes donnent le nom de *chemâl*; il venait droit de l'avant. Nous nous trouvions à douze milles de distance de la côte; notre calcul nous

Digitized by Google

fit supposer que nous étions dans le voisinage du cap Moksa, à quatre-vingt milles du cap Jasques. Au loin, dans l'intérieur du pays, s'élevaient quelques montagnes hautes et d'une apparence agréable; nous remarquâmes que les derniers rayons du soleil couchant leur donnaient une teinte charmante, et en coloraient la masse entière. En abordant la terre, la couleur extraordinaire que prit l'eau tout-à-coup, nous fit juger que nous nous trouvions dans le voisinage d'un écueil. Pendant une distance considérable, l'Océan était coupé par une ligne noire, telle que celle qui sert à l'indiquer sur les cartes géographiques. D'un côté, elle était bleu foncé; de l'autre, verdâtre. En nous tenant sur la ligne de démarcation, nous trouvâmes qu'il n'y avait point de bas-fonds, puisque, à l'endroit où l'eau était verte, nous étions sur soixante et dix brasses; nous en conclûmes qu'on devait attribuer cette couleur apparente à la décomposition d'un sol marneux, que les torrens des montagnes ont entraîné dans la mer.

Digitized by Google

Ayant puisé un seau de cette eau colorée, nous la trouvâmes moins salée que l'eau ordinaire de la mer.

Le 14 février, nous aperçûmes la côte d'Arabie, et, le 15, nous vîmes une voile courant vent devant; l'ayant abordée, nous la reconnûmes pour un vaisseau arabe, appartenant dans l'origine à l'île de Bahrein, parti de Bender Abâssy, et se rendant à Maseat. Il nous annonça que les pirates dont nous avions appris la destruction complette pendant notre relâche à Bombay, recrutaient leurs forces, et qu'ils avaient déjà rassemblé vingt-six vaisseaux, occupés à croiser à la hauteur de Lengeh, Chahaïb et Kaïs, places dans le voisinage d'Ormuz et de Kichmich. Leur quartier-général était, comme auparavant, à Ras-el-Kheimèh sur la côte d'Arabie. Un Arabe, venu à bord du *Lion* pour nous donner ces nouvelles, nous dit que son bâtiment avait été chassé par les pirates, mais qu'un vent favorable les avait sauvés. Il ajouta qu'ils avaient enlevé à leur vue un autre vaisseau appartenant à un négociant de Bouchehr.

Digitized by Google

Ce vaisseau arabe était chargé d'oranges, figues, amandes, noix, dattes, et autres fruits, tirés du Lâristân; les figues sèches et les dattes en étaient très-mauvaises; mais les oranges se trouvant encaissées, nous ne pûmes en goûter.

Nous continuâmes pendant deux jours à courir le long de la côte, une légère brise nous soutenait contre l'impétuosité d'un courant qui se fait sentir à la bouche du golfe. Autour de notre bâtiment je remarquai des bancs de marsouins les plus étendus que j'eusse jamais vus. Le *grampus* (1) se fait voir fréquemment dans ces parages; mais nous n'aperçûmes aucun poisson qui, par sa grandeur, approchât de la baleine.

Le 17, dans la soirée, nous étions à la hauteur du Koh-Mobarek, ou la Montagne fortunée; et, le lendemain, au lever du soleil, deux bateaux, qui avaient toute l'apparence de pirates, se firent voir; ils s'approchèrent comme pour nous reconnaître,

(1) *Grampus* est le nom anglais de l'*épaulard* (*Delphinus orca*, L.).

Digitized by Google

et, virant de bord, se dirigèrent, à ce que nous supposâmes, vers Ras-el-Kheimèh. Il n'y avait aucun doute que ce ne fussent les espions des Djoasmys; et, comme il faisait calme, nous mîmes quatre de nos bateaux à la mer pour leur donner chasse. Deux de ces bateaux avaient un canon à l'avant, et les deux autres étaient parfaitement armés et équipés. Ils ne purent atteindre les bateaux suspects que dans la soirée; et, vers minuit, ils les abordèrent (1). Leur extérieur et leurs manœuvres les condamnaient si bien, que nous aurions fort bien pu n'ajouter aucune foi à leur déclaration : ils appartenaient, disent-ils, à l'Imam de Mascat, et se rendaient à Bender-Abbassi pour transporter à Mascat des troupes persannes que le sultan appelait à sa défense contre les Wahabites. La seule circonstance en leur faveur fut qu'ils ne firent pas la moindre résistance; et l'histoire de ces pirates

(1) Terme de marine, pour dire : ils se trouvèrent avec eux côte à côte ou flanc à flanc. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

prouve que jamais ils ne se rendent sans s'être défendus en désespérés; ils croient même, plus que les autres Musulmans, que le paradis est la récompense assurée de tous ceux qui ont le bonheur de périr en combattant contre des infidèles. Leurs bateaux étaient remplis d'armes de toutes espèces; il y avait des piques, des arquebuses, des boucliers de mains, des sabres, des boîtes à cartouches et des *khandjârs* ou poignards. Les boucliers de main étaient faits de peau de *hout*, nom que porte la baleine chez les Arabes.

Quoique nous fussions persuadés qu'ils étaient des pirates, ils plaidèrent leur cause avec tant de succès, que notre capitaine les laissa continuer leur route. Un des matelots de leur équipage, homme très-intelligent, nous dit que les habitans de la côte de Mekrân, de même que leurs ancêtres, au rapport d'Arrien, ne vivent presque que de poisson; leurs maisons sont construites des matériaux les plus g[illegible]ers, quelquefois même avec les os d[illegible] grands poissons que la mer jette à la côte.

Digitized by Google

La position d'Achtolah nous servit de méridien déterminé par nos observations. Mais lorsque nous passâmes entre le Grand-Coin et le cap Mobarek, le ciel fut si couvert que je ne pus faire aucune observation de latitude ou de longitude. Le 19, une brise fraîche souffla du sud; nous doublâmes le cap Mosseldon et les Coins, et dans la soirée nous aperçûmes la longue île de Kichmich, celles Larek et d'Ormuz (1), derrière laquelle s'élevaient les hautes montagnes du Laristân; ces lieux charmans, en combinant leurs effets, offraient aux regards un tableau majestueux que le soleil couchant colorait de ses feux.

Le 20 février, nous nous trouvions dans le voisinage des deux îles qui portent le nom de grand et petit Tombeau, dont le nom persan *Gambaz* a la même signification. Sur la côte de Perse nous aperçûmes aussi le cap Certes, pointe de terre aride qui se projette dans la mer et se [illegible]ache à une côte plus aride encore. Rien

(1) *Voy.* l'Appendix B.

de plus désagréable que la vue des montagnes qui bordent la côte orientale du golfe Persique. Nous n'apercevions pas le moindre vestige de verdure sur toute la côte; et le seul endroit où nous pûmes découvrir quelques traces de végétation, est le grand et le petit Tombeau où croît un peu d'herbe.

Le 23, retardés par le vent frais qui soufflait du nord-ouest, nous ne fîmes que peu de chemin; nous doublâmes cependant l'île de Kenn, longue langue de terre, couverte d'arbres, surtout de dattiers dans quelques parties; elle est située à douze milles du continent.

L'île, appelée Kaïs par les habitans, joue un grand rôle dans l'histoire de Perse; le Tarikh al Ouasaf, ouvrage très-estimé des Persans, en fait très-souvent mention. Toute son histoire, comme me l'a raconté l'ambassadeur persan, est fondée sur un conte qui peut-être rappellera à mes lecteurs Witington et son chat. Le voici. A l'année 700 de l'hégire vivait, dans la ville de Siraf, une vieille femme avec ses trois

Digitized by Google

fils. Ces derniers ayant dissipé dans la débauche leur patrimoine, ainsi que la fortune de leur mère, l'abandonnèrent un jour, et vinrent se réfugier à Kaïs. Quelque temps après, un marchand de Siraf voulant aller faire quelque commerce dans l'Inde, fréta un vaisseau. C'était la coutume, dans ce temps-là, que, lorsqu'un marchand entreprenait un voyage lointain, chacun de ses amis confiait à ses soins quelque marchandise, et en recevait le produit à son retour. La vieille femme, qui était une ancienne amie du marchand, se plaignit à lui de ce que ses enfans l'avaient abandonnée sans rien lui laisser qu'un chat; elle le pria de le prendre sur son navire, n'ayant rien autre chose à lui confier.

A son arrivée dans l'Inde, il se rendit auprès du roi du pays, qui lui accorda la permission de commercer avec ses sujets, et l'invita à dîner. Le marchand remarqua avec surprise que la barbe du monarque, aussi bien que celle de ses courtisans, était enfermée dans des tubes d'or; et il fut bien plus surpris encore lorsqu'il s'aperçut que

Digitized by Google

chacun portait un bâton à la main. Son étonnement augmenta encore lorsqu'au moment où les plats furent servis, des légions de souris, sortant de toutes parts, se jetèrent avec tant d'avidité sur les mets, qu'on eut toutes les peines imaginables à les tenir éloignées avec le bâton. Cette scène extraordinaire rappela au marchand de Siraf le chat de la bonne vieille. Lorsqu'il alla dîner chez le roi pour la seconde fois, il emporta l'animal sous son bras; dès que les souris parurent, il le lâcha; et, au grand contentement du roi et de ses courtisans, une centaine de souris restèrent mortes sur le carreau. Le roi désira aussitôt posséder un animal si précieux; et le marchand consentit à le lui céder, à condition qu'il donnerait au véritable possesseur une somme équivalente à la valeur de son chat. Lorsque le marchand fut sur le point de partir, on lui montra un navire parfaitement équipé, chargé de toutes sortes de marchandises, et dont le roi, lui dit-on, faisait présent à la vieille en échange de son chat. Elle ne voulut pas d'abord, comme

Digitized by Google

l'on pense bien, croire à la vérité du fait; mais lorsqu'elle vit qu'on lui parlait sérieusement et qu'elle possédait réellement de si grandes richesses, elle fit participer à son bonheur ses fils, qui revinrent à elle; et, après avoir réalisé leur fortune, ils s'embarquèrent avec leur mère, et vinrent s'établir à Kaïs. Ils firent un commerce très-étendu avec le plus grand succès; et leur nom devint si fameux, qu'on leur confia jusqu'à douze vaisseaux à la fois. Ils réussirent à tuer, par stratagème, les propriétaires de ces navires, s'emparèrent de leurs richesses et se firent pirates. La bonne fortune ne les abandonna pas dans ce nouvel état; et ils devinrent si puissans, qu'ils osèrent braver le roi du pays, qui ne fut pas assez fort pour les détruire. Avec le temps, leurs descendans montèrent sur le trône de Kaïs, et sont connus dans l'histoire de Perse sous le nom de Benikaïser. Leur puissance fut enfin anéantie par Attabeg, roi de Fars (Perse); et, depuis cette époque, l'île fait partie de l'empire persan.

Le 25 février, il venta si bon frais du nord-

Digitized by Google

ouest, que nous fûmes obligés d'amener nos voiles de hune ; et, reconnaissant que nous ne pouvions marcher contre le vent, nous prîmes le parti de jeter l'ancre sous le vent d'une île, et de serrer le vent, dans l'espérance de gagner Kenn, à quoi nous eûmes le bonheur de réussir ; et, le lendemain, à sept heures du soir, nous mouillâmes à deux milles du rivage, sur onze brasses. Le surlendemain, dans la matinée, un de nos lieutenans descendit à terre pour se procurer des vivres frais, et l'intention des passagers était de l'imiter après le déjeûner ; mais une brise venant à souffler de l'est, le navire appareilla, et entra dans le canal entre l'île et le continent. Le lieutenant revint à bord avec un petit bœuf qui lui avait coûté douze roupies, et une brebis qui lui en avait coûté deux. Il nous apprit que l'île contenait une centaine d'hommes, avec un nombre proportionné de femmes. Leur extérieur leur donne une ressemblance assez grande avec ceux que nous avions trouvés sur les bateaux à la hauteur du cap Mosseldou. Les femmes sont voilées, et ne laissent

Digitized by Google

apercevoir que leurs yeux et une partie de leur nez. Leur chef porte le nom d'émir. Ils demeurent dans un petit fort en terre, dont les murs sont garnis à leur sommet de meurtrières pour la mousqueterie, et flanqué de deux tours où l'on entre par une ouverture : l'on y monte au moyen d'une corde, parce qu'elle se trouve placée à la moitié de la hauteur du mur. Ils se plaignirent (et l'état pitoyable du village les justifiait) d'avoir été saccagés il y a quelques années par des hommes blancs, dirent-ils; et le lieutenant et les matelots qui l'accompagnaient leur parurent suspects. Comme néanmoins il était assez difficile au lieutenant et à l'émir, qui n'entendaient que leur langue respective, d'entretenir une conversation intelligible, nous ne pûmes rien comprendre à l'histoire qu'il nous conta à son retour à bord.

Les dattiers sont les principaux arbres de Kenn : cependant les habitans ont encore l'arbre à banian (*ficus indica*), le tamarin et le cotonnier ; ils trouvent de l'eau à six pieds au-dessous de la surface du sol, et leurs maisons sont toutes fournies de puits.

Digitized by Google

On trouve beaucoup de coquilles ; et il paraîtrait que l'île entière a été inondée ; car on trouve, à une grande distance du rivage, de vastes bancs de coquilles. La côte est ceinte de rochers de corail. Cette île est entièrement ouverte aux attâques des pirates ; et notre pilote qui, six ans auparavant, y avait attéri, nous dit qu'il la trouva entièrement déserte, quoiqu'on y rencontrât encore des vestiges d'habitations nouvellement abandonnées, tels que des meubles, de la volaille et des instrumens d'agriculture. Les maisons, à ce qui lui parut, avaient été saccagées, et on avait coupé les jarrets aux bestiaux. Les habitans qui possèdent quelques bestiaux s'embarquent de suite à la première alarme, et se réfugient sur le rivage opposé.

En naviguant entre Kenn et le continent, nous distinguâmes, sur le bord de la mer, une grande ville que nous prîmes pour Siraf. La couleur de ses maisons et celle du terrain sur lequel elle est bâtie, est tellement semblable, que le hasard seul nous la fit apercevoir. La grandeur de ses édifices, le

Digitized by Google

style de leur architecture, nous firent penser qu'elle avait été autrefois une ville importante, comme le prouve le rôle qu'elle joue dans les annales de la Perse. Jusqu'à l'époque où elle fut supplantée par Kaïs, son commerce étendu la fit fleurir. La stérilité du sol, les chaleurs brûlantes du climat ne l'empêchèrent pas d'être le rendez-vous des marchands étrangers. L'édifice le plus remarquable que nous pûmes apercevoir, est une tour octogone, qu'entoure un rempart élevé, et que quelques personnes d'entre nous prirent pour des fortifications, d'autres pour une mosquée. Sur une hauteur qui commande la ville, nous découvrîmes des murs, et trois tours rondes, et, à quelque distance au-delà, un mausolée; aucune trace de végétation ne s'offrit à nos yeux, si l'on excepte le dattier. Plusieurs bateaux se trouvaient dans la baie. La situation de cette ville correspond à celle de Siraf dans la carte des voyages de Néarque, par le docteur Vincent.

Plus haut, sur la côte, à la distance de quinze milles, on distingue la ville de Gil-

Digitized by Google

lems, dont l'aspect est plus agréable que celui de Siraf, quoiqu'elle lui soit inférieure en grandeur. Elle est située vis-à vis Inder Abia, île petite et plate, qui est stérile et désecte.

Sur les dix heures du soir, un changement subit dans nos sondes, nous fit jeter l'ancre à touée; le plomb sauta de trente-deux brasses à quinze, puis à neuf. Nous reconnûmes que nous étions sur un bane, qui ne se trouve indiqué dans aucune carte.

Le 27 février, dans la matinée, nous étions en vue de Bucheâb; sur la pointe la plus orientale, nous vîmes un fort joli village, environné de dattiers; mais à l'exception d'un ou deux autres groupes des mêmes arbres, tout le pays n'est qu'un désert. Au point du jour, plusieurs grands bateaux des naturels paraissaient à notre avant, dans le lointain, et bientôt après, la sentinelle du grand mât les avait déjà perdus de vue; à dix heures, ils reparurent encore, mais faisant force de voiles vers la terre. Cette manœuvre nous fit soupçonner que c'était la flotte des pirates, dont on nous avait parlé le 15 du mois. Nous

Digitized by Google

comptâmes douze voiles, dont trois ou quatre *daous*, et le reste *trankyes*. Le daou est un gros bâtiment, de deux ou trois cents tonneaux, avec un grand mât penché vers l'avant, qui porte une grande voile. Le trankye est plus petit, son port varie de cinquante à cent tonneaux, et son gréement est le même que celui du daou. Il était évident que, se trouvant à une assez grande distance de la terre, ils avaient mis en panne, et attendaient que nous nous approchassions d'eux pour reconnaître nos forces; mais nous ayant trouvés trop bien armés pour qu'ils pussent réussir à nous enlever, ils s'en retournèrent et allèrent attendre une autre proie mieux proportionnée à leurs moyens d'attaque. Nous courûmes sur eux; mais, grâce à la rapidité de la marche de leurs bâtimens, nous désespérâmes de les atteindre avant qu'ils eussent gagné la terre. Quoiqu'ils fussent obligés de serrer le vent, ils me parurent marcher avec autant de rapidité que nous qui nous trouvions au large; et, lorsque nous le pinçâmes à notre tour, ils étaient déjà de trois points plus élevés que

Digitized by Google

nous. Nous attendîmes quelque temps, dans l'espérance qu'ils enfileraient un canal de huit ou dix mille de large qui sépare Boucheâb du continent ; mais, lorsqu'ils eurent atteint Boucheâb, ils s'arrêtèrent (la grandeur de leurs voiles ne leur aurait pas permis de virer vent devant), et se tinrent au plus près du rivage, sur un récif qui s'étend quatre milles à l'ouest et au nord de cette île. Ils espéraient sans doute nous attirer sur ce récif ; mais nous nous contentâmes de nous tenir dans le voisinage et de leur lâcher deux ou trois bordées ; et, nous apercevant que la distance empêchait nos coups de les atteindre, nous continuâmes notre route. Quelques instans après, ils jetèrent l'ancre ; et le plus considérable des daous, que nous supposâmes porter l'amiral, tira cinq coups de canon pour nous braver ou faire des signaux au reste de l'escadre. Le monde dont étaient chargés ces navires rendait impossible de se méprendre sur leurs intentions. N'ayant fait aucune attention au coup de canon que nous avions tiré sur eux, il était évident que ce n'étaient

Digitized by Google

point des marchands, qui, à la moindre apparence de danger, amènent toutes leurs voiles.

Dans l'ouest de Boucheâb, où ceci se passa, nous aperçûmes plusieurs grands villages et beaucoup d'arbres. Les habitans accoururent en grand nombre pour voir une chose, sans aucun doute, tout-à-fait nouvelle pour eux. Ils avaient arboré un pavillon rouge (couleur des Arabes) sur une petite tour ronde; mais ce salut s'adressait-il aux pirates ou à nous? c'est ce que nous ne pûmes decider.

Le 28 février, une brise fraîche du sud-ouest nous fit doubler Cangoun et le Mont-Barn; et, avant la nuit, nous avions dépassé l'écueil Verdystân.

Le 1er mars, au point du jour, nous étions à dix milles de Bouchehr; à dix heures du matin, nous mouillâmes par six brasses, à quatre milles du rivage.

Notre mouillage à Bouchehr était au 28° 58′ 15″ de latitude nord, et au 50° 54′ 15″ de longitude est.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

La ville de Bouchehr, en s'élevant au-dessus d'un terrain bas, se laisse apercevoir de loin : malgré ses ventouses, qui lui donnent un air imposant, ce n'est qu'un amas de huttes en terre environnées d'un mur, et de tours construites des mêmes matériaux. Dans son voisinage immédiat, le sol offre à peine quelques traces de culture ; et le seul objet qui rompe la monotonie d'un sol blanchâtre est le dattier, arbre faible qui s'élance comme un trait, couronné à son sommet d'une touffe de feuilles rares. La vue d'un être vivant vient animer rarement ce tableau mélancolique : de temps en temps on aperçoit un Arabe maigre et décharné s'avançant solitaire dans le désert, monté sur son âne ou assis sous l'ombrage clair d'un dattier, pendant que ses chameaux paissent autour de lui.

La sécheresse, la solitude et une chaleur

Digitized by Google

brûlante, forment les traits caractéristiques des rivages du golfe Persique : Bouchehr est le principal port de commerce de la Perse ; et cependant rien de ce mouvement, de ce tumulte qui annoncent l'activité du commerce. Au lieu de cette foule de vaisseaux à l'ancre occupés à charger ou débarquer des marchandises, au lieu de cette multitude de bateaux sillonnant les eaux dans toutes les directions entre eux et le rivage, on aperçoit çà et là les mâts d'un navire solitaire ; et un bateau longe le rivage avec sa voile que le vent gonfle à peine. Tout le commerce que fait Bouchehr est lié avec celui de Bassora, parce que chaque bâtiment qui navigue dans le golfe relâche dans ces deux ports pour y embarquer ou décharger des marchandises ; mais le commerce n'emploie que huit vaisseaux sous pavillon anglais ; six autres appartiennent aux négocians de Mascat ; le port total de ces quatorze vaisseaux n'excède pas quatre mille cinq cents tonneaux.

Les Persans n'ont aucun bâtiment, soit de guerre, soit de commerce. Le seul vais-

Digitized by Google

seau de guerre qui ait jamais été construit en Perse le fut sous le règne de Nadir-Châh avec des bois apportés du Mazandérân. Les habitans ne se rappellent encore qu'avec un sentiment d'horreur la tyrannie avec laquelle le despote persan fit transporter de force ces matériaux à dos d'hommes à travers un pays presque impraticable dans quelques endroits. On voit encore les débris de ce navire dans le port de Bouchehr.

On doit concevoir que l'arrivée d'un ambassadeur dut exciter une activité rare dans une ville si triste; et, comme la curiosité est le trait principal du caractère persan, notre bâtiment ne tarda pas à être encombré de naturels. On n'avait jamais vu à Bouchehr un vaisseau de guerre aussi considérable que *le Lion;* et les rapports ayant merveilleusement exagéré sa grandeur et le nombre de canons qu'il portait, ils étaient disposés à nous regarder avec le sentiment de la surprise et de l'admiration.

Le gouverneur de la ville, vrai Persan, natif de Chirâz, suivi d'un grand cortége composé des principaux officiers, des mar-

Digitized by Google

chands les plus considérables de la ville, de ses domestiques et des troupes composant sa garde, vint complimenter l'ambassadeur sur son arrivée. Nous remarquâmes une différence essentielle, dans l'extérieur, entre les Persans qui habitent la côte et ceux que nous avons ramenés avec nous d'Angleterre, différence toute à l'avantage de ces derniers. Il était évident qu'ils avaient acquis parmi nous l'habitude de la propreté à laquelle les premiers n'avaient aucune prétention.

Ce qui excita surtout leur curiosité fut que notre ambassadeur eût amené son harem avec lui; car, quoique les Orientaux regardent comme indécent de questionner quelqu'un sur sa femme, nous remarquâmes cependant toujours combien ils désiraient savoir quelque chose sur le compte des nôtres. Peut-être leur envie de voir les femmes d'Europe est-elle aussi grande que la curiosité des Européens à l'égard des leurs. La preuve de cette dernière assertion, c'est que la première question que m'ont faite mes amis d'Europe a été sur ce sujet. Les conversations que j'ai eues avec les

Digitized by Google

Orientaux sur le même objet m'ont prouvé que les habitans de ces deux parties du globe se forment généralement la plus haute idée de la beauté de leurs femmes respectives. Lorsqu'un Persan veut donner une haute idée de la beauté d'une femme, il dit : C'est *misl-al-f renguy* (1), c'est comme une Européenne, tandis que les Européens rendent le même hommage au beau sexe de la Géorgie et de la Circassie. L'ambassadeur fit entrer le gouverneur dans la chambre particulière occupée par son épouse, et où se trouvaient une autre jeune dame et deux servantes. Après être resté assis dans l'admiration pendant quelques minutes, il s'adressa tout bas à l'ambassadeur et lui demanda : *Est-ce là toutes les femmes de l'Eloh* ?

Deux ans s'étaient écoulés depuis que l'ambassadeur avait quitté son pays ; et, comme il était de la plus haute importance qu'il y rentrât sous les meilleurs auspices,

(1) *Misl* est une conjonction arabe qui signifie *comme*. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

il attendit que les astrologues eussent fixé l'instant favorable. Ils l'annoncèrent pour le lendemain, c'est-à-dire le 3 mars, trois heures après le lever du soleil. A cette heure il quitta *le Lion*, et reçut à son départ tous les honneurs dus à son rang; et, en entrant dans la baie, il décela un sentiment qui faisait également honneur à son ame et à son intelligence. Le défaut de lieu commode pour le débarquement obligeait des hommes de le transporter, sur leurs épaules, du bateau au rivage : une foule de Persans se pressaient autour de lui pour lui offrir leurs services; mais il les refusa, et donna la préférence aux matelots anglais, en disant : « Puisque ce sont eux qui m'ont conduit dans « un si long voyage, je désire que ce soient « eux qui me mettent à terre; sorte d'atten- « tion faite pour lui commander l'amour de « tous les matelots. »

Presque chaque ville de Perse a son *mounadjèm* ou astrologue, et très-souvent les gens riches en ont un spécialement attaché à leur personne, qui règle toutes leurs actions de la journée. On verra, dans le

Digitized by Google

courant de cette relation, combien toutes les actions des Persans dépendent de l'observation des corps célestes; coutume dont sa haute antiquité peut seule rendre raison. La croyance en l'astrologie n'est pas aussi générale parmi les Turcs, chez lesquels celle de la prédestination exerce un bien plus grand empire, et qui prennent conséquemment moins de précaution pour éviter cet avenir qui les attend.

L'ambassade anglaise descendit à terre le 5 mars. Malgré le grand désir qu'avaient les Persans de nous voir recourir à leurs astrologues dans cette occasion, ce ne fut point le défaut de conjonction dans les planètes qui retarda notre débarquement, mais les préparatifs qu'on faisait à terre pour la réception; on avait dressé en dehors de la ville un grand nombre de tentes de grandeurs et de noms différens, destinées à nous servir d'habitations pendant plusieurs mois; nous nous estimâmes très-heureux d'en prendre possession plutôt que d'être obligés de nous établir dans les masures de la ville. Sous le ciel brûlant de la Perse, en vivant

Digitized by Google

sous les tentes, on a beaucoup plus d'agrément que dans les maisons, et on concevra facilement que les personnes accoutumées à la liberté dont on y jouit ne supportent qu'avec peine l'esclavage et l'ennui qui accablent dans les dernières.

Le gouverneur de Bouchehr fit à l'ambassadeur la réception la plus brillante qu'il lui fut possible; et, après que nous eûmes enduré tous les désagrémens de la foule, du bruit et de la confusion qui accompagnèrent cette cérémonie ennuyeuse, nous nous trouvâmes installés chacun dans une tente particulière. En face de nous, se déroulait une longue plaine de sable bornée par la mer, et derrière nous le même tableau monotone, dont le fond était formé par une chaîne de montagnes élevées. Le désert où, comme je l'ai dit plus haut, on n'aperçoit d'autre être vivant que l'arabe et son âne, que l'arabe et son chameau, s'était animé depuis que nous l'habitions. On voyait aller et venir à chaque instant des Anglais, des Indiens, des Arabes,

Digitized by Google

et des Persans, occupés aux préparatifs de notre voyage dans l'intérieur.

Il sera peut-être impossible de donner à un habitant de Londres une idée exacte des sentimens qu'éprouve un étranger européen qui met pour la première fois le pied sur le rivage de la Perse, ses yeux accoutumés, comme ils le sont, à un air de propreté et de délicatesse, et à une apparence générale de commodités dans l'intérieur de la vie; quel abattement ne doit-il pas éprouver quand il n'aperçoit que le contraire? Ici, point de ces maisons élevées, bien garnies de vitraux, proprement peintes; point de rues propres; des huttes basses, à toits plats, sans fenêtres, et séparées les unes des autres, s'offrent à sa vue: c'est en vain qu'il cherche des rues telles que son imagination les lui offre; il n'aperçoit que des ruelles étroites encombrées d'immondices, de charognes et de chiens galeux. Il entend un langage tout nouveau pour lui, parlé par un peuple dont la figure est aussi extraordinaire que les vêtemens. Au lieu

Digitized by Google

de mentons unis et d'habits serrés, des figures rebarbatives garnies d'une barbe épaisse et de longues moustaches, des vêtemens longs et flottans. Nulle activité, nulle énergie dans le peuple; les gens qu'il rencontre n'ont point l'air de courrir à leurs affaires; mais seulement çà et là, un naturel se traîne nonchalamment en pantoufles. Les marchés et les boutiques offrent à ses yeux une scène nouvelle et originale. Au lieu de nos boutiques bien fermées et garnies de glaces élégantes, de petits auvents alignés, entre lesquels est pratiqué un passage d'environ huit pieds de large, qui sert de rue; le marchand est assis au milieu de ses marchandises; et, dans un pays où il existe si peu de sécurité pour les propriétés, il est étonnant qu'il ose les exposer à l'avidité des voleurs. Enfin, les comparaisons de ce genre seraient sans bornes; néanmoins, quelque pénible qu'il soit de passer d'une grande civilisation à une barbarie comparative, il est cependant certain que les premières impressions qui ont affecté l'ame se dissiperont bien vite, et qu'à ces

Digitized by Google

premières en succéderont d'autres, adaptées exactement à la situation où le sort vous place.

On peut supposer que, dans la partie reculée du globe où nous venions de débarquer, la journée s'écoulait sans qu'il arrivât un seul événement capable d'exciter l'intérêt ou quelque sensation; cependant tel est le caractère du Persan, qu'une seule semaine était à peine écoulée, que nous nous nous trouvâmes jetés dans des discussions infiniment désagréables.

La dernière fois que je me trouvai à Bouchehr, le gouvernement héréditaire des cheykhs arabes avait été anéanti. Mohammed-Neby-Khân, qui avait été écrivain dans l'origine, et successivement commis de magasin, marchand, ambassadeur et gouverneur de Bouchehr, avait enfin été élevé à la dignité de visir de la province de Fars ou Farsistân, et nous le trouvâmes établi dans son nouveau gouvernement. Par son crédit tout puissant, il avait nommé son frère (qui avait aussi fait le commerce) gouverneur permanent de Bouchehr. Il avait

Digitized by Google

réussi à renverser le cheykh Nasser qui en est gouverneur, était même parvenu à détruire entièrement la tribu de Damouk, dont ce cheykh était chef. Mohammed-Neby et notre ami l'ambassadeur persan étaient ennemis mortels, et les protestations sans nombre d'une amitié inaltérable qu'ils s'étaient faites l'un à l'autre ne les empêchèrent pas d'en venir à des hostilités ouvertes. Le prince de Chirâz ayant tardé à faire complimenter en son nom l'ambassadeur britannique, Mirza-Aboùl-Hassan-Khân profita de l'occasion pour en rejeter tout le blâme sur Mohammed-Neby, pour donner un libre cours à sa mauvaise humeur, et épancher celle de l'ambassadeur.

Nous demeurâmes campés aux portes de Bouchehr jusqu'au 27 mars, et nous éprouvâmes pendant ce temps un des désagrémens des tentes; un coup de vent terrible, venu du sud-est, se précipita sur nous avec tant de violence, que trois des plus grandes furent renversées sur le sable. Le vent amenait avec lui des bouffées d'un air chaud, que nous prîmes pour le précur-

Digitized by Google

seur du *semoum* dont Chardin a donné la description ; mais on nous apprit que l'automne est la saison où ce vent se fait sentir, et les habitans de cette partie de la Perse ne se rappellent pas en avoir éprouvé des coups aussi fatals que ceux dont parle ce voyageur. Le vent *sam*, selon ce que me dit un vieillard du Dachtistân, exerce de grands ravages dans ce district, surtout à Dachtiardjân, et son souffle est mortel pour la végétation. Il commence à se faire sentir à minuit, et continue jusqu'au lever du soleil ; il vient par bouffées chaudes, et celui qui le remplace est froid. Il y a six ans, le *sam* s'étant fait sentir pendant les mois d'été, brûla si bien toutes les moissons qui étaient presque mûres, qu'aucun animal n'aurait voulu en manger, ou même seulement en toucher un seul grain.

L'image du *blé brûlé avant d'être cueilli*, dont se sert l'Histoire sacrée dans le quatrième Livre des Rois, ch. XIX, 26, doit sans doute avoir été empruntée d'une cause semblable à celle dont nous venons de parler ; et, dans le septième verset, lorsqu'en parlant du roi

Digitized by Google

d'Assyrie, le prophète dit : *J'enverrai sur lui un souffle de vent*, il fait sans doute allusion au vent pestilentiel. Dans les psaumes, nous lisons : *Le vent a passé sur elle* (l'herbe), *et elle a disparu* (*psaume* CIII.-15,-16).

Du 23 au 26, le vent souffla de nouveau du sud avec violence, une chaleur suffocante l'accompagnait, et il continua à se faire sentir avec la même force jusqu'au lendemain, midi; il sauta alors tout-à-coup au nord-ouest avec le même degré de violence qu'il avait eu à la pointe opposée du compas, et, tant qu'il dura, les nuages de poussière fine qu'il élevait, et qui pénétraient de toutes parts dans nos tentes, gâtèrent toutes nos provisions; mais, dès qu'il fut appaisé, le vent léger qui lui succéda était délicieux; après de si grandes agitations, la nature avait acquis de nouvelles beautés, les hommes et les animaux semblèrent revivre; le vent du sud-est apporta avec lui des légions innombrables de sauterelles, mais on nous dit que celles qui tombèrent dans cette occasion n'étaient point de l'espèce qui

Digitized by Google

exerce tant de ravages (1). Depuis la tête jusqu'à l'extrémité des ailes, elles ont trois pouces de long; leur corps et leur tête sont d'un jaune vif; les sauterelles qui détruisent la végétation, sont d'une espèce beaucoup plus grande, leur couleur est rouge foncé. Aussitôt que le vent fut appaisé, la plaine de Bouchehr fut couverte d'un grand nombre de ses habitans, les plus pauvres de la ville, hommes, femmes, enfans, qui vinrent ramasser les sauterelles qu'ils mangent ensuite. Ils les font sécher, les salent, et vont les vendre au bazâr. Elles forment la nourriture des paysans les plus pauvres. Lorsqu'elles ont été bouillies, le jaune se change en rouge, et on les mange comme les chevrettes vieilles ou gâtées. En disant que saint Jean se nourrissait dans le désert de sauterelles (2) et de

(1) A peu près le même jour (le 12 mars 1674), Chardin, se rendant de Lâr à Bender-Abassi, aperçut un nuage de sauterelles qui, dit-il, obscurcissait l'air. Elles étaient grandes et rouges. (*Voyage de Chardin*, tom. IX, p. 227, édit. in-8°.)

(2) Le Lévitique, chap. IX, vers. 22, permet de

miel sauvage, peut-être l'Écriture-Sainte l'a-t-elle voulu représenter vivant comme les plus pauvres habitans, et non comme un solitaire, ainsi que l'ont voulu entendre quelques interprètes. Le vêtement de saint Jean était d'ailleurs celui des plus anciens prophètes juifs; la fourrure, ou plutôt la peau d'un chameau, autour de ses reins, une ceinture de cuir, et vivant dans l'oubli de soi-même (*Zacharie* XIII, 4), tel était l'habillement d'Élie, l'homme à longs poils, avec une ceinture autour de ses reins, décrit dans le quatrième Livre des Rois, I, 8. Nous avons

se nourrir de sauterelles. C'est un mets pur, dit-il. Nous donnerons ici le passage de la Vulgate et de la traduction de M. Lemaistre de Sacy.

21. Quidquid autem ambulat, quidem super quatuor pedes, sed habet longiora retrò crura, per quæ salit super terram, 22, comedere debetis: ut est brucus in genere suo, et attacus atque ophiomachus, ac locusta singula juxtà genus suum.

21. Mais pour tout ce qui marche sur quatre pieds, et qui, ayant les pieds de derrière plus longs, saute sur la terre. 22. Vous pourrez en manger, comme le bruchus, selon son espèce, l'attacus, l'ophiomachus, et la sauterelle, chacun son espèce.

Digitized by Google

trouvé quelque rapport entre ce vêtement et celui des derviches ou *Gouchéh Nichins* (ceux qui s'asseoient dans des encoignures), que l'on rencontre si fréquemment en Perse; classe d'hommes qui va prêchant ses doctrines en public, quelquefois dans un état complet de nudité, leurs cheveux et leur barbe flottant épars et en désordre, et les épaules couvertes d'une pièce de peau de chameau. Nous fûmes frappés des cris d'un derviche, qui s'était établi pendant quelque temps dans le désert, non loin de notre camp. Il faisait sans cesse retentir l'air de cette exclamation *hak*, *hou* (1). Ces cris, qui, entendus à une certaine distance, ont quelque chose de sauvage, servent à un derviche à annoncer qu'il s'approche d'une ville, et de suite il

(1) Nous croyons que le *hou*, que répétait ce derviche, est *hou*, *il*, *lui*, pronom arabe de la troisième personne, dont les Arabes se servent fréquemment pour signifier *Dieu*, grand être, celui qui est par excellence; ils le mettent quelquefois, dans une position isolée, en tête de leurs lettres, pour dire qu'ils la commencent sous les auspices de Dieu. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

se met à sonner d'un cornet à bouquin, fait d'une corne de vache, qu'ils portent, suspendue à leur ceinture.

Dans le voisinage de notre campement, sur le chemin qui conduit à la ville, et à deux pieds de la surface du sol, nous découvrîmes deux vases de forme oblongue, en terre cuite, et grossièrement fabriqués; nous les trouvâmes pleins d'os humains. Ils étaient placés côte à côte, faisant face à l'est et à l'ouest. A l'une des extrémités était un petit couvercle, et tous les deux étaient terminés par une anse. Leur longueur était de trois pieds et demi, et leur orifice avait huit pouces de diamètre. Notre chirurgien jugea que les os avaient appartenu à une femme et à un enfant. L'émail des dents était entièrement perdu. undecayed

Ce n'est pas la première fois qu'on a trouvé des vases semblables; car, à l'époque où M. Bruce, résident de la compagnie des Indes orientales à Bouchehr, bâtissait une maison non loin de l'endroit où était assis notre camp, il en rencontra plusieurs. Nous ne pûmes nous procurer auprès des habitans

Digitized by Google

aucun renseignement à leur sujet, et il serait assez difficile de déterminer leur âge, à moins qu'une autre personne, plus heureuse que nous, ne trouvât en même temps des pièces de monnaie dans l'intérieur (1). Nous aperçûmes aussi, dans un cimetière qui avoisine les ruines de Bouchehr, des couvercles de tombeaux, qui me parurent très-anciens, quoiqu'il soit difficile de déterminer s'ils datent d'une époque antérieure ou postérieure à l'hégire.

Quelques discussions survenues entre les Persans et nous, au sujet de la nomination de notre mihmândâr, officier indispensable dans un pays où il n'existe aucune hôtellerie publique, et où les chemins n'offrent aux étrangers aucune sécurité, nous retinrent long-temps à Bouchehr. Il remplit tout à la fois les fonctions de commissaire, de garde et de guide; il est enfin aujourd'hui pour un ambassadeur ce que fut jadis Tissaphernes pour les dix mille, lorsqu'ils

(1) *Voyez* les observations faites à ce sujet par sir J. Malcolm dans son *History of Persia*, I, p. 198.

Digitized by Google

quittèrent la Perse; il leur servait de guide, leur procurait des vivres, mais en même temps servait dans leur armée d'espion au roi de Perse, auquel il faisait connaître tout ce qu'ils faisaient (1).

Un mihmândâr pour un ambassadeur est toujours dans l'orient un objet important d'étiquette; l'opinion qu'on a de l'ambassadeur et de la cour qu'il représente, est supposée devoir être annoncée par le rang du personnage chargé de l'accompagner. L'officier qui remplit cette fonction auprès de l'ambassade britannique jusqu'à Chirâz, était Zekhy-Khân, favori du prince, et gouverneur du Farsistân. A notre arrivée dans cette ville, il fut décidé qu'un personnage d'un plus haut rang serait envoyé directement par le roi pour nous accompagner jusqu'à Tehérân.

L'étiquette chez les Persans défend de se mettre en route avant l'arrivée du mihmândâr nommé pour vous accompagner, et nous fûmes obligés d'attendre

(1) Xénophon, Anabasis, Liv. II, chap. 4.

Digitized by Google

long-temps Mohammed-Zekhy-Khân. Ne le voyant pas paraître, et las d'être exposé tout à la fois à la chaleur, au vent et à la poussière, l'ambassadeur se détermina enfin à se mettre en route sans lui, et pria le gouverneur de Bouchehr de le suivre. C'était une occasion favorable pour l'ambassadeur persan de se plaindre de Mohammed-Neby, et il ne laissait échapper aucune occasion favorable de faire connaître au gouverneur tous les malheurs que sa conduite indigne envers l'ambassade anglaise, depuis son arrivée à Bouchehr, allait faire retomber sur lui et sur sa famille.

Le 27 mars, nous partîmes enfin de Bouchehr, et nous nous avançâmes à petites journées vers Chirâz, en suivant exactement la route de sir Harford Jones, et des autres ambassades anglaises qui nous avaient précédées. La chaleur était étouffante; et, le jour où, partis d'Aly-Tchangy, nous gagnâmes Borazdjoun qui en est à la distance de vingt-quatre milles, plusieurs soldats anglais, pour lesquels le climat était tout nouveau, se trouvèrent mal,

Digitized by Google

et perdirent beaucoup de sang. A Borazdjoun, nous trouvâmes le mihmândâr du prince, et le gouverneur de Bouchehr retourna à son poste; le mihmândâr nous assura que ce n'est point à lui qu'on devait attribuer son retard, ayant été forcé d'accompagner le prince son maître à une expédition contre les Mamacennî que leur intrépidité et leur courage avaient rendus formidables dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes. Leurs principaux points de ralliement sont les montagnes dans le voisinage de Kaleh-Sefyd, et à Kaleh même, rocher presque inaccessible, commandant un défilé qui conduit dans le Farsistân. Le nombre de leurs maisons peut être de dix à douze mille. Une tradition répandue parmi eux les fait descendre de Roustèm, héros persan (1), et ils sont tout fiers d'une origine aussi illustre. Deux des principales tribus portent, l'une le nom de *Roustâmy*, l'autre celui de *Zaly*; et, comme

(1) Roustèm est parmi les Persans ce qu'était Hercule chez les Grecs et les Latins. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

le Châh-Namèh de Ferdoucy (1) rapporte dans le plus grand détail les hauts faits de ces deux illustres guerriers, ils lisent ce poëme avec avidité; et il n'est pas rare d'entendre des gens de la dernière classe, parmi les Mamacenni, déclamer avec ravissement et enthousiasme des passages de ce poëme.

L'histoire de ce peuple doit exciter un très-grand intérêt, lorsque nous voyons dans Quinte-Curce (2) un peuple portant à peu près le même nom s'opposer avec vigueur aux progrès d'Alexandre dans l'Orient, et être une des causes qui arrêtèrent sa carrière en Tartarie. Leur ville était située près

(1) *Châh-Namèh* ou Histoire des Rois : c'est un poëme en cent vingt mille vers, ouvrage du célèbre Ferdoucy, contemporain et sujet de Mahmoud le Ghaznevide. Il raconte au long l'histoire ancienne de la Perse, et remonte jusqu'aux temps fabuleux. On y voit figurer avec éclat Roustèm et d'autres héros. Il est d'ailleurs écrit dans ce style hyperbolique qui distingue tous les ouvrages orientaux, et les fables les plus absurdes y sont accumulées. (*Note du traducteur.*)

(2) Liv. VII, ch. 6. *Voyez* aussi Liv. IX, ch. 7.

Digitized by Google

de Cyropolis, qui occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui Cogend (1). Quoiqu'ils habitassent dans des maisons, tandis que les Mamacenni vivent sous des tentes, et qu'ils fussent en Tartarie, pendant que ces derniers se trouvent dans le Farsistân, il n'est pas impossible que les Mamacenni de Perse soient les descendans des autres, lorsque nous voyons si souvent des tribus dans l'Orient abandonner un pays pour en aller habiter un autre. Les Juifs furent transportés jusqu'à Babylone et en Médie; on retrouve aujourd'hui les Hyrcaniens dans l'Asie-Mineure; et Darius avait formé le projet de transplanter les Ioniens dans la Phénicie, et de faire habiter leur pays par les habitans de cette dernière contrée (2).

L'histoire moderne de l'Orient en offre des exemples; Châh-Abbas, roi de Perse, appela les Arméniens de Djoulfa sur l'Araxe; et ils vinrent construire et habiter un faubourg de même nom aux portes d'Is-

(1) D'Anville, Géogr. ancienne, 2, p. 70.

(2) Hérodote, Erato, 3.

Digitized by Google

pahân ; et l'on sait que la grande tribu arabe qui occupe toute la contrée située entre Ardistân, Méchehed et Hérât, fut transplantée du Nedj dans ce pays par Châh-Ismaël ; c'est un fait moins frappant de voir un peuple barbare ou à demi-civilisé émigrer volontairement d'un pays à un autre que de le voir transplanté par un conquérant loin de sa patrie.

Le jour où nous arrivâmes à Khaûmaridja, le mihmândâr fut fort embarrassé ; il s'aperçut qu'il avait perdu ses cachets placés dans son sein, selon la coutume des Persans. Pour qu'on puisse avoir une idée de son chagrin, on doit faire observer que les Persans, de même que tous les Orientaux, au lieu de signer à la main, se servent d'un cachet sur lequel est gravé leur nom. Chez un peuple naturellement méchant et fourbe, il est si facile de perdre un homme, si on parvient à se procurer son cachet, en s'en servant pour marquer de son sceau de faux documens, que le mihmândâr fut, comme toute autre personne de distinction dans un cas pareil, consterné de sa perte.

Digitized by Google

Comme ce sont des *mirzas* ou hommes de plume qui écrivent d'ordinaire le corps de la lettre ou des papiers, il est rare que ces derniers puissent servir à faire reconnaître la supercherie, et c'est le sceau apposé au bas qui rend l'acte valide ou en prouve la fausseté. Un des ministres du roi parvint une fois, en y mettant beaucoup de soin, à détacher le cachet d'un papier qu'il désirait soustraire aux yeux du prince; et, l'opération faite, il se regarda comme en sûreté. Le mihmândâr envoya sur-le-champ un de ses domestiques à l'endroit où nous avions fait halte, et on retrouva les cachets. Les transports de joie qu'il laissa éclater lorsque le domestique les lui remit, prouvent l'importance qu'il y attachait, et la perte qu'il aurait faite, si on ne les eût pas retrouvés. Il n'est cependant pas rare que les Persans aient deux cachets pour s'en servir tour à tour; s'ils envoient un message, qu'ils jugent ensuite convenable de désavouer, ils emploient le cachet équivoque; dans le cas contraire, ils se servent du véritable.

Cette circonstance servira à éclaircir l'his-

Digitized by Google

toire de Judah et de Tamar au trente-huitième chapitre de la Genèse, où, entre autres gages, il lui donna son cachet (1), qu'elle promit de lui rendre dès qu'il lui aurait envoyé un chevreau. Son inquiétude au 23e verset : *Portez-le-lui, de peur que je ne sois couvert de honte*, s'expliquera facilement en nous rappelant de quelle importance est un cachet pour un homme dans l'Orient, importance qui ne devait pas être moindre à l'époque même où les cachets étaient nouvellement inventés. *De peur que je ne sois couvert de honte*, doit d'ailleurs signifier quelque chose de plus que la simple découverte de l'action immorale; *de peur qu'elle ne se serve de mon cachet, c'est ce que je dois craindre.*

Nous atteignîmes Kâzeroun le 2 avril, après avoir franchi les passages des mon-

(1) La Vulgate se sert du mot *annulus*, que de Sacy rend par anneau; il faudrait alors supposer que le cachet était placé dans l'anneau, ce qui n'est pas sans vraisemblance. Aussi M. Morier dit-il que ce cachet était un anneau qui servait à sceller. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

tagnes de Mallou, Khicht et Khaumaridje, sans aucun accident. Les passages dans ces montagnes offrent le plus haut intérêt aux voyageurs; c'est là qu'ils ont l'occasion d'observer un pays qui, à l'exception des sentiers battus qu'ils parcourent, sont encore tels qu'ils étaient au moment de la création. De la position extraordinaire de leurs stratifications, les unes horizontales, les autres angulaires ou quelquefois perpendiculaires, il observe les opérations de la nature sur une grande échelle.

Une rivière coule, en serpentant, à travers les vallées de ces montagnes, et, après avoir pénétré dans les plaines du Dachtistân, va se jeter dans la mer à Rohilla. Elle prend sa source auprès de Châpour, et ses eaux, dans cet endroit, sont très-fraîches et douces; mais, en atteignant les montagnes, elle passe sur un terrain séléniteux; ses eaux perdent alors leur qualité douce et deviennent saumâtres. Une branche s'en détache avant qu'elle n'atteigne ce sol imprégné de sel, et s'écoule à la mer dans toute sa pureté. Quel tableau pour un poète!

Digitized by Google

Nous demeurâmes campés pendant deux jours à Kâzeroun, et nous profitâmes de cet intervalle pour faire une excursion jusqu'aux ruines de Châpour, sous l'escorte de notre mihmândâr. En fait d'antiquités, nous n'aperçûmes dans cette nouvelle visite peu de chose de plus que je n'en avais vu dans ma première. On nous avoit assuré, avant notre départ, qu'il existait dans une montagne, auprès des rochers sculptés, des passages souterrains d'une étendue considérable, à l'entrée desquels se trouvent des figures sculptées; ce qui nous engagea à nous munir de torches dans la vue de les explorer. Malheureusement nous avions des guides qui, malgré leur ignorance totale des localités, dans l'espérance d'obtenir une bonne récompense, nous affirmèrent néanmoins qu'ils les connaissaient fort bien; mais, arrivés sur les lieux, et lorsqu'il fallut qu'ils montrassent leurs talens, nous reconnûmes leur fourberie. Nous cherchâmes à atteindre une caverne située auprès du sommet d'une haute montagne rocailleuse; mais l'incertitude où nous étions si c'était l'objet de nos recher-

Digitized by Google

chés; et la difficulté d'escalader un chemin roide et pénible, nous fit renoncer à une entreprise inutile. Nous ne nous retirâmes pas néanmoins sans reconnaître en détail une petite vallée de forme oblongue, située dans le voisinage de Châpdur, et qu'entoure une chaîne massive de rochers dont la hauteur est gigantesque et la forme extraordinaire. La chaleur était excessive; et, quand je voulus m'arrêter sous l'une des plus grandes sculptures pour en prendre un dessin, la réverbération du rocher était si intense, que je ne pus la supporter. Ceux à qui l'occasion ne s'est jamais offerte de parcourir ces régions éloignées et barbares, ne peuvent se faire une idée des désagrémens sans nombre qui accompagnent un voyageur, lors même qu'il a toutes les commodités dont nous jouissions. Un savant, assis à l'aise dans un bon fauteuil et dans un petit cabinet, livré tout entier à l'étude d'un sujet favori, auprès d'un excellent feu, se récriera sur la négligence du voyageur, pour avoir omis d'examiner un objet placé sur son che-

Digitized by Google

min, et dont le détail aurait pu répandre une lumière indispensable pour faire disparaître le doute ou l'obscurité. Mais, supposons notre homme sur un cheval épuisé de fatigue, exposé à un soleil ardent, au milieu d'un peuple barbare, et apprenons-lui, que, pour voir de près telle colonne, il lui faut escalader un roc solitaire et sauvage; que, pour qu'il puisse lire cette inscription, il lui faut ramper sur les mains et les genoux, ou grimper une hauteur perpendiculaire au risque de se casser le cou, peut-être alors sera-t-il disposé à excuser la négligence de ce voyageur pour ne pas s'être exposé à tant de dangers, afin de travailler à son instruction. Je réussis à prendre un dessin complet de toutes les sculptures (je n'en avais donné qu'un compartiment dans mon premier voyage) qui couvrent une partie du rocher. Il y a quelque chose d'extraordinaire et de frappant dans cette coutume de faire rappeler aux montagnes et aux rochers les hauts faits des princes, et de les rendre ainsi les archives de leur histoire.

L'espérance de découvrir les choses mer-

Digitized by Google

veilleuses dont on nous avait parlé, firent monter deux ou trois personnes de la compagnie à une caverne placée dans le voisinage des sculptures. Nous n'y trouvâmes qu'une cavité très-étendue formée par la main de la nature. Elle pouvait avoir cent cinquante pieds de haut. L'intérieur en était jonché, d'une manière agreste, des débris des rochers détachés du sommet; elle sert de retraite aux bêtes sauvages et à des pigeons, dont de grandes troupes s'envolèrent quand nous y entrâmes. Ces cavernes sont très-commodes pour les bergers, qui y font souvent entrer leurs troupeaux vers la nuit, les y enferment, et en bouchent l'entrée avec de grosses pierres. Nous en parcourûmes toutes les parties, sans apercevoir aucune trace de la main des hommes; et, parvenus à l'extrémité, l'obscurité profonde qui y régnait nous empêcha d'avancer au-delà; mais, au moment où nous la quittâmes pour redescendre dans la plaine, la lumière brillante du soleil, en contrastant avec les ténèbres profondes de la caverne, produisit un effet piquant.

Digitized by Google

Notre mihmândâr avait chassé dans le voisinage pendant tout le temps que nous avions employé à explorer les ruines; c'est l'usage des Persans, soit qu'ils aillent en voyage, soit qu'ils partent pour la promenade, d'avoir toujours avec eux le fauconnier et ses oiseaux; et, comme le pays dans les environs de Châpour abonde en perdrix, le fauconnier en avait pris un grand nombre. Le khân parut fort étonné que des ruines et des rochers sculptés eussent pour nous tant d'intérêt. Il nous laissa faire nos recherches à loisir; et, descendant de cheval avec le produit de sa chasse, il s'occupa, en attendant notre retour, à faire rôtir un agneau; il commença par le couper par petits morceaux, puis les enfila dans la baguette de son fusil en guise de broche. Quand le mets fut rôti, il monta à cheval; et, tenant à la main la baguette à laquelle était suspendue la viande, il nous joignit, et nous en offrit galamment à chacun de nous un morceau, en nous apprenant cette nouvelle manière de faire sa cuisine en campagne, et le peu de préparatifs nécessaires aux repas de

Digitized by Google

gens qui n'ont d'autre but en mangeant que d'appaiser leur faim.

Nos recherches terminées, nous retournâmes à notre camp de Kâzeroun. Dans la route nous fîmes la rencontre d'une famille persanne qui se dirigeait de son village vers Châpour, dans la seule vue de consulter le médecin de l'ambassade, dans l'espérance que ses talens guériraient le grand-père de la famille, affligé de glandes depuis très-long-temps. L'aïeul, vieillard infirme, était à cheval; derrière lui, ses petites brus; et le petit-fils, un fusil sur l'épaule, marchait, avec sa femme, à côté de son grand-père; tout auprès de ce dernier s'avançait, à cheval, son fils. Le petit-fils, jeune homme de dix-huit ans, et d'une belle figure, nous arrêta, en nous demandant si le médecin européen voudrait bien donner ses soins à son grand-père?

Nous lui répondîmes que nous emploierions nos bons offices à cet effet. L'espérance du succès dans le premier objet de leur voyage, qui en était en même temps le prétexte, lui fit tant de plaisir, qu'elle l'enhardit

Digitized by Google

à en venir de suite au motif le plus pressant; et il nous demanda quelques secours en argent, en entrant sur-le-champ dans une longue énumération des malheurs des paysans de son district, qui, nous assura-t-il, étaient tellement opprimés par les gouverneurs, qu'il était impossible de supporter davantage leur tyrannie. *Combien*, lui demandai-je, *payez-vous au gouvernement par année?—Par année?* reprit-il; *nous payons tous les mois, et quelquefois même deux fois par mois.— Et quels sont les objets sur lesquels est assis l'impôt?— Tout ce que nous possédons*, dit-il; *et, lorsque nous n'avons rien qui soit susceptible d'être taxé, la contribution est rejetée sur la tête de nos enfans. Plût au ciel que vous, Européens, vinssiez vous emparer de ce pays, et alors nous serions vos serviteurs.*

La nouvelle du passage d'un *hakém*, ou médecin étranger, se répandit bientôt dans le pays; et, à chaque halte, notre camp était encombré des malades, non seulement du village où nous nous trouvions, mais encore de tous les pays environnans. On en voyait

Digitized by Google

arriver de plusieurs journées de marche pour consulter le docteur, et ni les difficultés ni les obstacles ne pouvaient les retenir. Quelques-uns étaient montés sur des ânes, appuyés sur des coussins et soutenus par leurs parens; d'autres vinrent sur des chameaux, dont le pas rude et fatigant devait être une espèce de torture pour ces malheureux. On doit concevoir que, dans un pays où il n'existe ni secours médical ni voiture pour en aller chercher lorsqu'on peut s'en procurer, une maladie est un bien grand malheur. On ne saurait donner trop de louanges aux médecins attachés à la légation, ainsi qu'à celles qui nous ont précédés, pour l'humanité et la charité dont ils ont fait preuve, en soulageant ces malheureux habitans. Non seulement ils donnèrent des médicamens *gratis*, mais ils prodiguèrent leurs talens, leur temps et leur zèle, et il est pénible d'avouer que bien peu de personnes leur en témoignèrent leur gratitude.

Nous lisons dans l'Écriture-Sainte que, parmi les miracles qui étendirent au loin la renommée de Notre-Seigneur dans toute la

Digitized by Google

Syrie, il faut compter la guérison de toutes espèces de maladies; et, comme la médecine, chez les Juifs, n'était peut-être pas, à cette époque, plus avancée qu'elle ne l'est chez les Persans d'aujourd'hui, nous devons admirer cette profonde sagesse qui fit employer à J. C. un des moyens les plus sûrs d'attirer le public à sa doctrine. De grandes foules de peuple suivaient Notre-Seigneur de *la Galilée*, de *la Décapole*, de *Jérusalem*, de *la Judée* et de *par-delà le Jourdain*; et, comme l'on doit supposer que la multitude qui approchait de lui était à portée de reconnaître l'habileté de N. S. à guérir les maladies et d'en être convaincue, les esprits devaient être disposés à recevoir favorablement la doctrine qu'il leur prêchait : ces circonstances peuvent nous faire juger que la prédication de l'Évangile serait couronnée du plus grand succès, s'il était annoncé par des hommes qui, d'abord, auraient commencé par établir leur réputation en guérissant des malades *gratis*. La femme affligée, depuis douze ans, d'une perte de sang, est représentée *ayant dé-*

Digitized by Google

pensé toute sa fortune, ayant beaucoup souffert entre les mains des médecins; et, loin d'être guérie, son état avait encore empiré. Enfin elle s'adresse à J. C., et elle trouve la récompense de sa confiance en lui.

Malgré l'étendue de leurs talens et de leurs moyens, nos médecins durent leur réputation à leurs cures gratuites. En un instant ils guérissaient des gens pauvres qui avaient dépensé toute leur fortune à payer des médecins, aussi lents et aussi ignorans que le sont ceux de Perse, et qui les avaient abandonnés plus malades qu'auparavant. Lorsque nous réfléchissons quel effet a dû faire le recouvrement de la santé, sans qu'il leur en coûtât une obole, sur l'esprit de pauvres gens qui, peu auparavant, ne voyaient devant eux que la misère et la mort, la rapidité avec laquelle se répandit par tout le pays la renommée de nos médecins, n'a rien qui puisse nous surprendre.

Le 4 avril, nous avançâmes plus loin et traversâmes sans accident les montagnes difficiles de Dochter. En escaladant le Pyra-

Digitized by Google

Zoun, la partie la plus élevée de cette chaîne de montagnes, d'une éminence à peu de distance du chemin, un point de vue immense s'offrit à nos yeux; on distingue très-facilement de ce lieu les cinq chaînes successives de montagnes que nous avions traversées depuis notre départ de Bouchehr; au-delà se déroulent les plaines du Dachtistân; et enfin l'Océan dans le lointain se confond avec l'horizon.

L'hiver semblait encore régner dans le Pyra-Zoun, le Decht-el-Ardjoun et le pays voisin que nous avions traversé; à peine le printemps commençait-il à s'annoncer, plusieurs vallons du Pyra-Zoun étaient encore couverts de neige, et le blé des plaines du Decht-el-Ardjoun était à peine sorti du sein de la terre.

Chaque jour nous nous mettions en route deux heures avant le lever du soleil; le froid était encore très-vif et piquant; remplacé tout-à-coup par les rayons d'un soleil brûlant, cette alternative subite de froid et de chaud fendait les lèvres et la figure de plusieurs personnes de la compagnie. Le petit

Digitized by Google

nombre de Persans qui nous accompagnaient trouvèrent le froid aussi vif que celui de l'hiver précédent. La rigueur de la saison fit périr une grande quantité d'arbres fruitiers dans le voisinage de Chirâz; les orangers furent ceux qui en souffrirent le plus.

A Decht-el-Ardjoun, on trouve dans une montagne une caverne qui, au dire des Persans, possède la vertu de découvrir la légitimité de la naissance. Donner l'épithète de *harâm-zadèh* (bâtard) à un Persan est l'injure la plus cruelle qu'on puisse lui faire, et c'est celle qui excite le plus facilement sa colère, aussi se la prodiguent-ils dans leurs querelles, comme un des grands moyens d'allumer leur fureur. Entre autres histoires qu'ils racontent à ce sujet, en voici une : un homme corpulent et plus gros que le trou, se présenta à l'embouchure pour passer au travers, afin de prouver la légitimité de sa naissance, et le rocher intelligent lui ouvrit un passage facile ; un homme maigre, ayant pris sa place, ne put jamais passer, et fut depuis appelé *hemam-zadèh*.

Le 6 nous fîmes alte à Khanèh-Zenyoun, où

Digitized by Google

se trouve un caravanseraï ; ces édifices sont souvent élevés par de simples particuliers, à leurs frais, dans l'espérance qu'un tel acte de bienfaisance sur la terre trouvera sa récompense dans le ciel. Le plus grand objet de l'ambition des Persans est, en outre, de laisser après leur mort une certaine réputation ; et le désir d'acquérir un *ism* ou nom, plus que toute autre considération, les engage à élever des monumens semblables. Le caravanseraï dont il est ici question avait été construit, depuis plusieurs années, par un parent de Mirza-Aboùl-Hassàn-Khân. Mirza-Aly-Riza, frère de ce parent, eunuque de la maison du roi, ayant appris que cet édifice avait besoin de réparations, et voulant partager la réputation de sainteté qu'avait acquise son frère, envoya au thâbit de Khanèh-Zenyoun une somme d'argent pour cet objet. Le thâbit, au lieu d'exécuter la commission dont il était chargé, mit l'argent dans sa poche, et abandonna à sa destinée cet édifice, qui devint en conséquence le refuge de tout le bétail des environs. A cette nouvelle, Mirza-Aboùl-Has-

Digitized by Google

san-Khân se saisit du thâbit pendant notre séjour dans ce lieu, le foula aux pieds, lui fit rendre l'argent, et prit les mesures nécessaires pour en assurer les réparations.

Les caravanseraïs, construits et dotés par des particuliers, et destinés à offrir l'hospitalité aux étrangers et aux voyageurs, sont des objets sacrés dans l'Orient, et on peut supposer que ce fut l'assurance d'être respectés qui retint à Tarsous les personnes chargées de l'entretien des hôtelleries, lorsque tous les habitans de cette ville (1) l'abandonnèrent à l'arrivée de Cyrus.

(1) Anab. lib. 1, cap. 2.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

L'AMBASSADE arriva à Chirâz le 7 avril; et, après quelques négociations, le vézir ou ministre du prince alla à la rencontre de l'ambassadeur. Il était suivi des principaux habitans de la ville; et, lorsque les deux sociétés se joignirent, la foule devint innombrable. Le ministre était d'un côté de l'ambassadeur, et le mihmândâr de l'autre. Les premiers complimens d'usage exigés par l'étiquette une fois répétés de part et d'autre, le mihmândâr dit au ministre : « Ah! « que l'elchy parle bien la langue persanne! — « Fort bien, dit le ministre, il la parle admi- « rablement, il la parle mieux que tout mol- « lah. Nous n'avons jamais vu un tel elchy, « nous n'en avons jamais vu qui fût aussi ac- « compli, aussi habile, aussi savant. » *Saheb kemul* (un homme accompli), *saheb akl* un(homme de sens), *saheb kalem* (un bon

Digitized by Google

écrivain), *sahâb fiker* (un penseur), et toute la troupe de crier à chacun de ces complimens: *Belli, belli, belli.* Alors le ministre se tournant vers une personne qui se trouvait à côté de lui, lui dit assez haut pour que l'ambassadeur pût l'entendre : « Avez-vous « jamais vu quelqu'un aussi agréable que « l'elchy, il est plus aimable que tous les au- « tres elchys ? » En faisant l'éloge du climat de Chirâz, l'ambassadeur dit : « Il est si dé- « licieux, que je me serais imaginé qu'on « ne pouvait y mourir si je n'avais vu ces « tombeaux dans l'endroit où nous venons « de passer. » — « *Burek-allah*, merveilleux, « merveilleux, s'écria le mihmândâr ; avez- « vous entendu, dit-il au ministre, en se « tournant vers lui? Quel esprit dans l'el- « chy! » Alors il répéta au ministre les paroles de l'ambassadeur, qui cria à la merveille, comme tous les autres. Pendant cette espèce de conversation qu'on n'interrompait que pour se passer le *galeoun* de l'un à l'autre, et fumer un instant, nous atteignîmes notre campement de Bâgh-Dji-

hân-Nameh, sous les murs de la ville. Quelque déplacée que nous parut cette flatterie trop à découvert, ils croiraient cependant manquer à la politesse en les négligeant. Le premier ministre donnait un jour devant moi des instructions à une personne chargée par lui d'aller complimenter un officier russe sur son arrivée, et sa principale injonction fut : « N'épargnez pas les « complimens les plus flatteurs. » Cependant ils connaissent aussi bien que nous la valeur réelle de ces beaux mots, car il se tourna de suite vers moi, et me dit : « Vous savez qu'il est indispensable (*Rich-Khandich bekunym*) de se moquer de quelqu'un à sa barbe, ou, en d'autres termes, de le *hambag*. » Ils ne sont pas non plus avares les uns envers les autres de cette espèce de fourberie; et, quoique en général ils connaissent fort bien la valeur des complimens qu'on leur prodigue, ces louanges ne laissent pas de stimuler leur vanité, qui, en remontant même jusqu'au temps d'Hérodote, paraît avoir été, dans tous les siècles, le défaut général de ce

peuple. *Ils se regardent comme des gens d'esprit*, dit cet historien (1). Dans l'ambassade de sir Harford Jones, je fus témoin de l'introduction d'un Persan auprès d'un autre; l'un était premier mirza de l'ambassade, et l'autre premier joaillier du roi: « Quoi! dit le joaillier, c'est donc là le célèbre Aga-Myr, cet homme si savant, si « plein d'esprit, ce fameux écrivain? » puis il se jeta dans une si grande énumération de toutes les vertus, des qualités, des agrémens physiques et de l'illustration de la famille du mirza, que celui-ci en fut d'abord étourdi; mais il se remit peu à peu du trouble où l'avait jeté ce débordement de louanges, et répondit par une si vigoureuse décharge de complimens, que le joaillier en fut presque anéanti.

En faisant une visite à Mirza-Aboul-Hassan-Khân, nous ne fûmes pas peu surpris de trouver son appartement tendu de noir; il était assis dans un coin, versant un torrent de larmes, et plongé, à ce qu'il nous parut,

(1) Clio, 134.

dans le plus profond chagrin; nous en eûmes bientôt découvert la cause. Peu de temps après le débarquement, nous avions été informés que le seul fils qu'il eût, jeune enfant de quatre ans, était mort de la petite vérole, pendant l'absence de son père; et le roi avait donné ordre qu'on lui cachât cette nouvelle. Un jeune eunuque, appartenant à la mère du monarque, ignorant les ordres de son maître à ce sujet, le lui avait annoncé inconsidérément, et fait ainsi évanouir l'espérance que nourrissait avec plaisir ce père infortuné, pendant son absence, de revoir l'objet de sa tendresse. Son malheur lui causait d'autant plus de chagrin, que son épouse était trop âgée pour lui laisser l'espérance d'avoir un autre enfant, et d'ailleurs trop jalouse pour lui laisser contracter un nouvel hymen. La naissance de cette femme était bien supérieure à celle de son mari, étant fille de Hadjy-Ibrahim, dernier grand-vézir de Perse, et elle avait annoncé que si son époux lui faisait l'affront de prendre une autre femme, elle avait des parens assez puissans pour la venger. Combien cette

menace répand de jour sur ce que Laban dit à Jacob en lui donnant ses filles. *Si vous maltraitez mes filles, et si vous prenez encore d'autres femmes qu'elles, etc., etc., etc.* (1).

Nous lui fîmes de fréquentes visites tout le temps que dura son affliction, et nous eûmes l'occasion d'apprendre quelle espèce de consolation il reçut de ses compatriotes. Le principal argument qu'ils employèrent pour calmer son chagrin, est d'autant plus remarquable, qu'il prouve la grande analogie des sentimens des anciens Persans et des modernes. Sous ce rapport ils lui dirent: « Si vous aviez perdu un frère, vous auriez raison de vous désoler, parce que vos père et mère ne pourraient sortir du tombeau pour vous en donner un autre; mais pourquoi la perte de cet enfant vous cause-t-elle tant de chagrin, puisque vous avez l'espérance d'en avoir encore d'autres? » Darius, surpris que la femme d'Intaphernès de-

(1) Si afflixeris filias meas, et si introduxeris alias uxores super eas, etc., etc. *Genèse*, chap. XXXI, v. 50.

mandât plutôt la grâce de son frère que celle d'aucun autre de ses parens, il lui demanda pour quelle raison elle préférait sauver la vie de son frère, plutôt que celle de son époux ou de ses enfans, qui devaient lui être plus chers; elle répondit : « O prince, s'il plaît à la Divinité, je puis avoir un autre époux; et si je perds mes enfans, je peux en avoir d'autres; mais comme mes parens sont morts, il est certain que je ne puis avoir un autre frère (1). » Les Persans me parurent faire usage de cette phrase comme compliment de condoléance en usage, et il n'était point excité par les circonstances particulières du cas où se trouvait Myrza-Aboul-Hassân : on peut d'ailleurs supposer que ce proverbe s'est conservé dans le pays depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il n'a pu être employé que par des peuples qui, en cela semblables aux Persans actuels, suivent la polygamie, dont, en conséquence, le lien conjugal n'est pas très-resserré, et en qui le grand nombre d'enfans qu'ils possèdent

(1) Hérodote, Thalie, 119.

Digitized by Google

diminue les tendres affections si naturelles aux parens. Mohammed-Zekhy-Khân, notre mihmândâr, cherchant à consoler le mirza: « Comment, lui dit-il, tant pleurer pour un enfant? J'en ai perdu plus d'un en même temps, et je n'ai jamais versé une larme. »

Si le mirza eût eu plusieurs femmes et d'autres enfans, il eût été sans doute beaucoup plus tôt consolé; mais dans la circonstance sa douleur était très-naturelle; il s'abandonnait au désespoir, et se frappait la poitrine avec violence; et, entre autres exclamations auxquelles il avait recours dans son chagrin, l'une qu'il répétait fréquemment expliquait cet ancien chagrin dont on donnait une preuve en se couvrant la tête de cendres: *Ahi, cheh hak be sér-e-mân amed* (1). Ah! que ma tête soit cachée sous la terre; chaque fois qu'il l'employait, il répétait une cinquantaine de fois: *Ah Wahi!* d'un ton lamentable, d'une voix qui excitait la pitié, en baissant le ton jusqu'à ce qu'il fût impossible

(1) *Voyez* 1er *Livre des Rois*, IV, v. 12; 2e *Livre*, *idem*, XIII, 19, etc., etc.

Digitized by Google

de l'entendre, et continuant *soto voce* jusqu'au moment où il faisait entendre une nouvelle exclamation.

La première chose que font les Persans après un voyage, est d'aller au bain chaud. Ce doit être une vraie jouissance pour des voyageurs qui ne changent jamais de linge pendant la route, et c'est là la raison qui le leur fait désirer avec tant d'ardeur. Et j'ai remarqué que, toutes les fois qu'un domestique persan sortait sans permission, son excuse était toujours qu'il avait été au bain.

Ayant entendu faire le plus grand éloge des bains de Chirâz, nous fîmes la partie d'y aller, et fîmes prévenir le propriétaire du *hammâm e Vekyl* (bains du Vekyl), qui est le plus beau de la ville, de se tenir prêt à nous recevoir. Comme nous avions la réputation de bien payer, les habitans de Chirâz se trouvaient fort heureux de nous recevoir, quoique dans les petites villes le préjugé religieux des habitans contre des infidèles comme nous qu'ils regardaient comme des *nedjis*, ou gens malpropres, qui devaient souiller leur eau, nous en eût fait refuser

Digitized by Google

l'entrée. Notre société se composait de presque toutes les personnes attachées à l'ambassade; les coutumes de l'Orient étaient tout-à-fait inconnues à la plupart, et ils n'étaient jamais entré dans aucun bain public. Ce ne fut pas sans une certaine horreur que les habitans remarquèrent nos gens se baigner presque nus, observation d'autant plus extraordinaire que la fréquentation des bains publics doit rendre les Orientaux peu sévères sur l'article de la décence. Ils ont la plus grande horreur pour la nudité complète; et, quoiqu'on nous ait parlé des scènes épouvantables de débauches qui se passent dans ces bains, j'ai toujours remarqué la plus grande propreté, la plus sévère décence dans tous ceux que j'ai visités, soit en Perse, soit en Turquie; et j'ai été surpris de l'adresse des Musulmans à ôter leurs habillemens et y substituer une toile pour ne pas choquer la décence. C'est ce que paraissent recommander fortement quelques passages de l'Écriture qui représentent une nudité forcée comme la plus grande insulte qu'on

Digitized by Google

puisse souffrir, et celle qui est volontaire comme le plus grand acte de turpitude qu'on puisse commettre. Il est inutile de rapporter plusieurs passages en particulier; mais nous ajouterons que l'Ecriture-Sainte n'est pas la seule qui en parle. Hérodote, par exemple, remarque (1) le sentiment de honte qu'éprouvaient les Lydiens lorsqu'ils étaient nus; et ce sentiment n'est-il pas un souvenir de la chute de nos premiers parens?

Les bains et la manière de les prendre, qui ont été si souvent décrits par les voyageurs, sont à peu près les mêmes en Perse qu'en Turquie. La principale différence consiste en ce que les bains persans ont, dans la chambre intérieure, un bassin d'eau chaude appelé *khazneh* (trésor), dans lequel descendent les baigneurs après avoir préalablement observé tous les rites usités en pareille occasion, après s'être fait frotter avec les mains, craquer les jointures, et subi les frictions avec un gant de camelot. Ils y restent aussi long-temps qu'ils peuvent sup-

(1) Clio, x.

Digitized by Google

porter la chaleur; ils se font alors donner des serviettes propres, et retournent dans la pièce extérieure où l'on s'habille, et où ceux qui donnent dans le luxe ont des tapis étendus, des habits prêts et des domestiques prêts à les servir.

Les Persans aimaient beaucoup examiner nos vêtemens. Une personne de notre société avait une perruque, chose absolument inconnue en Perse. Il est impossible de donner une idée de la surprise extrême et amusante des spectateurs en voyant cet homme ôter d'un seul coup toute sa chevelure, et se promener sans être déconcerté.

Je ne donnerai point dans cette circonstance la description des visites que nous fîmes au prince et aux premiers personnages de Chirâz, non plus que les nombreuses fêtes qu'ils donnèrent à l'ambassadeur, parce qu'elle ne serait à peu près qu'une répétition de ce que j'ai dit dans mon précédent ouvrage; mais je ne dois pas passer sous silence la visite que fit l'ambassadrice à la mère du prince, parce qu'elle mérite qu'on en parle. Cette dame est

Digitized by Google

mère de deux des fils favoris du monarque persan, Hassan-Aly et Hoceïn-Aly; l'un gouverneur de Farsistân, l'autre de la ville de Téhérân et districts environnans. Elle habite presque toujours Chirâz, et sa grande influence sur l'esprit de son fils lui permet de se mêler de l'administration des affaires et d'amasser de grandes richesses par le commerce et le monopole de beaucoup d'objets. De temps en temps elle demande au roi la permission d'aller passer quelque temps dans la capitale, et elle est alors obligée de lui faire un présent considérable; il lui permet alors de s'y rendre, et de résider auprès de lui comme son épouse. L'ambassadrice se fit transporter, jusqu'à la porte du hârem, dans un palanquin porté par ses gens; là ils furent remplacés par des femmes qui la conduisirent jusqu'à la porte de l'appartement où se trouvait la reine. Les femmes de même que les hommes s'asseoient toujours sur des tapis; mais dans cette occasion la reine, par politesse, fit présenter des fauteuils. Cette princesse avait avec elle sa fille, qui pouvait avoir environ seize ans;

Digitized by Google

au rapport de lady Ouseley, cette jeune princesse est une fort belle femme; mais sa figure est gâtée par une grande quantité de taches blanches et rouges; ses sourcils, très-arqués, se réunissent au-dessus du nez par une ligne noire, et ses paupières sont fortement empreintes d'antimoine. Cette jeune personne est célèbre dans tout le pays par sa beauté; et, le plus grand éloge qu'on puisse en faire, est de dire qu'elle ressemble parfaitement à son frère, un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Elle a été, nous dit-on, fiancée à un Kadjar, prince de la famille royale, âgé de trois ans. L'appartement où la reine reçut l'ambassadrice est entièrement dégagé sur le devant; il est supporté par deux colonnes, et un vaste rideau en cache l'intérieur. Il s'ouvre sur une cour carrée entourée de murailles, garnie de plate-bandes de fleurs; des canaux et des bassins pleins d'eau l'arrosent, et elle est plantée d'arbres auxquels l'art a donné une forme arrondie. Le long des bords du canal se tiennent en ordre les épouses et les femmes du prince: aucune d'elles n'est re-

Digitized by Google

marquable par sa beauté; mais leur vêtement est superbe et couvert de pierres précieuses. L'habit de la reine était tellement garni de diamans, que leur poids lui laissait à peine la force de se remuer. Son pantalon était surtout remarquable par la quantité prodigieuse de perles, et il ressemblait plutôt à une pièce de mosaïque qu'à un vêtement. Fait de coton piqué et recouvert d'une étoffe d'or, il était trop épais pour laisser apercevoir la forme de la jambe, et celle-ci y était enfoncée comme dans un fût de colonne. On servit dans des vases d'or des confitures, des fruits et des sorbets; mais le principal objet de luxe, le galéoun, ne parut point, par égard pour l'ambassadrice, qu'elle savait ne pouvoir supporter l'odeur de la pipe. Du reste, rien du luxe le plus recherché ne fut oublié dans cette entrevue; et si l'on songe au désir immodéré des femmes persannes de voir une dame européenne, on peut dire qu'elles ne laissèrent rien échapper qui pût choquer lady Ouseley. Le lendemain de la visite, la reine envoya à cette dernière des *kalaats*

ou habits d'honneur, pour elle, sa fille et ses deux jeunes servantes. La pièce la plus curieuse était un pantalon en brocard si épais, qu'il aurait pu se tenir debout au milieu de l'appartement.

Pendant mon séjour à Chiràz, je profitai de la première occasion qui se présenta d'examiner tout ce que dans mon premier voyage je n'avais pu voir. Le premier objet est le tombeau du poète Sady, placé à l'angle d'un édifice élevé à sa mémoire par Kérym-Khân, et placé dans un enfoncement des montagnes, à deux milles au nord-est de Chiràz; rien de plus pittoresque que l'approche de ce monument; pas le moindre vestige de verdure dans les environs; et les montagnes qui s'élèvent à l'entour, en forme d'amphithéâtre, sont d'une stérilité qui inspire l'horreur.

Le tombeau, qui est un carré oblong en pierre, sur lequel sont gravés des inscriptions et des ornemens, a tellement souffert, qu'en pensant qu'il a été élevé à la mémoire d'un homme dont les productions ingénieuses font encore les charmes

Digitized by Google

de l'Asie, on se retire désespéré de l'état où il se trouve, et plein d'indignation pour le peuple qui a souffert de telles indignités. Il s'élève à l'angle d'un édifice quadrangulaire attribué à Kérim-Khân ; mais quelles qu'aient été sa beauté et sa magnificence premières, on n'y retrouve aujourd'hui que l'asile de la misère ; un derviche pauvre et solitaire occupe actuellement l'édifice qui, outre la tombe, renferme encore une copie des ouvrages de ce poète ; ce moine reçoit les aumônes que veulent bien lui faire les curieux qui viennent visiter cet endroit. Le goût pour la poésie, si commun parmi les Persans, se fait remarquer dans plusieurs lignes tracées sur les murailles blanchâtres de la salle où se trouve placé le tombeau ; propension dont ils donnent des preuves dans tous les endroits où se rendent les curieux. On voit encore le puits de Sady ; mais, pour le poisson sacré il a disparu. En sortant du tombeau, nous gravissons le Koh-Sady ou Montagne de Sady, laquelle se fait remarquer par sa forme triangulaire ; elle se présente, du côté de la plaine,

Digitized by Google

comme la surface uniforme d'un roc blanc. Au sommet sont les restes d'une fortification; ils se composent d'une tour et d'une portion de murailles appelée Kalèh-Benden. Quelques centaines de pas au-delà, sur la pente qui regarde Chirâz, on aperçoit ce puits fameux par sa profondeur extraordinaire dont parlent tous les voyageurs qui ont visité Chirâz. On le prendrait d'abord pour une cavité naturelle; mais la régularité de son orifice, qui forme un parallélogramme parfait, nous fit penser que ce devait être un ouvrage de la main des hommes, et supposer que c'était là le *âb ambar* ou réservoir d'eau appartenant au château dont les murs en ruines l'entourent. Sa profondeur est considérable; mais nous oubliâmes de réitérer l'expérience de Chardin; il dit avoir eu le temps de réciter le *Pater* avant qu'une pierre, qu'il avait jetée dedans, eût atteint le fond. Ce puits est creusé dans le roc vif; l'escalier, pratiqué dans l'intérieur, descend à une grande profondeur, et la dureté du grain du rocher doit avoir rendu ce travail très-difficile. Cet ou-

Digitized by Google

vrage, en excitant la surprise et l'admiration, donne une idée bien haute de la patience du peuple à qui on le doit. L'auteur des *Beautés de la Perse* dit qu'on y précipite les femmes convaincues d'adultères (1); mais nous n'avons rien entendu dire de semblable : il s'en envola des nuées de pigeons qui y font leurs nids, selon les gens du pays.

Au pied de la colline est un jardin appelé *Bâg-dil-Kocha* (le jardin réjouissant le cœur), avec une maison de plaisance, des canaux d'eau courante, ouvrage de Kerym-Khân; mais il ne mérite plus ce nom, n'offre plus qu'un monceau de ruines, et partage le malheureux sort de tous les édifices élevés par ce prince. Ce jardin, ainsi que tous ceux faisant partie des domaines de l'état, est loué par le prince aux jardiniers de Chirâz qui y recueillent des fleurs, des fruits et des légumes qu'ils vendent dans cette ville; en dehors de la ville et auprès de la mosquée de Châh-Mirza-Hamza sont les

(1) P. 71.

Digitized by Google

restes du bosquet de Mossella, célébré par Hafez et sir William Jones; ils se composent d'un édifice en briques ruiné, qui occupait probablement le centre du jardin au temps du poète persan.

Cinq milles au sud-est de Chirâz, se trouvent les restes d'un monument appelé *Mechehed-mader-Suleimân* (1), décrits d'une manière si exacte par Chardin et Thévenot, particulièrement par ce dernier, que, sans autres guides que leurs descriptions, nous y parvînmes facilement. Ces ruines sont situées sur une hauteur formant un embranchement des montagnes qui forment la limite nord-est de la plaine de Chirâz; à la première vue, elles ressemblent à des gibets. Le bâtiment doit avoir formé dans l'origine un carré parfait de 150 pieds; au centre de chaque côté est pratiquée une porte, les linteaux

(1) Le mot *mader*, en persan, signifie mère : ce peuple a encore *pader* pour père, et *ist*, qui est le *est* des Latins, troisième personne du verbe *être*, et a chez eux la même signification. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

de trois d'entre elles sont encore dans un état de conservation parfaite. Je regarde ces ruines comme un vol fait à celles de Persepolis ; c'est le même style dans l'architecture, ce sont les mêmes matériaux et les mêmes sculptures. Il n'existe en outre aucune proportion entre elles ; elles ne peuvent donc avoir été construites originairement dans l'état où on les voit aujourd'hui. La face intérieure des linteaux porte des figures sculptées, dont quelques-unes sont parfaitement semblables à celles de Persepolis, et ont été dessinées par Chardin et le Bruyn. Tout auprès du linteau qui se trouve le plus rapproché du lac Salé, nous trouvâmes une pierre couverte de figures sculptées en relief sur trois de ses côtés ; l'un était joint à une autre pierre formant la continuation du fronton de maçonnerie, ce qui prouve que sa position primitive n'était point là où elle se trouve aujourd'hui, et qu'elle doit avoir fait partie d'un édifice où toutes les figures s'offraient aux regards.

Les montagnes qui environnent l'emplacement de ces ruines offrent un aspect

Digitized by Google

aride et repoussant, dont n'a encore parlé aucun voyageur. Rencontrant cependant un matin un berger dont les chèvres étaient éparses çà et là parmi les ruines, je ne pus qu'être frappé de l'air de supériorité qu'il prit en me disant : « Avez-vous quel-» que chose de semblable dans votre pays? » Telle était la question que nous faisaient souvent les naturels lorsqu'ils nous trouvaient occupés à examiner avec attention ce qui n'avait jamais attiré la leur.

Trois milles au-delà, sur la même chaîne de montagnes, on aperçoit des sculptures exécutées grossièrement sur la surface du rocher, et qui, par leur style, paraissent remonter jusqu'au temps de Châpour (Sapor); ce n'est qu'avec difficulté qu'on parvient à les découvrir, parce qu'elles se trouvent placées dans l'angle d'un enfoncement de la montagne; leur peu de relief empêche de les distinguer aisément, à moins que le soleil ne les frappe de ses rayons. Le meilleur guide que l'on puisse suivre pour y arriver, est la source d'un ruisseau d'une eau limpide qui sort à cent pieds de distance de

Digitized by Google

ce rocher du côté qui regarde Chirâz. En longeant de très-près la montagne, on les découvre immédiatement après qu'on a détourné la première projection du rocher au pied duquel coule le ruisseau. Nous y fûmes conduits par un paysan qui les appelait *Nakchy-Roustèm*, dénomination qui paraît être appliquée par les Persans à tous les lieux semblables à celui-ci. Tout auprès du village qui s'élève dans le voisinage de la colline de Mader à Soleimân, on nous montra les vestiges d'une inscription que je supposai être en caractère pehlvys, mais qu'on peut à peine distinguer; au-dessus et dans la montagne se trouve un tombeau pratiqué dans le rocher.

Les sculptures dont nous venons de parler ci-dessus, sont exécutées dans deux tablettes contenant chacune deux figures; sur la première est une figure de femme recevant de la main d'un homme une fleur ou quelque autre chose semblable. Sur la tête d'une des figures contenues dans la seconde tablette, on remarque le globe qui caractérise les sculptures châpouriennes, et la figure qui

Digitized by Google

lui fait face tend la main, dans laquelle nous crûmes reconnaître un anneau.

Chardin, Thévenot, Kæmpfer, Mandelslo et plusieurs autres voyageurs ont décrit ces sculptures; mais aucun d'eux n'ayant vu Châpour, qui donne une explication non seulement de ces bas-reliefs, mais encore de plusieurs autres semblables qu'on trouve en Perse, ils n'ont pu chercher à les expliquer.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Plusieurs circonstances nous empêchèrent de continuer de suite notre route vers la capitale; et, comme il paraissait vraisemblable que nous resterions à Chirâz pendant les mois de mai et de juin, l'ambassadeur accepta l'offre que lui fit le prince de loger dans le *Takht-el-Kadjâr*, maison d'été, placée au sommet d'une éminence, à un mille environ de la ville, pendant que les personnes de sa suite occuperaient des tentes dans la plaine qui s'étend au pied. Son excellence saisit l'occasion de ce délai pour envoyer plusieurs des personnes attachées à l'ambassade dans quelques parties de la contrée, afin d'y prendre des renseignemens sur l'état actuel du pays, et sur les restes d'antiquité qu'on doit y trouver, et qui sont restés inconnus jusqu'à ce jour à tous les voyageurs européens. Son frère,

Digitized by Google

sir William Ouseley, se rendit à Fassa, l'ancienne Passagarde, dans l'espérance d'y découvrir quelques restes du tombeau de Cyrus, et de là à Darabgerd. L'honorable M. Gordon entreprit un voyage dangereux dans le Chouster pour y reconnaître l'ancienne Suze. Le colonel d'Arcy partit pour Firouz-Abâd (la ville de la victoire), où il avait appris qu'il devait se trouver des sculptures remarquables. Le major Stone (1) se rendit à Châpour par une nouvelle route pour visiter, dans un plus grand détail, cette ville et ses environs; pour moi, je dus me rendre à Persepolis; par ce moyen il m'était réservé de répondre aux demandes du public, et le hasard pouvait me faire faire quelques découvertes dans le voisinage de

(1) Le major Stone, officier du plus grand mérite, et dont nous avons eu à pleurer un peu plus tard la mort prématurée, réussit à découvrir à Châpour la caverne qui avait échappé à nos recherches. Il aperçut à l'entrée une statue renversée qui, par son vêtement et le style de son exécution, ressemblait parfaitement aux figures sculptées de Châpour: c'est la seule statue connue en Perse.

Digitized by Google

cette ville, si fameuse par ses restes d'antiquité.

L'ambassadeur me donna un mihmândâr pour me servir de garde, deux tailleurs de pierres persans pour m'aider dans mes recherches d'antiquités, et le nombre de bêtes de somme nécessaire au transport de mon bagage; le 26 avril, nous partîmes de notre campement.

Mon intention était de ne faire qu'une seule halte jusqu'à Persepolis; mais, pendant le printemps, la nourriture des bestiaux se réduisant à l'orge en vert, ils ne peuvent faire de longues marches, ce qui nous força de nous arrêter à Zargoun, à trois milles de Chirâz; nous passâmes par Kalaat-Pouchân, endroit qu'on reconnaît à quelques saules, et qui porte ce nom, parce que c'est là que le prince vient recevoir le *kalaat*, ou habit d'honneur que le roi envoie à ses fils de temps en temps, et surtout à l'époque des grandes fêtes du royaume. La rigueur de l'hiver précédent avait desséché près de la moitié du petit nombre d'arbres qui embellissent cet endroit. Si l'on excepte Kalaat-Pouchân et

Digitized by Google

Badj-Gâh, qui est un peu plus loin, on n'aperçoit pas un seul arbrisseau un peu considérable, et encore moins un arbre. De tous côtés s'élèvent des montagnes arides et de formes variées et bizarres, sans rien qui puisse défendre l'œil contre cette réverbération continuelle du soleil et de l'atmosphère de ces contrées. On ne doit pas être surpris après cela que la vue de la verdure la plus légère mette les Persans en extase, et que l'aspect d'une chose, dont la nature a été si avare envers eux, leur procure une aussi agréable jouissance. Kalaat-Pouchân et Badj-Gâh ne peuvent pas se vanter de posséder peut-être à eux deux au-delà de vingt arbres; et sur ce nombre, il n'en n'est qu'un seul que sa grandeur rende digne de ce nom, c'est un ancien sycomore à Badj-Gâh. On trouve dans ce dernier endroit un caravanseraï à demi-ruiné, peut-être le même dont parle Thévenot, qui y passa au mois de février 1666. En face de la porte est l'arbre dont nous venons de parler, et tout auprès de lui un bassin de forme carrée, où se jette un petit ruisseau qui a sa source dans les montagnes

Digitized by Google

des environs; c'est, dit-on, le Rokhnabâd, célébré dans les poésies de Hâfez. Ici se trouve une station de *rahdârs* ou percepteurs de taxe chargés de lever une taxe sur les *kafilehs* ou caravanes de marchands, et que leur brutalité et leurs extorsions dans leur emploi font détester en général des voyageurs. C'est à eux qu'est confiée la police des grands chemins; s'il se commet quelque vol, ils sont chargés de recouvrer les effets enlevés, ou forcés alors de prouver qu'il leur a été impossible de saisir les voleurs; mais l'homme puissant peut seul espérer de recouvrer ce qui est une fois perdu. Ils contribuent d'ailleurs très-peu à la sûreté des routes, et les stations sont trop éloignées les unes des autres pour que les communications soient faciles; du reste ils connaissent parfaitement l'état du pays, ils servent probablement de complice aux brigands, et peuvent ainsi, s'ils le veulent, découvrir leurs retraites. Leur insolence à l'égard des voyageurs est sans pareille, et pas une seule personne n'a visité le pays seule, ou faisant partie d'une caravane, qu'elle n'ait été

Digitized by Google

indignée de la conduite de ces vils agens de police.

La perception des impôts est affermée, et de là les extorsions; et la plupart des rahdars n'ayant pour tout émolument que ce qu'ils peuvent retirer au-delà du prix dû par le voyageur, voilà ce qui leur donne tant d'insolence d'un côté, et ce qui les fait détester de l'autre.

Badj-Gâh signifie le bureau du tribut; on peut aussi le rendre par : la recette de l'impôt; peut-être est-ce d'un droit semblable que Notre Seigneur tira saint Mathieu, lorsqu'il lui dit de le suivre (1). Car il paraît, par le 3e verset du 10e chapitre, que Mathieu était publicain; or il paraîtrait que les publicains qui, dans le 10e verset du 9e chapitre, sont rangés parmi les pécheurs, étaient, à cette époque, aussi odieux en Judée que le sont aujourd'hui les rahdars en Perse.

Il reste à expliquer pourquoi Mathieu, qui était assis dans le bureau des impôts, est appelé plus bas publicain; puis à montrer

(1) Mathieu, IX-9.

pour quelle raison, dans le choix de ses disciples, Notre Sauveur se plut à les prendre non seulement dans la classe la plus ravalée et la plus pauvre, mais aussi parmi ceux qui, par leur état, se trouvaient l'objet de la haine publique. Mathieu, comme collecteur d'impôts, devait être, de même que tous les rahdârs, un homme connu de tout le peuple, et détesté en conséquence de sa profession. Lorsque nous le voyons (1) revêtu du pouvoir *de chasser les démons, de guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités*; lorsque nous le voyons vivre comme Notre Seigneur, sa vie, pour lors, comparée avec celle qu'il menait auparavant, est un miracle continuel.

La parabole du Pharisien et du Publicain, au 18e chap. de S. Luc (10e et 11e versets), sera comprise bien plus clairement après l'explication que nous venons de donner. Notre Seigneur, en réunissant ces deux caractères, paraît les avoir choisis comme le contraste le plus marqué entre ce qui, dans

(1) Mathieu, x-1.

Digitized by Google

l'opinion publique, était l'extrême de l'excellence et l'extrême de la bassesse. Selon Joseph (1), la secte des Pharisiens était la plus puissante parmi les Juifs, et ce qu'on a dit au sujet des rahdârs servira à expliquer pourquoi le Pharisien, dans sa prière à Dieu, les traite d'exacteurs et d'injustes, termes à peu près synonymes avec celui de publicain, puisque la charge de rahdâr rend nécessairement tyran et exacteur de profession.

On compte de Zargoun à Chirâz cinq farsangs, mais je trouvai seize milles. De cet endroit, je pris le relèvement d'un pic couvert de neige, au centre de montagnes éloignées, et dans une direction nord 42° ouest, appelé Koh-Chich-Pyr, dans le voisinage duquel sont placées plusieurs sources célèbres; la rareté d'une source en Perse donne la plus haute importance à celles qui existent. Non loin de la montagne, est situé Ardekan, ville de la grandeur de Zargoun, et contenant trois cents maisons,

(1) Liv. XIII, chap. 10.

L'une et l'autre sont *abâd* ou peuplées, mot qui, en Perse, est synonyme de prospérité et de richesse; mais, à juger de la seconde par la première que j'ai vue, elle ne doit être que l'asile de la misère. A Zârgoun, les habitans ont tout l'extérieur de victimes de l'oppression; ils sont maigres, paresseux, leur vêtement se compose de haillons. Ils me confirmèrent eux-mêmes l'idée que leur extérieur m'avait donnée de leur misère, en m'apprenant que les extorsions excessives des gouverneurs avaient forcé dernièrement plus de cent familles à aller habiter Teheràn. Les *katindjys* ou muletiers des provinces méridionales de la Perse (race vigoureuse et opiniâtre), sont presque tous natifs de Zârgoun. Nous y logeâmes dans le *Mehmân-Khanèh* ou maison d'hospitalité, habitation misérable. Dans l'une des chambres, j'étendis mon tapis, et, devant la porte, je plaçai un rideau pour me dérober aux regards de la foule des curieux qui s'étaient rassemblés pour me voir. Du moins cette misérable villasse a un asile à offrir aux étrangers;

Digitized by Google

et, malgré leur pauvreté, les habitans remplirent envers nous les devoirs de l'hospitalité.

Le 27 avril, je fis partir d'avance mes domestiques et mon bagage pour prendre possession d'un bâtiment et d'un jardin, situés à un demi-mille des ruines de Persepolis, et me rendis avec mon mihmândâr à Corbal, où je devais trouver, me dit-on, le *nokara-khanèh* (1) de Djemchyd avec beaucoup de sculptures et de restes d'antiquités. Nous traversâmes la chaîne des montagnes rocheuses qui s'élèvent brusquement derrière Zargoun; et, au lieu de suivre le chemin qui conduit au pont jeté sur le Bend-Emir, nous prîmes à droite. Ayant traversé une petite plaine couverte de gazon qui s'étend derrière la montagne de Zargoun, et à l'extrémité de laquelle se trouvent un grand nombre de puits et de roues servant à l'irrigation des plantations de tabac, nous franchîmes un angle des montagnes qui forment

(1) *Nokara*, grand-tambour; *nokara-khanèh*, maison des tambours.

Digitized by Google

les limites méridionale et occidentale de la grande plaine de Merdâcht. Nous longeons alors de fort près le pied de ces montagnes dans une direction sud-est, en suivant la rivière qui coule sur la gauche du chemin; puis nous arrivons à un rocher de forme remarquable, qui termine la chaîne, et derrière lequel s'élèvent des montagnes d'une figure extraordinaire, formant un amphithéâtre de rochers, dont la masse est prodigieuse. Le rocher qui porte le nom de *Nokarah-Khanèh* est remarquable; mais, au lieu des découvertes que j'avais fortement espéré y faire, je ne fus pas peu trompé en ne trouvant rien à examiner que le rocher, et aucune sculpture plus rapprochée que celles de Persepolis. Ceci doit donner une idée de la confiance qu'on peut avoir dans les descriptions des Persans; lorsqu'ils voient une personne, à laquelle il est de leur intérêt de plaire, faisant des recherches avec un empressement apparent qu'ils pensent conduire à un résultat particulier, ils adaptent de suite leur réponse à cet empressement, sans songer à la honte dont ils seront cou-

Digitized by Google

verts quand on leur prouvera ensuite que leurs renseignemens sont faux; cependant, dans cette occasion, ils avaient en leur faveur une certaine excuse valable, parce que le rocher dont je parle, et ceux des environs, même en les observant de plus près qu'ils ne le font d'ordinaire, paraissent être couverts de sculptures mutilées; mais, en les examinant de près, on trouve que ce n'est pas autre chose qu'une pierre ordinaire, que l'action des élémens sur sa surface a couvert d'inégalités. Le nom de Nokara-Khanèh que porte ce lieu, paraît d'ailleurs n'avoir d'autre fondement que la tradition répandue parmi les Persans actuels, que les sons des tambours et des trompettes dans ce lieu était si grand au temps de Djemchyd, qu'il pouvait l'entendre de son palais de Tchéhel-Minâr, distance qui, mesurée en droite ligne, n'est pas moindre de neuf milles géographiques.

Une scène très-pittoresque qui s'offrit à mes yeux dans le voisinage du lieu de mes recherches me récompensa du moins en partie de mon désappointement. La rivière

Digitized by Google

Bend-Emir que nous avions suivie sur la gauche à travers la plaine, poursuit sa course dans le voisinage de Nokara-Khanèh. Sur ses rives est situé un village dont les deux parties sont réunies par un pont ou une chaussée de treize arches, sous laquelle coule le fleuve; et, immédiatement au-dessous, il fait une chute de trente à quarante pieds sur un mur incliné, et se précipite dans un nouveau lit plus large. Tout autour sont placés d'une manière charmante les arbres et les maisons, qui, adossés aux rochers âpres et de forme grossière de Nokara-Khanèh, forment un tableau pittoresque bien rare sur le plateau monotone de la Perse. L'impétuosité du fleuve, dans sa chute, son écume, offrent tout l'effet d'une cascade, dont le bruit contraste d'une manière piquante avec la tranquillité et le calme du village placé sur ses bords.

Ce *Bend*, qui est le nom du village et de la rivière, mérite l'attention, parce qu'il est l'échantillon de l'art hydraulique chez les Persans : la rivière sur laquelle il est construit coule dans un lit si profond, qu'elle ne peut

Digitized by Google

véritablement rendre aucun service à la navigation, et la construction de ce *Bend* paraît n'avoir eu pour objet que d'augmenter l'impétuosité de la riviere, de la faire couler dans un lit plus vaste, et d'en distribuer ainsi les eaux sur une plus grande étendue de terrain cultivé d'alentour, en la coupant en canaux plus petits. Ce *Bend* a été construit précisement sur l'angle supérieur de ce qui a dû être dans l'origine une chute naturelle, et se compose d'un pont de treize arches en droite ligne; au-dessus du pont, le Bend-Emir coule lentement; mais, en arrivant sous les arches, il se précipite avec impétuosité sur le mur incliné. C'est la construction de ce mur qui prouve le talent de l'architecte; et, quoique l'ouvage entier paraisse aujourd'hui être en décadence, cependant, si l'on fait attention au volume d'eau considérable dont il reçoit incessamment le choc et au laps de temps qui s'est écoulé depuis sa construction, (espace qui n'est pas moindre de sept cents ans), le principe sur lequel il a été bâti ne peut qu'être excellent.

Le village de Bend-Emir, nom que lui

Digitized by Google

donnent les Persans, est à deux farsanges de Zargoun ou à sept milles, selon mon calcul; sa position à l'égard des ruines de Persepolis est exactement ouest 15° sud. Il fait partie du grand balouk ou district de Corbal, fameux par ses vignobles, et qui fabrique la plus grande partie du vin, connu sous le nom de vin de Chirâz.

En arrivant au lieu de ma résidence dans les environs de Persepolis, je me trouvai en possession d'un édifice qui a dû être autrefois très-beau, mais qui tombe en ruines actuellement. Il se compose de deux étages. Le supérieur que je choisis pour mon logement avait eu des fenêtres, mais il n'en restait plus que les vestiges; et, comme dans les maisons de la Perse, la forme d'une fenêtre embrasse ordinairement un côté entier de l'appartement, je fus obligé de fermer la mienne avec une portion d'une tente que j'avais apportée.

Cet édifice est placé sur le côté oriental, et forme l'entrée d'un verger considérable, enclos de murs, appelé *Bâgh-Cheykh-Aly-Khân* (jardin du Cheykh-Aly-Khân). Ce

Digitized by Google

verger est entrecoupé d'allées en peupliers, et planté d'arbres fruitiers; les mauvaises herbes ont crû de toutes parts; et si l'on excepte la verdure, qui est toujours un objet de jouissance dans ces contrées brûlantes, il n'offre du reste rien d'agréable.

Accompagné des tailleurs de pierres, je me rendis de bonne heure, dans la matinée, aux ruines qui étaient à un mille de mon habitation. En remarquant la quantité prodigieuse de débris de sculptures tombées de l'endroit où elles étaient placées dans l'origine, et qui jonchent le sol de toutes parts, je n'hésitai pas à m'en approprier quelques portions les mieux exécutées, pour les envoyer en Angleterre; la partie la plus intéressante de ces ruines sous le point de vue des détails de sculpture, est certainement le devant de l'escalier qui conduit au grand-portique, et j'ai trouvé dans cet endroit des pièces renversées qui correspondent parfaitement à celles qui subsistent encore; j'ai fait retourner une grosse pierre sur laquelle j'ai trouvé le buste de deux grandes figures sculptées. N'ayant

Digitized by Google

d'autres moyens de transport que le dos de nos mulets et de nos ânes, il m'eût été impossible d'emporter le bloc entier. Je fus donc obligé de faire séparer les deux figures; mais malheureusement une veine de la pierre se prolongeait dans la partie supérieure, ce qui en fit rompre la coiffure dans l'opération. Les Persans ne connaissent pas l'usage de la scie dans la coupe des pierres; de sorte que tout l'ouvrage que je fis faire fut fort mal exécuté. Je fus assez heureux pour retrouver le commencement de l'inscription à têtes de clous, dont Lebruyn a donné la fin dans ses dessins; de sorte que si jamais on parvient à déchiffrer ce caractère, on aura l'inscription entière. A la surface du sol, dans la partie opposée de l'inscription qui subsiste encore, j'aperçus l'angle d'un bloc qui se laissait apercevoir, et j'en conclus que ce devait en être le commencement. On peut s'imaginer combien je m'estimai heureux, après tant de fatigues pour faire creuser le terrain, que ma conclusion se fût trouvée juste.

Digitized by Google

Lebruyn et Chardin n'ont donné qu'une ligne de figures placées à la gauche de l'escalier; mais comme il était évident que pour compléter la symétrie il était nécessaire qu'il y eût sur la droite le même nombre que sur la gauche, je louai plusieurs laboureurs des environs pour faire une fouille. Quel bonheur pour moi lorsque je vis paraître une nouvelle suite de figures dans un état parfait de conservation, et dont les détails du visage, de la chevelure, des habits, des armes et le caractère général, semblaient être exécutés de la veille! Le visage de toutes les figures à la gauche de l'escalier, est mutilé, ce qu'on doit attribuer au fanatisme des premiers musulmans qui envahirent la Perse; celui des figures nouvellement découvertes est parfait, ce qui prouve qu'elles étaient déjà enfouies à l'époque de l'invasion des Sarrasins; cet état parfait de conservation ferait conclure par quelque personne qu'ils ont été ainsi à l'abri plusieurs siècles avant la conquête du pays.

En comparant les dessins de Lebruyn,

Digitized by Google

Chardin, et Niehbur, avec les sculptures, je reconnus qu'ils rendaient d'ordinaire fort bien le point de vue général, mais que, sous le rapport de détails des vêtemens des armes, ils étaient très-imparfaits, etc., etc. Malgré leurs fausses proportions, la grossièreté de l'exécution et le défaut total de détails anatomiques, le caractère général en est très-intéressant, et ces voyageurs n'ont pas, sous ce rapport, rendu justice aux sculpteurs persans. Ils fournissent les plus beaux modèles des nations qui, sous Xercès, envahirent la Grèce, et qui, plus tard, furent subjuguées par Alexandre.

Il y avait à peine deux jours que je faisais fouiller, lorsque j'appris le refus des paysans de travailler davantage pour moi. Je les avais payés généreusement, et eux-mêmes m'avaient avoué que, depuis plus de deux jours, ils n'avaient goûté de pain au moment où je leur donnai de quoi acheter des vivres, ce ce que me confirma une vieille femme qui, me priant de lui donner quelque argent, se baissa, et, arrachant une poignée d'herbe de la terre, me dit: *Tenez, voilà ce que nous,*

Digitized by Google

pauvres gens, nous mangeons. Ma surprise cessa, lorsque j'appris que c'était en vue d'un ordre du gouverneur de Merdâcht, défendant à qui que ce fût de fouiller davantage pour moi, sous prétexte qu'il ne pouvait permettre qu'on fît des excavations à Persepolis sans la permission de son gouvernement. Mais son but était un présent, et il aurait bien voulu que l'argent que je donnais aux paysans entrât dans sa bourse. Cependant j'arrêtai les fouilles, et je commençai à faire des recherches sur les objets d'antiquités qui n'avaient encore été ni vus ni décrits. Je demandai des renseignemens aux personnes de toutes les classes dans le pays, et je fus assez malheureux pour n'apprendre rien de nouveau, si j'en excepte les noms que portent parmi les Persans les différentes parties de ces ruines; c'est ainsi que dans un endroit est le *cherbet khanèh* ou l'office; dans un autre le bain; ici, le *ferâch khanèh* ou demeure des domestiques; là, le *haous dalâk* ou bassin du barbier. Il était tout-à-fait amusant d'entendre les ignorans Persans, avec une impudente gravité, dé-

Digitized by Google

tailler toute l'économie de la maison de Djemchyd, comme s'ils s'y étaient trouvés, et déterminer les localités des ruines, comme si l'architecte les avait consultés sur la distribution des appartemens. C'était aux bergers que je m'adressais de préférence pour obtenir des renseignemens. Par leur habitude de mener paître leurs troupeaux dans tout le pays, ils connaissent plus de ruines que toute autre personne. Ils me dirent qu'à l'exception du *Takht*, ils ne connaissaient aucun autre reste d'édifices. Je n'ai pas été plus heureux dans les recherches que j'ai faites pour trouver des médailles ou des pierres précieuses. Partout où j'allais, ma première question était : *Avez-vous d'anciennes monnaies*? Je pris beaucoup de peine pour faire annoncer dans tout le pays, et principalement dans les tribus nomades, que je donnerais une pièce de monnaie nouvelle pour chaque ancienne qu'on m'apporterait, mais mes efforts furent inutiles; tout ce que je pus me procurer dans ce genre se réduisit à quelques mauvais *dinârs* koufiques en cuivre; ce n'est qu'à l'extrême

Digitized by Google

pauvreté du peuple que je dois attribuer la rareté des médailles antiques dans un lieu où l'on devrait en trouver à chaque coup de bêche; dès que ces malheureux possèdent une pièce d'argent, ils l'emploient à se procurer des vivres ou à acheter des vêtemens. On ne peut voir sans un sentiment de compassion le sort infortuné de ces paysans dépouillés, abattus, et sans détester la tyrannie du gouvernement sous lequel ils vivent.

J'ai cherché à pénétrer dans le passage souterrain situé sous Persepolis, et dont Chardin a donné une description si détaillée; mais je ne fus pas plus heureux dans cette recherche qu'il ne paraît l'avoir été dans sa première tentative. J'étais accompagné de plusieurs personnes armées de chandelles et de lanternes; mais après avoir marché une quarantaine de pas en droiture, nous nous trouvâmes arrêtés tout-à-coup par un défilé étroit. Nous nous traînâmes sur les mains et les genoux jusqu'à un endroit plus élevé; nous nous avançâmes encore, puis nous fûmes forcés de ramper sur le ven-

Digitized by Google

tre, jusqu'à ce qu'enfin, le passage ne laissant plus de place que pour la tête, nous força de revenir sur nos pas. Ce qui nous arriva est si parfaitement semblable au récit que fait Chardin de sa première aventure dans ces noirs passages, que je suis porté à croire que nous avions fort bien pu ramper quelque part dans le même lieu; ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas le passage fameux où il s'avança facilement pendant près d'une heure, et que la peur de perdre son chemin lui fit quitter.

Après avoir quitté Nakchi-Roustèm, où je ne trouvai rien de nouveau qui pût attirer mon attention, je m'avançai jusqu'au pied de la même chaîne de montagnes où se trouvent placés les tombeaux et les sépultures; et, pour m'y rendre, je pris à l'est dans l'espérance de rencontrer quelque objet qui n'eût pas encore été décrit par d'autres voyageurs. A environ un mille de Nakchi-Roustèm, je fus arrêté par la vue d'un ancien ouvrage, sur un rocher énorme, placé obliquement; et, en regardant à gauche tout auprès du pied de la montagne, j'a-

Digitized by Google

perçus une masse encore plus considérable, à laquelle on avait donné différentes formes en la taillant; elle se divise en deux canaux, dont le plus grand, qui traverse toute la longueur du rocher, a soixante-sept pieds de long, deux de large, et au-delà de quinze de hauteur dans sa partie la plus élevée. La masse entière du rocher peut avoir deux cents pieds de tour; je n'ai pu m'imaginer quel but on avait eu de le travailler, puisqu'il se trouve à moitié terminé; cependant il m'a paru former une partie d'un aqueduc plutôt que toute autre chose. De ce rocher je passai de l'autre côté de la plaine, non sans beaucoup de difficulté, parce qu'elle est arrosée d'un nombre prodigieux de petits courans d'eau artificiels, et j'arrivai aux ruines appelées *Takht-Táous*, ou le trône du Paon, quoique dans mon premier voyage elles fussent connues des Persans sous le nom de *Harem-Djemchyd;* c'est donc ainsi que les idées des Persans leur font changer fréquemment les noms des antiquités. Je visitai avec le plus grand soin tous les recoins de la montagne jusqu'à Persepolis, dans l'espé-

Digitized by Google

rance d'y découvrir quelques sculptures ou quelque reste d'antiquités qui eût échappé aux recherches des autres voyageurs, ou même à la connaissance des naturels du pays; mais rien ne s'offrit qui méritât le nom de découvertes. Dans quelques endroits, le rocher est creusé de différentes manières, comme s'il avait été taillé pour servir d'habitation; dans d'autres, il est entrecoupé de longs canaux pratiqués sans doute pour la conduite des eaux, et il porte à chaque pas les traces du ciseau; je gravis l'escarpement de la montagne pour visiter deux petites chambres taillées dans le roc; au-devant se trouvent de petites auges, et leur peu de capacité, qui les rend incapables d'avoir jamais servi de demeure à l'homme, me fait présumer qu'elles ont été creusées pour contenir de l'eau.

M'étant adressé au *ket-khoda*, ou chef de Kenarèh, village dans le voisinage, pour avoir des renseignemens sur de nouveaux objets de recherches, il me répondit qu'il connaissait un endroit placé dans le plus profond enfoncement des montagnes, et

Digitized by Google

qui, me dit-il, n'avait sans doute encore été visité par aucun Européen; je ne l'avais jamais vu moi-même, mais on m'avait appris que ces antiquités se composaient de plusieurs caveaux, l'un desquels, d'une profondeur extraordinaire, est connu sous le nom de *Zendân-Djemchyd*, ou les prisons de Djemchyd. La profondeur en est si considérable, qu'au rapport d'un vieillard du voisinage, une vache y étant tombée il y a un nombre d'années, en sortit long-temps après accompagnée de plusieurs génisses; mais ce conte, comme bien d'autres, est une fiction à la persanne; cependant le fond de l'histoire du Ket-Khodâh m'en paraissant vraisemblable, je le priai de me conduire à cette caverne.

Nous nous dirigeâmes vers le *Dehany Sewand* ou bouche de Sewand; c'est cette partie resserrée de la plaine vers le nord-est, située entre Nakchy Roustèm et la montagne de Persepolis, et à travers laquelle coule dans un lit étroit, mais profond, un ruisseau appelé communément *Palbar*, mais dont le nom s'écrit *Ferbar*; après l'avoir

Digitized by Google

passé, nous arrivons au village de Hadjy-Abâd, placé précisément au pied de cette chaîne de montagnes, à l'extrémité orientale de laquelle sont les sculptures de Nakchy Roustèm. Il se faisait tard, et mes guides qui étaient des bergers, en m'apprenant l'heure qu'il était, me firent connaître la manière grossière, mais très-ingénieuse, de mesurer le temps, en me disant que le soleil n'était élevé au-dessus de l'horizon que de la hauteur de deux lances. Je craignais qu'il ne me restât pas assez de temps avant l'arrivée de la nuit pour mesurer la longueur de la caverne, parce que nous n'ignorions pas qu'il est dangereux de voyager pendant la nuit dans ces cantons, les chemins étant infestés par les Bakhtiarys, tribu célèbre par ses brigandages, dont les exploits en ce genre ont répandu l'alarme dans tout le pays. La première caverne que j'ai visitée est la plus étendue. On l'aperçoit de la plaine, à une distance considérable: mais ce n'est autre chose qu'une cavité naturelle, comme l'examen nous le prouva; non seulement la profondeur n'en est pas considé-

Digitized by Google

rable, mais nous n'y aperçûmes même aucune trace de l'art. La seconde, en étendue, qui se trouve à la gauche de la plus grande, n'est qu'une profonde dentelure dans la montagne, à l'entrée de laquelle la surface du rocher a été polie, et divisée en cinq tablettes, sur trois desquelles sont des inscriptions en langue pehlvy. Il était difficile, à l'élévation où elles se trouvent placées, de pouvoir distinguer les caractères sans échelle ou autre chose qui pût m'en rapprocher. La pierre sur laquelle sont gravées ces inscriptions est absolument la même que celle de Nakchy-Roustèm; c'est une pierre à gros grains, susceptible d'un beau poli; toute cette partie de la montagne se compose d'ailleurs de la même espèce de rocher, et la vue de cette masse gigantesque inspire le sentiment de la surprise plus que celui du beau. La troisième caverne, à la droite de celles dont je viens de parler, est célèbre par sa grande profondeur; aucun des Persans qui m'accompagnaient ne voulaient entrer dans cette sombre retraite, craignant de rencontrer une bête féroce ou le démon.

Digitized by Google

Ce fut donc à moi de marcher le premier. J'avançai en tenant une torche à la main ; je n'aperçus rien qui attestât le travail de l'homme ; et, en m'avançant avec trop d'ardeur, animé par l'espoir de faire quelque découverte, mon pied glissa, je tombai tout de mon long, et ma torche, en s'éteignant, me laissa avec mes Persans dans la plus profonde obscurité. Nous nous retirâmes donc aussi bien que nous le pûmes, sans avoir pu reconnaître l'étendue de la caverne. Je m'étais froissé violemment la jambe dans ma chute ; et, prévoyant que je ne pourrais, de quelque temps, faire une nouvelle tentative, je pensai que le mieux que j'eusse à faire dans cette occasion était de regagner en toute hâte mon jardin à Persepolis. A mon arrivée, je trouvais le gouverneur de Merdâcht, Mirza-Mohammed-Aly, assis sur un petit tapis, à la porte de ma maison, ses domestiques placés devant lui, occupés à le servir. Il était venu de Rech-Mey-Djoun, village où il a établi sa résidence, pour me faire une visite, et il m'attendait depuis trois heures. Je m'assis à côté de lui sur le même

Digitized by Google

tapis, et lui fis mes excuses de ne pas m'être trouvé chez moi pour le recevoir, n'ayant pu prévoir qu'il me ferait un tel honneur. Il s'excusa pareillement, de son côté, de ne m'avoir pas fait de suite sa visite, parce qu'il suivait un régime diététique qui consistait à prendre du *dough*, lait de beurre, du lait de chèvre, et une foule d'autres médecines dont il me fit l'énumération avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Ma jambe me faisant beaucoup souffrir, je lui fis entendre que je ne serai pas fâché qu'il se retirât, car il avoit commencé à me raconter toutes les guerres d'Aga-Mohammed-Khân, récit qui me paraissait se prolonger indéfiniment. En se retirant, il dit à mon mihmândâr que je l'avais assurément pris pour quelque ket-khoda de village en le congédiant aussi promptement, et il le chargea de me prévenir qu'il était un personnage important, d'une famille distinguée, et alliée au vézir actuel de Chirâz. Dès que je fus un peu rétabli, j'allai lui rendre sa visite, car les Persans tiennent beaucoup à cette étiquette.

Digitized by Google

Je le trouvai établi dans un village à demi-ruiné, qui est cependant, dit-on, le plus florissant de tout le district. Sa maison, comme d'ordinaire, est la meilleure du village. Il s'excusa de n'avoir à m'offrir que les mets du pays, qui consistaient en confitures grossières et en sorbet aigre. Il me dit que le district de Merdâcht, dont il est gouverneur, contient dix-sept villages; fait bien triste, quand je me rappelai que Lebruyn dit qu'à l'époque où il passa dans ce canton, il en contenait huit cent quatre-vingts, au rapport des habitans. Ce gouverneur ajouta que ces dix-sept villages rendent 40,000 toumans (30,000 livres sterl.) au gouvernement (1); fait encore bien plus triste, s'il était réel, si l'on réfléchit qu'une si forte somme ne peut être levée sur ces malheureux paysans qu'à force de vexations et de tyrannie. Mais les détails que je me suis procurés sur Merdâcht, m'ont prouvé que cette somme était exagérée, et que le gouverneur n'avait voulu que m'en imposer sur l'importance

(1) 720,000 fr.

Digitized by Google

de son district pour s'en donner une certaine à mes yeux.

Le sol de cette plaine est en général moins pierreux que celui des environs de Chirâz, et se compose de marne pour la plus grande partie. Dans plusieurs endroits, et notamment vers le sud-ouest, c'est l'argile qui domine; et, après des pluies, les boues rendent les chemins impraticables, quoiqu'on y trouve plusieurs ruisseaux; le défaut d'eau pour les irrigations est un des principaux obstacles à la culture. Le Bend-Emir le traverse du nord au sud, le Polbar de l'est à l'ouest, et nombre d'autres petits ruisseaux contribuent cependant à l'arrosement des produits du sol; dans le fait, son principal désavantage est la dépopulation; à de longs intervalles, la monotonie de la plaine est rompue par de longs champs de coton. Un sol qui, dans d'autres contrés, ferait le bonheur des cultivateurs, est ici en friche et abandonné; et, dans les autres parties où l'on aperçoit quelques vestiges de quelque industrie rurale, la campagne offre le tableau mélancolique d'un pays qui, favorisé de tout point

Digitized by Google

par la Providence, est rendu inutile par l'oppression du gouvernement. Merdâcht est le rendez-vons favori des illiâts, parce que les pâturages y sont meilleurs que dans les districts euvironnans; et comme la plus grande partie du terrain y est abandonnée, ils y errent sans être resserrés par la culture. Ces pâturages sont naturels, l'art ne contribue en rien à les améliorer ou à les tenir en état. Quel spectacle délicieux pour moi d'apercevoir dans mes courses se dérouler au loin un immense tapis de verdure émaillée de mille fleurs sauvages, et le plus beau que j'eusse jamais vu! Entre les rocs isolés d'Istakhâr et les montagnes, les pâturages sont de la plus rare beauté, et c'est là que viennent paître les jumens du prince.

Dans la partie septentrionale de la plaine de Merdâcht, se trouvent plusieurs masses de rochers remarquables, isolés, et absolument détachés des montagnes voisines. L'un d'eux me fut indiqué comme la roche d'Istakhâr, et l'on m'apprit que le sommet porte les ruines extraordinaires d'un château antique. Quoique porté à révoquer en doute

Digitized by Google

ce que j'entendais, je résolus cependant d'explorer ce lieu; et, le 2 du mois de mai, je me mis en route, plusieurs heures avant le lever du soleil, dans l'espoir d'y parvenir avant que la chaleur du jour ne commençât. On m'avait appris qu'elles ne se trouvaient qu'à deux farsengs de ma demeure, et j'en fis près de quatre, grâce aux détours que je fus forcé de faire dans la plaine pour éviter les fossés nombreux dont elle est entrecoupée, et sur lesquels il n'existe aucun pont. Nous nous avançâmes trois milles au sud pour traverser la rivière Salbar sur un pont qui me parut avoir été très-bon autrefois, mais qui, faute de réparations, sera impraticable dans deux ans.

Nous arrivons à un village placé au pied du Koh-Ramgherd, montagne isolée : on nous donna un guide si avancé en âge, que je le supposai de suite incapable de gravir le rocher escarpé d'Istakhâr; mais, contre mon attente, il se trouva être le plus agile de notre troupe. Les paysans forment ici une race robuste et vigoureuse, et ne pourraient manquer de prospérer sous un bon

Digitized by Google

gouvernement. Mon vieillard me confirma qu'ils manquaient de pain, et qu'ils étaient obligés de se nourrir d'herbe.

Nous gravîmes le rocher du côté du nord-ouest, en serpentant autour de son pied, au milieu des arbrisseaux, dont je n'avais vu un aussi grand nombre dans tous les environs; et, en avançant par un labyrinthe de sentiers étroits et difficiles, je remarquai que mon vieux guide plaçait, par-ci par-là, sur les rochers, une pierre, ou deux, l'une sur l'autre, en marmottant quelques mots; j'appris qu'il faisait des prières pour notre heureux retour. Cette particularité m'expliqua ce que j'avais vu plusieurs fois auparavant dans l'Orient, et surtout dans un chemin élevé, conduisant à une grande ville; de là on aperçut d'abord cette dernière; chaque voyageur du pays prit alors une pierre, s'assit dessus en émettant une exclamation dévote, en signe de réjouissance pour leur heureuse arrivée. Cette action de mon guide me paraît pouvoir servir à expliquer le vœu que fit Jacob en se rendant à Padan-Aram, en signe du-

Digitized by Google

quel il plaça une pierre, et s'y assit, comme sur un coussin (1). En apercevant une pierre, dans cette situation, ou deux, placées l'une sur l'autre, cette circonstance m'apprenait qu'un voyageur avait ici fait un vœu, ou adressé au ciel des actions de grâces. Rien n'est si naturel à un voyageur, dans un pays aussi sec, que de s'asseoir, fatigué, sur une pierre, et de renouveler le vœu de Jacob : *Si Dieu demeure avec moi, s'il me protège dans le chemin par lequel je marche, et me donne du pain pour me nourrir, et des vêtemens pour me vêtir, et si je retourne heureusement en la maison de mon père, le Seigneur sera mon Dieu, et cette pierre, que j'ai dressée comme un monument, s'appellera la maison de Dieu, et je vous offrirai, Seigneur, la dixme de tout ce que vous m'aurez donné.* En apercevant enfin le lieu qu'il désira si long-temps atteindre, le voyageur se reposera, et adressera au ciel ses actions de grâces. Dans l'un et l'autre cas, il placera une pierre comme monument.

(1) Genèse, XXVIII, 18 à 22.

Digitized by Google

Le rocher où nous parvînmes s'élève brusquement au-dessus d'une colline de forme conique. L'élévation totale de la masse peut être de douze cents pieds, la hauteur perpendiculaire du rocher étant d'environ cinq cents. Les sentiers qui mènent au sommet sont si roides, que les chèvres, m'avait-on dit, sont les seuls animaux qui puissent les gravir. La tradition rapporte que, lorsque l'on construisit le château, ce furent elles qui transportèrent le mortier par petites portions. Je suis certain néanmoins que des mulets et des ânes pourraient y parvenir. Nous éprouvâmes beaucoup de fatigues, mais enfin nous en atteignîmes le sommet. Les restes de l'édifice qui subsistent encore se composent d'une partie de portes, des débris de plusieurs tourillons, quatre réservoirs et des ruines de murs. Dans la partie la plus élevée du rocher, la végétation se réduit à quelques arbrisseaux rares; un sapin s'élève auprès du plus grand des quatre réservoirs, à son extrémité méridionale. On remarque des deux côtés une inclinaison du sol se diriger vers le centre, et

Digitized by Google

formant une espèce de rigole dans laquelle on a construit les réservoirs. Le point de vue dont on jouit du sommet est immense : je découvris la chaîne de montagnes qui termine la plaine de Chirâz dans le sud aussi bien que celle du Pyra-Zoun. La direction de la première, en mesurant avec le compas, est sud 10° ouest, eu égard à la position de la ville ; celle de la seconde, sud 35° ouest. Du côté de l'ouest, l'œil s'égare sur une contrée montagneuse très-élevée, dont le trait saillant est le Koh-Chychper, pic couvert de neige. Le relèvement me donna nord 75° ouest. Sur le premier plan se trouve un autre roc isolé semblable à celui d'Istakhar, et qui porte les ruines du château de Châhrek. Ce château se fait encore apercevoir comme un énorme tourillon de forme carrée, placé sur un tumulus.

Convaincu que je ne pourrais découvrir rien de nouveau dans la partie septentrionale des ruines de Persepolis, je dirigeai mes recherches au sud de cette ville, et m'avançai plusieurs milles en côtoyant le pied de la montagne dans cette direction.

Digitized by Google

En examinant la première projection de la montagne, mes regards furent attirés par quelques pierres détachées, évidemment taillées pour servir à quelque construction, et répandues sur la pente de la hauteur. En tournant l'angle de la projection, je ne fus pas peu surpris d'apercevoir un tombeau parfaitement semblable aux deux qu'on trouve sur la montagne, à l'exception qu'il est en bien plus mauvais état; les ornemens n'y sont pas autant prodigués qu'aux deux autres, et il n'offre aucune vestige d'entrée. La partie supérieure du fronton est construite de pierres carrées toutes semblables à celles qui avaient d'abord attiré mes regards; le reste du monument a été taillé dans le rocher. L'objet le plus remarquable est un amas de grosses pierres qui paraissent avoir été ainsi placées sur le devant, pour en rendre l'approche difficile, et pour former une espèce de labyrinthe qui (les nombreux fragmens répandus dans le voisinage me le font supposer avec raison,) avait un toit couvert de terre. On n'aperçoit du reste aucune partie du monument, que le fronton

carré sur lequel sont sculptées les figures. Nous devons conclure de ces particularités, que jamais on ne pénétra dans ces monumens funèbres que par des passages secrets et souterrains, construits de telle manière que ceux-là seuls qui en avaient le droit, pouvaient s'y diriger. C'est ce que confirme les aventures de Chardin dans les passages souterrains qui ne sont sans doute autre chose que des chemins pour arriver à des tombeaux. J'ignore si aucun voyageur a donné dans sa relation la description de ce tombeau, et si l'on fait attention aux particularités qui contribuent à jeter un nouveau jour sur la nature de ces monumens curieux; on peut en appeler heureuse la découverte.

Le 7 de mai, j'envoyai plusieurs fragmens de sculpture à l'ambassadeur. En fait d'antiquités, je fus assez malheureux pour ne pouvoir me procurer que quelques fers de flèches que m'apportèrent les paysans; ils les avaient trouvés en labourant, ou en errant sur les montagnes avec leurs troupeaux. Il y en a deux espèces; l'une en fer, l'autre en bronze ou en cuivre. Quelques-uns

Digitized by Google

de ceux en fer sont très-larges, mais ne me paraissent pas aussi anciens que ceux de cuivre. Ces derniers sont trilatéraux, et les angles en sont tranchans : leur plus grand fini fait présumer qu'ils sont du même temps que les sculptures ; ils ressemblent parfaitement aux fers de lance sculptés sur les monumens de Persepolis, et leur caractère distinctif est que le bois est taillé de façon à pouvoir entrer dans le fer, tandis que les têtes de fer avaient de longues queues faites au contraire pour entrer dans le bois.

En demandant au ket-khoda de Kennarèh des renseignemens sur les fers de flèche ou de lance, il me dit que, quelques années auparavant, le fils d'un vieux paysan de Myrkasgoun trouva un fer de lance pointu dans une crevasse de la montagne de Persepolis ; ses dimensions en étaient si grandes et la qualité si bonne, qu'il en fit un soc de charrue qui lui sert encore aujourd'hui. D'après la description que m'en donna cet homme, il était long comme la main, depuis le poignet jusqu'au bout des doigts ; à l'extrémité était une rainure pour recevoir le

Digitized by Google

manche. Il me l'apporta bientôt après ; et, quoique le frottement de la terre l'ait usé, il porte encore des preuves certaines qu'il a été aussi long qu'on me l'a dit. Ayant dessiné en sa présence la figure d'un des fers de lance qu'on trouve représentés dans les sculptures de Persepolis, il me dit que sa forme primitive était précisément la même ; et, ayant comparé sa longueur avec celle des lances que tiennent les grandes figures représentées dans les ruines, je trouvai qu'il leur correspondait parfaitement.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Le 5 mai, je fus agréablement surpris d'apprendre l'arrivée de sir William Ouseley, de retour de son voyage à Darâbgherd. A la même époque, une troupe de sergens, venue de Bombay avec l'ambassade pour discipliner les troupes persannes, arriva de Chirâz, se rendant à la capitale, de sorte que la vivacité européenne vint animer la profonde solitude de cette plaine.

J'avais déjà résolu de m'en retourner à Chirâz, parce que je trouvais de si grandes difficultés à me procurer des vivres, que chaque jour voyait s'élever de nouvelles disputes entre le mihmândâr et les habitans des villages. On ne voudra pas certainement me croire, lorsque je dirai que ma suite, composée de douze hommes et de quinze chevaux et mulets, avait épuisé les vivres et le fourrage de tous les villages d'alentour; et,

Digitized by Google

lorsque toutes mes connaissances se trouvèrent rassemblées dans ce lieu, ce fut une matière de considérations sérieuses de pouvoir fournir des vivres à tout ce monde; et le gouverneur attendant le passage de la légation, faisait provision de vivres pour cette nombreuse compagnie.

Le 7 mai, je partis pour Chirâz avec sir William Ouseley. Nous ne passâmes point à Zargoun; mais laissant ce village sur notre gauche, nous traversâmes les montagnes à Badj-gâh, où nos gens s'arrêtèrent pour fumer. En regardant dans le caravanserai, nous aperçûmes trois femmes, un homme et deux chiens de chasse assis au milieu des ruines. Les femmes avaient le visage découvert, elles nous apprirent qu'elles étaient des *coulis*, ou courtisanes de profession (malgré leur laideur hideuse). Elles me parurent vivre avec les rahdârs.

Nous arrivâmes à notre campement de Chirâz à l'instant même où l'ambassadeur se préparait à recevoir la première visite de cérémonie de Mirza-Zeky, que le roi venait d'envoyer directement pour nous servir de

Digitized by Google

mihmândâr, ce qui était une marque de haute considération pour l'ambassadeur. Mirza-Zeky est un *mastafi* ou sous-secrétaire d'état; et passe pour un des courtisans les plus orgueilleux et les plus assidus du roi. Un mot qu'il adressa à l'ambassadeur pendant sa visite, donne une juste idée de cet homme; en parlant du roi, il s'écria : « Attendez, attendez, elchy; quand vous aurez vu le *Keblèh-Alem* (1), c'est alors « que vous verrez un roi; c'est un paradis : « il est plein de *chefaket* (bonté) pour vous; « il en a donné une preuve en envoyant « vers vous un personnage tel que moi qui « suis d'un rang bien plus élevé qu'aucun de « ceux des ambassades précédentes, pour « vous accompagner jusqu'auprès de lui. »

Le 24 mai, l'ambassadeur fit une visite à son premier mihmândâr Mohammed-Zeky-Khân; il voulait lui témoigner toute sa satis-

(1) Le *Keblèh* est l'endroit vers lequel se tournent les Musulmans en faisant leurs prières; *Alem*, le monde, c'est un des titres que prend le roi de Perse, et que ses sujets lui donnent le plus communément en s'adressant à lui.

Digitized by Google

faction de sa conduite honnête envers nous, pendant tout le voyage depuis Bouchehr. A notre arrivée auprès de son logement, nous trouvâmes la rue balayée et arrosée ; en descendant de cheval, l'ambassadeur fut reçu par le neveu du khân ; et, au moment où il mit le pied sur le seuil de la porte, par le khân lui-même. Une ligne de domestiques garnissait la cour par où il devait passer, et le bassin d'eau placé à l'extrémité était orné de roses, d'asphodèles, de lis, etc., arrangés sur sa surface en divers compartimens. Sir Gore Ouseley prit la place d'honneur à l'angle de l'appartement; et le khân, malgré toutes les représentations pour l'en dissuader, s'assit, à trois pas de son excellence, sur le *nuzmud* (le long tapis qui règne tout autour de la salle); ce qui, chez les Persans, passe pour le témoignage d'un grand respect. Rien d'ailleurs ne fut plus agréable que les manières affables et enjouées de notre hôte, que sa bonne humeur n'abandonna pas un seul instant. Quoique destiné à l'emploi de mirza, il plaisantait lui-même sur son ignorance en litté-

Digitized by Google

rature; il avoua que son principal plaisir consistait dans les chevaux et dans la chasse; il n'éprouvait jamais autant de charmes que lorsque son faucon saisissait une perdrix, ou lorsqu'il tuait une gazelle. Il avoua que rien n'est si dangereux, dans un état semblable à la Perse, de posséder des richesses, et que son système pour vivre heureux consistait à ne jamais penser au-delà du moment présent, et à ne jamais posséder assez d'argent pour exciter la cupidité de ses maîtres. Un bon cheval, un excellent sabre et un habit, voilà les objets auxquels se bornent ses désirs.

Pendant notre visite, on nous servit de très-beaux fruits, des confitures, des glaces et des sorbets. Les fruits de la saison étaient de petits abricots, la mûre blanche, et une prune appelée en persan *gourdjy*; mais nous ne trouvâmes bons ni les uns ni les autres. Ils sont d'ailleurs rares dans la saison; mais les Persans qui aiment à la fureur les fruits verts, les cueillent avant leur maturité. Ils sont d'ailleurs très-prévenus en faveur de leurs fruits, et ils ne veulent pas convenir que les

Digitized by Google

nôtres puissent entrer en comparaison avec les leurs. Pendant son séjour en Angleterre, l'ambassadeur persan conserva son goût national pour les fruits de la Perse; et si, heureusement pour lui, on venait à faire en sa présence une comparaison entre les deux pays : « Il est vrai, disait-il, nous n'avons pas d'aussi « belles maisons, ornées d'aussi belles glaces; « nous n'avons pas des voitures comme vous, « nous ne possédons pas d'aussi grandes « richesses, mais nos fruits sont meilleurs, « et nous voyons toujours le soleil. »

Notre nouveau mihmândâr qui parut jaloux du plaisir que nous trouvions dans la société de son prédécesseur, désirait beaucoup que sir Gore Ouseley voulût bien accepter une entrevue. Il nous invita donc à un déjeûner, où il déploya pour nous toute les attentions que l'autre nous avait prodiguées. Il nous régala d'un concert exécuté par quatre musiciens, dont l'un joua du kamouncha; le second chanta, en vannant sa bouche avec un morceau de papier, pour varier les ondulations de sa voix; le troisième jouait du tambourin, et le quatrième

Digitized by Google

frappait en cadence deux petites timbales placées à terre devant lui. Ces quatre musiciens étaient les meilleurs artistes de Chirâz; et, quoique leur musique fût trop bruyante pour nous paraître agréable, elle enleva les suffrages de tous les Persans, dans les traits desquels nous apercûmes les marques du plus vif plaisir.

Quelques jours après, le prince de Chirâz se rendit, en grand apparat, au Kalaat-Pouchân, pour y recevoir et revêtir les habits d'honneur que le roi lui envoyait à l'époque de la fête du nourouz. Quoique ce jour de fête fût déjà passé depuis long-temps, la cérémonie fut remise à cette époque, parce que les astrologues n'avaient pas encore annoncé un jour assez heureux pour l'observation d'une fête aussi remarquable dans toute la Perse. Toutes les circonstances qui ont lieu à la réception d'un kalaat étant le suprême criterium qui sert à faire connaître au public le degré d'influence que possède à la cour le personnage qui reçoit cette marque d'honneur, pendant que le kalaat se prépare, on a recours à

Digitized by Google

toutes sortes d'intrigues pour faire croire au public que celui qui va en être revêtu, jouit de la plus grande faveur possible. Le personnage chargé du présent, les expressions du fermân qui annonce la décoration, le nombre des pièces composant le kalaat, et jusqu'à leur richesse, sont autant de circonstances examinées et discutées par le public persan. Un kalaat ordinaire se compose d'un *caba* ou robe, un *kemerbande* ou ceinture, et un *goutchpytch* ou schâll pour la tête. Lorsqu'on veut distinguer honorablement le personnage auquel on l'envoie, la cour y joint un poignard ou un cimeterre; on y joint de riches fourrures pour les personnages d'une haute distinction, tels qu'un cataby ou un kourdy; mais lorsque le kalaat est complet, il se compose exactement des mêmes objets dont Cyrus fit autrefois présent à Sijennesis; savoir : un cheval avec une bride d'or, ἵππον χρυσοχάλινον; une chaîne d'or, στρεπτὸν χρυσοῦν (1); un cimeterre d'or,

(1) La chaîne d'or qu'on envoie aujourd'hui forme une partie de l'équipement du cheval et pend sur son nez. Les marbres persepolitains représentent d'an-

Digitized by Google

ἀκινάκην χρυσῆν; et en outre l'habit, le στολὴν περσικὴν qui est complet. Tel était à peu près le kalaat que le prince alla recevoir; aussi lui donna-t-il autant de publicité qu'il put. Des salves d'artillerie, le son des trompettes et des tambours annoncèrent cette belle journée. Pour se trouver au lieu indiqué, et revêtir l'habit à l'instant même prescrit par les astrologues comme le plus favorable, le prince partit du palais une heure d'avance, escorté de tous les grands officiers, précédé de plusieurs chevaux de mains, et suivi d'une grande partie de la population de la ville. Au milieu de cette foule, le prince se faisait remarquer, de loin, par un parasol porté au-dessus de sa tête, privilége des seuls princes du sang; les sculptures de Persepolis en fournissent des exemples, et on y distingue souvent le principal personnage au parasol qui

ciens Persans portant des chaînes autour de leur cou. On envoie aussi des ψέλλια ou bracelets, qu'on portait déjà dans l'antiquité, comme le prouvent les mêmes marbres. Par sabre d'or, on entend un sabre dont le fourreau est garni d'or : tels sont encore aujourd'hui les cimeterres persans. — *Voyez* Xénoph. Anab., Liv. 1, ch. 2.

Digitized by Google

ombrage sa tête. Nous apprîmes que la route entière jusqu'à Kalaat-Pouchân, laquelle est de trois milles, était jonchée de roses et arrosée; honneur qui ne se rend qu'aux personnages de haute distinction; et, à de fréquens intervalles, des bouteilles de sucre étaient brisées par les pieds de son cheval; fouler aux pieds du sucre est une image symbolique qui marque l'estime qu'on a pour quelqu'un, et la prospérité qu'on lui souhaite; l'effusion de fleurs est une cérémonie employée en l'honneur d'Alexandre à son entrée à Babylone (1). Peut-être cette coutume a-t-elle quelque affinité avec celle de couper des branches d'arbres et d'en joncher le chemin, comme cela se pratiqua en l'honneur de Notre-Seigneur, à son entrée dans Jérusalem (2).

(1) Quinte-Curce, Lib. v.

(2) S. Marc, xi, 8. Multi autem straverunt vestimenta sua in viâ : alii autem frondes cædebant de arboribus et sternebant.

Plusieurs aussi étendirent leurs vêtemens le long du chemin; d'autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient par où il passait.

Digitized by Google

Le personnage chargé du kalaat était Mohammed-Rakhym-Khân, jeune homme de seize ans, fils de Mohammed-Neby-Khân, vézir du Farsistân. On dit que, lorsqu'il fut présenté au roi pour la première fois, il montra tant de timidité qu'il avait à peine la force de s'avancer. Cependant ce n'était qu'un artifice (tant on leur apprend de bonne heure à être courtisans), et le roi lui dit : « Allons, courage, approchez plus » près. » Le jeune homme répartit d'une voix tremblante : « Je supplie votre majesté de ne pas me faire avancer davantage, je suis anéanti, *mi sourum*. — Je brûle. »

Les aventures de Mohammed-Neby-Khân, envoyé par le roi, comme je l'ai dit plus haut, pour nous accompagner, méritent d'être rapportées comme un exemple de ce qui arrive aux Persans, que leurs richesses élèvent aux dignités. Avant de se hasarder à entrer dans la capitale, il envoya en avant son fils, qui était attaché à la cour, pour connaître les intentions du roi à son égard, et s'il avait lieu de craindre pour sa sûreté. Le roi, pour cacher

Digitized by Google

ses vues, conféra au fils la dignité de khân avant même d'avoir vu le père; cette faveur insigne aveugla si bien ce dernier, qu'il entra dans la ville plein de confiance dans la faveur du roi; il était accompagné de Mirza-Ahady, gouverneur des grands districts de Corbal et de Fatsâ, et son complice dans son système d'extorsions. Le roi les manda en sa présence quelques jours après leur arrivée, et ils apprirent alors que l'intention du monarque était de leur faire rendre compte de l'administration de leurs charges respectives. Après être resté quelques instans devant le prince: « Fort bien, m'avez-vous apporté un pichkech (présent), dit le roi? Ils demeurèrent dans un morne silence. — Où sont les 70,000 toumâns (1) qui forment l'arriéré du tribut du Farsistân? les avez-vous apportés? » Mirza-Ahady répondit que tout ce qui était dû avait été envoyé. Le roi se tourna alors vers Mohammed-Neby qui répondit de même: *Ferâchys*, s'écria le roi, *avancez, et frappez ces coquins*

(1) 1,400,000 fr.

Digitized by Google

jusqu'à ce qu'ils expirent. Les ferâchys arrivèrent et les battirent avec violence ; et lorsqu'ils cherchaient à ouvrir la bouche pour s'excuser, on la leur frappait avec un soulier dont le talon était armé de fer (1). La violence des coups qu'ils recevaient, loin d'appaiser la fureur du roi, ne faisait que l'allumer davantage ; enfin elle alla si loin, qu'il ordonna de les jeter par la fenêtre, élevée de plus de soixante-dix pieds. Dans ce moment critique entra l'amyned-daulah ; il supplia le roi de leur pardonner, et se donna pour caution du paiement des arrérages. Cette offre calma de suite le roi, et il fit descendre les coupables par l'escalier le moins commode du palais.

Mirza-Ahadi fut mis en prison. Moham-

(1) L'usage des souliers caractérise les coutumes de l'Orient, décrites par l'Écriture-Sainte. Le soulier est toujours regardé comme vil, et ne doit jamais entrer dans les lieux sacrés et respectés. Être frappé avec des souliers est le comble de l'ignominie. Le grand-prêtre Ananie fit frapper saint Paul sur la bouche avec des souliers. — *Voy.* Actes des Apôtres, ch. XXIII, v. 2.

Digitized by Google

med-Neby, peu de temps après, reçut un kalaat pour lui faire oublier les coups des ferâchys, et lui rendre sa bonne humeur, jusqu'au moment où l'on pût découvrir ses trésors, et le forcer à payer la somme entière que le roi exigeait de lui.

Le 10 mai, nous entendîmes un coup de canon de la ville ; des informations nous apprirent que c'était l'exécution d'un voleur, qui avait été placé à la bouche d'un mortier ; trois bakhtiarys avaient été condamnés à mort par le prince pour crime de vol ; l'un eut la tête tranchée, l'autre fut pendu, le troisième fendu en deux, et les deux parties de son cadavre suspendues aux deux principales portes de Chirâz pour épouvanter les autres voleurs. Cet horrible spectacle dura trois jours; il sert à expliquer en quelque sorte une coutume dont on trouve un exemple dans Saül (1 Rois, XXI, 10.), dont le corps fut attaché par les Philistins aux portes de Betchân. Je dis, *en quelque sorte*, parce que l'analogie n'est pas exacte, et en effet nous trouvons des exemples plus rapprochés de nous par le temps et le lieu qui

Digitized by Google

ressemblent davantage à la coutume des Persans qu'au cas de Saül. *Chekhè-Kerdyn* est le terme technique pour cette espèce de punition qui consiste à fendre le corps en long en deux parties avec un cimeterre, on commence entre les cuisses, et l'opération se termine sur un côté du cou au-dessus de l'épaule.

Pendant notre séjour à Chirâz, nous fîmes la connaissance de beaucoup de Persans qui venaient souvent nous voir sous nos tentes; la conversation de quelques-uns d'entre eux me donnait beaucoup de plaisir, et surtout les remarques qu'ils faisaient sur notre genre de vie. Un eunuque éthiopien, entre autres, devint très-familier avec nous, et il se passait rarement un jour sans qu'il vînt nous voir. Il avait été amené très-jeune dans le pays comme esclave, et placé dans le hârem du prince pour veiller sur les femmes. Toutes ses idées se ressentaient de la nature de son emploi et de sa fréquentation habituelle des femmes. Il ne pouvait croire au récit que nous lui faisions de la grande liberté des nôtres, et il éprou-

Digitized by Google

vait tout particulièrement un sentiment d'horreur lorsque nous lui dîmes qu'elles sortaient sans être voilées et s'entretenaient impunément avec d'autres hommes qu'avec leurs époux. Je lui montrai une fois le portrait en miniature de ma mère. Après l'avoir considéré quelques instans, il s'écria: « Votre père est donc peintre? — Non, lui dis-je. — Et qui a donc pu faire ce portrait, reprit-il avec un grand étonnement? » Il n'aurait pu me faire connaître en moins de mots une idée de tous ses sentimens à ce sujet.

Du 28 au 31 mai, la chaleur fut excessive; vers deux heures de l'après-midi, le thermomètre, dans nos différentes tentes, varia de 98° (31° R.) à 103° (33° R.). De l'aveu des Persans, cette chaleur n'est pas commune dans la saison; cependant ils la regardaient comme peu de chose comparativement aux grandes chaleurs de l'été. Malgré son intensité, je ne la trouvai pas aussi relâchante que celle de l'Inde. Tous nos effets avaient extrêmement souffert; nos boîtes d'acajou, qui avaient supporté le climat de

l'Inde et avaient passé plus d'une fois l'équateur sans se déjeter, éclatèrent; l'ivoire se fendit; nos règles de mathématique se courbèrent, et le mercure qui était renfermé dans des horizons artificiels s'écoula hors des boîtes qui le renfermaient. Les nuits étaient fraîches; les matinées froides et la variation du thermomètre entre l'extrême froid et l'extrême chaud fut de 30° (15° de R.) La différence fut assez sensible pour nous faire comprendre la plainte que Jacob adressa à Laban: *Pendant le jour la chaleur me consume, et le froid pendant la nuit.* Genèse, XXXI, 40.

Pendant le jour, une légère brise soufflait généralement de l'ouest, et il est remarquable que, durant les instans de calme, de forts courans d'air, en élevant le sable, en formaient des tourbillons sur toute l'étendue de la plaine (1). Ceux que nous vîmes à Chirâz se formaient et se dissipaient en peu

(1) Comparez avec la description que donne Bruce des colonnes de sable du désert Vol. IV, ch. XI, p. 563.

Digitized by Google

de minutes. La nature, d'ailleurs, de ce phénomène empêche qu'il ne puisse durer long-temps; c'est un vent subit et bizarre qui court, et la nature même de sa formation le fait disparaître. On les regarde comme les signes d'une grande chaleur, et l'observation est juste, parce qu'ils ne s'élèvent jamais que durant un calme parfait dans la nature. Leur force est très-variée; lorsque l'une de ces colonnes atteignait une de nos tentes, quelquefois elle ne faisait qu'y causer du désordre, quelquefois aussi elle la renversait. Leur apparence est la même que celle des trombes marines, peut-être sont-elles produites de la même manière.

Trois gentilshommes anglais, le rev. M. Martyn et MM. Lockett et Taylor, qui vinrent à Chirâz à cette époque, nous apprirent que, pendant leur séjour à Ahmadièh, village du Dachtistân, leur thermomètre sous la tente monta jusqu'à 125° (43°, R.), et que l'intensité de la chaleur s'éleva presque jusqu'à la suffocation. L'un d'eux s'enveloppa avec un drap mouillé, l'autre se couvrit avec son matelas et tout ce qu'il

Digitized by Google

put trouver de plus chaud; c'est par de tels moyens qu'ils se conservèrent en parfaite santé, et qu'ils furent même soulagés.

Le 11 de juin, pendant que nous étions assis dans nos tentes vers midi, nous entendîmes un bruit extraordinaire, un son semblable à celui d'un coup de vent violent dans le lointain. En regardant en l'air, nous aperçûmes un immense nuage à moitié transparent dans quelques parties, tout-à-fait noir dans d'autres, couvrant une vaste étendue dans le ciel, et obscurcissant le soleil à certains intervalles. Nous reconnûmes bientôt que c'étaient des sauterelles dont il tombait des légions à l'entour de nous, mais leur passage ne fut heureusement que momentané; un vent frais du sud-ouest qui nous les avait apportées, les remporta si loin, que deux heures après il ne resta pas un seul vestige de leur passage. Les sauterelles que nous vîmes à Bouchehr étaient parfaitement semblables à celles que Shaw aperçut en Barbarie, en 1724 et 1725 (1); le corps et

(1) Troisième édition, Vol. 1, p. 340.

Digitized by Google

les jambes d'un jaune brillant, et les ailes tachetées de brun. Mais celles qui passèrent à Chirâz étaient beaucoup plus grandes, de couleur rouge; je présume que c'est la sauterelle dévastatrice, une des plaies de l'Égypte; c'est aussi la *grande sauterelle* dont parle le prophête Néhémie, qu'il veut sans doute distinguer de la petite (*cap.* III, *v.* 17). Dès qu'elles paraissent, les jardiniers et les cultivateurs font un grand bruit pour les empêcher de s'arrêter sur leurs champs (1).

La force et la légèreté de ces animaux me font supposer que c'était là leur première volée, et qu'elles ne pouvaient pas être venues d'une grande distance. Les Persans disaient qu'elles sortaient du Germesir; le vent soufflant de ce côté, cette opinion me parut vraisemblable. Elles me parurent suivre un instinct commun, et volaient en un seul corps qui me sembla être sous la

(1) C'est sans doute à cette coutume que Jérémie fait allusion, lorsqu'il dit : « Je ferai fondre les « hommes sur vous comme une nuée de chenilles, « et ils jetteront des cris de joie en vous détrui- « sant. » Ch. LI, v. 14.

Digitized by Google

conduite d'un guide. Comme toutes les plaines des environs de Chirâz étaient sèches et arides, le même instinct les poussa plus loin, dans des pays où elles pouvaient trouver des terres cultivées; et le vent, en soufflant un peu obliquement, les eût jetées dans les montagnes du Laristân, où la moisson n'était pas encore mûre, et où, selon l'expression du prophète Joël (XI-5), qui les compare à une grande armée : *Elles ont la terre d'Eden devant elles.* Leur force doit être extraordinaire, si l'on fait attention aux voyages immenses qu'elles entreprennent. Pline (1) dit qu'elles viennent d'Afrique en Italie; on en a vu jusqu'en Écosse (2). Mandelslo en trouva dans l'île de Madagascar, dont le point le plus rapproché de Mosambique, sur le continent d'Afrique, en est à 120 lieues (3). Cette observation prouve qu'elles peuvent vivre dans l'hémisphère méridional; et, si l'Arabie est leur pays na-

(1) Hist. nat., Liv. XI, ch. 29.

(2) Michaelis, Quest. XXXII, p. 56.

(3) Voyage en Perse, p. 652, in-fol.

Digitized by Google

tal, comme les naturalistes l'assurent, elles ne peuvent toujours se diriger au nord, comme Shaw paraît le croire (1), mais peut-être suivent-elles l'impulsion du premier coup de vent qui se fait sentir, dès qu'elles sont en état de voler.

J'ai eu de temps en temps occasion de faire des observations sur les sauterelles, particulièrement à Smyrne, où, en l'année 1800, elles causèrent de grands ravages. Vers le milieu d'avril, les sillons des campagnes et les haies commencèrent à fourmiller de petites sauterelles; elles paraissaient blanches, n'avaient point d'ailes, et ne faisaient aucun mal. Vers le milieu de mai, leur grandeur était accrue du triple, leur couleur était gris-cendré, et leurs ailes avaient déjà un demi-pouce de long; elles continuèrent à grossir sans faire de mal; mais à la fin de juillet, elles avaient atteint toute leur grandeur, qui était de trois pouces et demi; les jambes, la tête et les extrémités rouges, leur corps d'une couleur pâle et tirant sur le rouge. Elles paraissent nées pour le ravage. Pour

noires, (black)

(1) Shaw, 3.e édit., Vol. 1, p. 342.

Digitized by Google

donner une force incroyable à un si petit animal, Dieu lui a donné des dents semblables à des scies, admirablement bien calculées pour *manger toutes les herbes de la terre, et dévorer tous les fruits de la terre* (1). Elles demeurèrent sur la surface de la contrée pendant les mois de juillet et d'août; quelquefois elles s'élevèrent dans l'air comme de vastes nuages; et, poussées par la force des vents, les unes se perdirent dans la mer, d'autres furent transportées dans d'autres pays; c'est pendant leur séjour dans les campagnes de cette contrée qu'elles me parurent être la véritable plaie dont parle l'Exode. Elles semblaient marcher par bataillons réguliers, couvrant de leur multitude tout ce qu'elles rencontraient sur leur passage. Elles pénétraient dans les derniers recoins des maisons; on les trouvait partout jusque dans nos vêtemens, elles souillaient notre nourriture. Une circonstance extraordinaire, c'est que les oiseaux de basse-cour en mangèrent avant qu'elles n'eussent acquis toute leur grosseur, et qu'à cette époque,

(1) Psaume cv, 34.

Digitized by Google

le jaune des œufs que les poules pondirent avait une teinte rouge-sombre, semblable à celle des sauterelles. Ces insectes pondent vers l'antomne, et déposent leurs œufs avant de se mettre en campagne; quelquefois, elles les déposent dans les pays où elles s'abattent après un vol; c'est pendant leur excursion qu'ont lieu la gestation et la génération, et il n'est pas rare de trouver le mâle sur la femelle.

Les agriculteurs et les vignerons connaissent de suite si elles ont déposé leurs œufs; et, dans ce cas, ils sont très-adroits à les découvrir. Quelquefois il arrive qu'un village n'en a pas une seule, taudis que le village voisin en a une multitude, et les gens de la campagne calculent sur ce pied la récolte du vin ou des autres denrées. La manière dont la femelle dépose ses œufs est très-curieuse et d'un très-grand intérêt; elle choisit une terre légère bien protégée par un buisson ou une haie; elle y fait un trou assez profond pour qu'on ne puisse apercevoir que l'extrémité de sa tête; elle y dépose une substance oblongue, qui a, quant à la forme, une ressemblance parfaite avec son corps; elle

Digitized by Google

contient un nombre considérable d'œufs, rangés en ordre régulier, les uns contre les autres; ils demeurent enfouis dans la terre avec soin, et protégés avec beaucoup d'art contre les rigueurs de l'hiver (1). Pendant qu'elle est dessus, plusieurs mâles l'eutourent et la tuent (2).

La chaleur du soleil fait éclore les œufs; si les chaleurs commencent de bonne heure, les sauterelles acquièrent de même une force précoce, et c'est alors que leurs ravages sont le plus à craindre, parce qu'elles commencent à dévaster les champs avant même que le blé n'ait poussé, et qu'elles attaquent la tige pendant qn'elle est encore tendre.

(1) Hæ pariunt in terram demisso spinæ caule, ova condensa, autumni tempore, ea durant hieme sub terrâ. Plin., Lib. XI, cap. 29.

(2) Tout ceci confirme les paroles de Pline, à l'exception de la circonstance vraiment extraordinaire de la mort de la femelle tuée par le mâle, pour moi, je n'en ai jamais été témoin; mais les personnes qui m'en ont parlé comme en ayant été les témoins oculaires, sont trop véridiques pour qu'on puisse ne pas ajouter foi à leur rapport.

a) when that is [illegible]
wenn dieses [illegible] ist,
[illegible] qu'elle a
[illegible]

Harmer, dans son Commentaire sur le 17.e verset du 3.e chapitre du prophète Néhemi, aurait, sans doute, pu tirer quelques secours des observations que j'ai faites; car je conjecture que, *postés dans les haies pendant les rigueurs de l'hiver*, doit s'expliquer par les œufs étant déposés pendant l'hiver; et *lorsque le soleil s'est levé, ils fuient*, doit s'entendre de ces insectes qui s'enfuient dès qu'ils ont senti les premières influences du soleil.

Les Persans ont une grande confiance dans un charme, appelé chez eux *dam*, ou souffle qu'ils prétendent mettre à l'abri des piqûres des serpens et des scorpions, et ceux qui le possèdent font preuve de la plus grande intrépidité lorsqu'ils rencontrent de ces reptiles. Nous avions parmi nos domestiques une ou deux personnes qui avaient de ces talismans; et, toutes les fois qu'on trouvait un serpent ou un scorpion, on les appelait sur-le-champ pour les saisir. Le ferâchbachy, ou chef de ceux qui dressent les tentes, se distinguait par ses prouesses dans ce genre; je le vis un jour saisir un serpent

Digitized by Google

avec la main nue; mais le reptile se retournant le mordit, et resta attaché à son bras jusqu'à ce que le sang fût venu; heureusement le serpent n'était pas venimeux, et peut-être était ce la raison qui le lui fit prendre avec tant de confiance.

Il n'y a pas long-temps vivait à Chirâz un homme célèbre par sa sainteté; il passait pour posséder le *dam* à un si haut degré de perfection qu'il pouvait le communiquer à ses *merids* ou disciples; ces derniers le repassaient à la multitude. Un jeune Mirza, frère du vézir actuel de Chirâz, donna à l'ambassadeur, comme un présent du plus haut prix, un couteau qu'il prétendait avoir été charmé par le saint personnage; cet instrument devait le guérir de suite s'il venait à être piqué par un serpent. Un de ses disciples se trouvait à Chirâz pendant notre séjour dans cette ville; lui ayant demandé s'il voulait nous communiquer son secret, il s'y rendit avec beaucoup de plaisir. L'opération fut extrêmement simple; il tira de sa poche un morceau de sucre, sur lequel il marmotta quelques mots; puis il souffla

Digitized by Google

dessus, et nous dit de le manger avec la ferme confiance que jamais la piqûre d'un serpent ou d'un scorpion ne nous ferait de mal. Il tira alors plusieurs serpens d'un panier; quelques-uns de la société, dont la confiance était plus ferme que celle des autres, se hasardèrent à les prendre avec un air courageux. Il paraîtrait, d'après un passage des psaumes, que l'usage de charmer les serpens était suivi dans les temps les plus reculés.

A cette époque, l'augmentation du prix du pain occasionna un grand tumulte à Chirâz, et il y eut des symptômes d'insurrection parmi le peuple. Cette révolte fut attribuée à Mirza-Ahadi, le compagnon de souffrances de Mohammed-Neby-Khân qui avait eu la permission de sortir de sa prison à Téherân, et de retourner dans le Farsistân pour aller recueillir les sommes exigées de lui par le roi.

Mirza-Ahadi passa pour avoir, de concert avec la mère du prince de Chirâz, accaparé tout le blé du pays, et ne fut pas plus tôt arrivé dans cette ville, qu'il en haussa

Digitized by Google

le prix, mesure qui d'ordinaire produit une augmentation dans celui du pain. — *Ventre affamé n'a pas d'oreille.* — La misère rendit le peuple insolent; les marchands, comme cela se pratique en pareil cas dans l'Orient, fermèrent les boutiques du bazâr; ils se rendirent en corps à la maison du *Cheykh-al-islâm*, ou chef de la loi, pour demander que ce pontife fît sortir un *Fetvah*, qui dût exiger la mort de Mirza-Ahadi et celle d'une ou deux autres personnes qu'ils désignèrent comme les complices de ce brigand qui les opprimait. Ils allèrent ensuite se présenter devant le palais du prince, où ils exposèrent tumultueusement leurs griefs, et demandèrent que Mirza-Ahadi leur fût livré. Mohammed-Zeky-Khân, notre premier mihmândâr, fut envoyé par le prince pour les appaiser; il était accompagné du chef des boulangers de la ville, un de ceux dont la tête avait été demandée. Dès que ce dernier parut, il fut accueilli par les injures et les reproches de tout le peuple; mais il chercha à les appaiser en disant: Quel crime ai-je com-

Digitized by Google

mis? Mirza-Ahady est le seul coupable. S'il nous vend du blé à un prix extraordinaire, il faut que nous élevions celui du pain à proportion; cependant Mirza-Ahady avait pris les moyens de se mettre à l'abri de la fureur du peuple; mais soutenu par la mère du prince, et conséquemment par le prince lui-même, il laissa le peuple se consumer en vains efforts contre lui, et se consola en dressant de nouveaux plans pour se procurer de l'argent. Le prix du pain fut diminué pour quelques jours, jusqu'à ce que le tumulte fût apaisé; et comme il était nécessaire de donner au peuple quelque satisfaction, tous les boulangers furent réunis et reçurent la bastonnade sous la plante des pieds. On doit bien s'imaginer que le châtiment infligé à des innocens, ne contribua pas peu à augmenter la fureur du peuple contre le prince et les ministres : *Celui qui accapare le blé, s'attirera la haine du peuple.* Proverb. XI, 26 (1).

(1) Qui abscondit frumenta maledicetur à populis, benedictio autem super caput vendentium...

Digitized by Google

Le 13 juin, l'ambassadrice accoucha d'une fille, malgré la prédiction d'un *derviche-sefer* ou devin, qui avait annoncé à l'ambassadeur qu'il aurait un fils, et qui, avant l'événement, se présenta pour recevoir un présent comme récompense de sa prédiction.

Les Persans prêtent toujours une oreille attentive à de telles prédictions, parce que chez eux un fils est une bénédiction du ciel, et sa naissance est annoncée au père avec beaucoup de cérémonie; c'est un domestique, confident du hârem, qui est le premier à apporter cette nouvelle; il accourt vers son maître, et lui dit : *Mejdeh* ou bonne nouvelle, et par ce moyen il obtient un préset qui accompagne généralement le *Mejdeh*. Parmi les gens de la classe ordinaire, la personne qui vient annoncer le mejdèh se saisit du turban ou du schâll du père, comme gage du présent qu'il en attend. Cette particularité servira à expliquer ce passage de Jérémie, xx, 15: *Maudit soit l'homme qui en porta la nouvelle à mon père en disant: Il vous est venu un*

Digitized by Google

enfant mâle, et qui crut lui donner un sujet de joie (1). Lorsqu'on se rappelle que, dans l'Orient, la naissance d'une fille ne cause aucune joie, et que chacun, loin de s'empresser à aller lui annoncer cet événement, comme cela arrive à celle d'un fils, cherche au contraire à le lui cacher, cette coutume pourra faire sentir alors toute la force de ce passage, et il paraît qu'à cette époque, c'était un homme, comme aujourd'hui, qui se chargeait de lui apprendre cette nouvelle.

La naissance de l'enfant de l'ambassadeur ne fut pas plus tôt connue à Chirâz, que des complimens accompagnés de confitures, de fruits et de brocards, lui furent adressés de toutes parts. La mère du prince se distingua dans cette occasion, et celui qui lui en porta la nouvelle reçut un kalaat. Dès le lendemain matin, elle envoya Aga-Bechyr, son premier eunuque, avec une nom-

(1) Maledictus vir qui annuntiavit patri meo dicens : natus est tibi puer masculus, et quasi gaudio lætificavit eum.

Digitized by Google

breuse escorte des gens du harem, pour complimenter l'ambassadrice et offrir un habit d'honneur à la jeune enfant; il se composait d'un lit de duvet couvert d'une toile d'or, un schâll de cachemire doublé, un petit bonnet, une paire de caleçons en brocard épais comme un morceau d'étain, un *baroun*, ou robe longue, et une paire de bas en étoffe de schâll.

Tous les gens qui pouvaient avoir le plus léger prétexte d'extorquer un présent de l'ambassadeur, ne manquèrent pas de se présenter dans cette occasion. Entre autres vinrent les *loutyes* ou bouffons, ayant à leur tête un chef de bande. Ils assistent aux festins publics comme aux cérémonies funèbres; et, dans leurs manières et leurs paroles, ils foulent aux pieds toute délicatesse.

Les princes, les gouverneurs, etc., etc., le roi même, entretiennent une troupe de ces bouffons, et ils font partie essentielle du personnel de la cour. Cette classe d'hommes se compose de tout ce qu'il y a de plus ravalé; et ce n'est qu'à force de se dégrader par leurs débauches, qu'ils parviennent à se

Digitized by Google

distinguer dans leur profession. Quelques uns d'eux ont beaucoup d'esprit naturel, entre autres le louty-bâchy, ou chef des loutyes, qui vint, dans cette occasion, complimenter l'ambassadeur. Il y a quelque temps, il fit assaut de talent devant le prince, avec l'ex-louty-bâchy, et il le surpassa tellement par son esprit et sa bonne humeur, qu'il fut sur-le-champ promu au rang qu'il tient aujourd'hui. Sa coiffure, lors de sa visite à l'ambassadeur, était un chapeau de feutre; la forme en ressemblait à celle d'un ours; deux oreilles se projetaient sur le devant; deux autres semblables, par-derrière. Plusieurs autres personnages de la troupe avaient une coiffure pareille et aussi grotesque; rien, à mon avis, ne peut donner une idée plus juste des satyres et des débauchés, et ce qui ajoutait à leur aspect bizarre était un gros singe, suivi de plusieurs autres, instruits à exécuter toutes sortes de tours d'adresse; sous leurs bras étaient des timbales en cuivre qu'ils frappaient avec les doigts et la paume des mains; les uns faisaient cliqueter leurs doigts, et en tiraient un son

semblable à celui des castagnettes; d'autres jouaient du tambourin; et, lorsque tout cela fut en train, et accompagné de leurs voix rauques et sourdes, chantant en chœur, la scène fut unique.

Les Persans témoignèrent la surprise du peu d'empressement que cause la naissance d'un enfant européen; car, chez eux, dès qu'une femme sent les premières douleurs, ils envoient promptement chercher non seulement la *mamâchy* ou sage-femme (qui est ordinairement une femme âgée), mais aussi tous leurs parens et leurs amis, qui demeurent autour du lit jusqu'au moment de la délivrance. Ils prennent alors l'enfant, le lavent, l'habillent et l'entourent d'un long bandage appelé *kandâk*, qui lui ceint le corps depuis le col; ils tiennent les bras collés le long du corps, de sorte qu'il ne peut, dans cet état, les remuer non plus que les jambes. Ils le placent alors sous la même couverture que la mère, et la sage-femme prononce, dans l'oreille de l'enfant, le *kelemèh-islâm*, qui est la profession de foi musulmane. La voici telle que

Digitized by Google

là prononcent les chiites: *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mohammed est le prophète de Dieu, et Aly le vicaire de Dieu;* c'est elle qui admet ainsi le nouveau-né au nombre des vrais croyans. Il est assez remarquable qu'immédiatement après, ils font une cérémonie à laquelle on peut supposer une origine commune avec le christianisme. La sage-femme prend un sabre, et trace avec la pointe une ligne sur les quatre murs de l'appartement où est né l'enfant; une des femmes qui se trouvent là, lui demande: « Que faites-vous? — Je trace, répond-elle, « une tour pour Marie et pour son fils. » Quelle est l'origine d'cette pratique? quelle raison a pu la faire traverser les siècles? c'est ce que je ne puis décider. Mais une chose sans doute digne de remarque, c'est ce singulier rapprochement entre les pratiques, les mœurs des Persans et des Juifs modernes, telles que les a décrites Buxtorf (1). Les Juifs font de même une raie dans le mur à la naissance d'un enfant, et ont une aversion

(1) *Voy.* Syn. Jud.

Digitized by Google

mortelle pour les sages-femmes des chrétiens. *Quandò mulier judaïca gravida est, jamque tempus, ut infantem in lucem edat, appropinquavit; tùm verò locus ille, in quo puerperium fieri debet, rebus necessariis omnibus instruitur; quo facto, paterfamilias cretam in manus accipit, lineamque circularem in cubiculo facit, ad parietes omnes, scribitque super januas, et interiùs et exteriùs ad parietem quemlibet, etc., etc.* L'objet, contre lequel on emploie ces précautions comme charme, est une sorcière ou chouette. — *Spectrum diabolicum in formâ muliebri*, qui, le huitième jour, sans cela, tuerait ou emporterait l'enfant; la circoncision a lieu après cette cérémonie.

La crainte qu'inspirent aux Juifs les sages-femmes chrétiennes est presque aussi forte que celle que leur cause le spectre femelle. — *Quàm primùm strix hæc, seu mulier nocturna, è cubiculo bannità, profligataque est, obstetricem christianam accersere nequaquàm permissum est.* On ne doit en appeler une qu'autant qu'on ne trouverait pas de Juives qui exerçassent cette profession.

Digitized by Google

— *Obstetrices enim christianæ eis suspectæ sunt, verenturque Judæi ne liberos eorum nascentes, non satis solertè excipiant, vel eos vita inter nascendum emungant, etc., etc.* Quoique les Chrétiens ne soient à leurs yeux que des chiens, les Persans, de même que tous les Musulmans, ont néanmoins quelque respect pour l'auteur du Christianisme; et, après tout, la tour que la sage-femme est supposée tracer pour Marie et son fils, est destinée à leur servir de prison, dans la vue de s'opposer à l'influence qu'ils pourraient exercer un jour sur le cœur du nouveau chiite.

Le jour où commence la retraite de la femme après ses couches, on lui prépare un certain mets dont goûtent tous ceux qui ont assisté à sa délivrance, et dont on envoie une portion à tous les autres amis de la maison. Le troisième jour après les couches, elle se rend au bain pour y faire les ablutions et les purifications commandées par la loi musulmane, et qu'on trouvera décrites en détail dans Chardin et Mouradja-d'Ohsson. Les femmes d'Orient souffrent très-peu dans

Digitized by Google

leurs couches; on en voit aussi beaucoup sur pied le lendemain même de leur délivrance; elles sortent même le troisième (1). *Elles sont déjà accouchées quand les sages-femmes arrivent*, dit l'Exode, chap. 1, v. 19 (2); et il arrive souvent que les femmes des classes inférieures du peuple accouchent d'elles-mêmes. J'en ai vu un exemple en Turquie : la femme d'un paysan était occupée à travailler à la vigne; les douleurs la saisissent; elle se retire derrière une haie; elle y accouche seule, prend son enfant derrière son dos, et s'en retourne chez elle.

Ce ne fut qu'avec une grande difficulté qu'on parvint à trouver une nourrice pour la fille de l'ambassadeur. Il se rencontrait des objections des deux côtés. D'abord le lait de toutes les femmes qui se présentèrent fut regardé comme trop vieux pour la nour-

(1) Harmer, Vol. IV, p. 434.

(2) Non sunt hæbreæ sicut ægyptiæ mulieres : ipsæ enim obstetricandi habent scientiam, et priusquàm veniamus ad eos, pariunt (ce sont les sages-femmes qui parlent).

Digitized by Google

riture de l'enfant; il en vint une qui en allaitait encore un de trois ans. Les Persannes, et en général toutes les femmes de l'Orient, allaitent beaucoup plus long-temps leurs enfans que les Européennes; circonstance qui servait d'argument à Mirza-Aboùl-Hassan-Khân, pour prétendre que l'intelligence de nos enfans était beaucoup moins prompte à se développer que celle des enfans de son pays. Les Persans établissent une distinction entre ceux du sexe masculin et ceux du sexe feminin. Leur femme allaitera, je suppose, deux ans et deux mois un garçon, tandis qu'elle se contentera de faire tetter deux ans sa fille. Le jour qu'elles sèvrent un enfant, elles le portent à la mosquée (de la même manière peut-être que Anna porta Samuel au temple du Seigneur le jour qu'elle le sevra (1);) et, après certains actes de dévotion, elles retournent chez elles, et réunissent leurs parens et leurs

(1) Et adduxit eum secum postquàm ablactaverat, et adduxit eum ad domum domini in Silo, etc., etc. (*premier Livre des Rois*, ch. 1, v. 24).

Digitized by Google

amis à un repas auquel prend part l'enfant. L'analogie avec l'Écriture est ici remarquable : *Et l'enfant crut et il fut sevré, et Abraham fit un festin le jour qu'Isaac fut sevré*. Genèse, (1).

Il se présentait ausssi une objection d'un autre côté, c'était l'horreur qu'éprouvaient quelques Persannes à allaiter l'enfant d'un chrétien. L'une d'elles vint, passa une nuit, et rien ne put l'engager à demeurer plus long-temps, malgré les grands avantages pécuniaires qu'on lui promit pour la retenir, parce que ses connaissances lui avaient dit que toutes sortes de malheurs retomberaient sur elle, si elle avait le malheur d'allaiter un enfant chrétien. Il n'est point étonnant qu'il existe de semblables préjugés parmi eux, lorsqu'on remarque l'esprit haineux qui règne dans tout le Korân contre les infidèles, et forme une des doctrines les plus saillantes de la loi musulmane.

(1) Crevit igitur puer et ablactatus est : fecitque Abraham grande convivium in die ablactationis ejus (*Genèse*, XXI, 8).

Digitized by Google

Les nourrices persannes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise, en voyant la manière dont on traitait l'enfant, particulièrement en le voyant laver à chaque instant avec de l'eau froide. Elles défont rarement les bandages qui lient le maillot de l'enfant, de sorte qu'il demeure dans l'ordure. Elles voulaient appliquer le *surmèh* aux yeux de l'enfant de lady Ouseley, opération qu'elles ne manquent jamais de faire aux leurs. Elles teignent aussi avec le *hennèh* (1) leurs cheveux et leurs mains. Ce qu'elles cherchent surtout à faire éviter aux nouveau-nés, est un mauvais regard qu'on redoute en Perse beaucoup plus que chez toutes les autres nations de l'Asie. Elles attachent au cou de

(1) Le hennèh est un arbrisseau : on en prend les feuilles, on les fait sécher sur une plaque de cuivre, on les réduit en poudre imperceptible, et on en forme une espèce de pommade d'un beau jaune rougeâtre dont les femmes de l'Orient se teignent les ongles des pieds et des mains, et souvent les mains entières. Nous devons voir dans cette coutume de l'Orient, qui s'était sans doute conservée chez les Grecs, la raison qui fit donner à l'*Aurore* l'épithète *aux doigts de rose* (*Note du traducteur*).

Digitized by Google

l'enfant, ou à son bonnet, une turquoise dont la couleur est regardée comme la plus heureuse, et sert à détruire les effets d'un regard funeste. Elles enferment aussi dans de petits sachets des passages du Korân; elles les attachent au bonnet de l'enfant, et les regardent comme un préservatif contre les maladies. Si quelqu'un vient voir l'enfant, qu'il fasse l'éloge de ses yeux, et qu'ensuite l'enfant vienne à tomber malade, la personne passe dès-lors pour avoir un regard funeste; le remède consiste à prendre un morceau de son linge et à le brûler dans un réchaud avec des graines d'*ispedân* ou cresson, puis on le passe plusieurs fois autour de l'enfant. Elles retiennent à une grande distance ceux dont le regard peut être funeste.

La fille de l'ambassadeur fut baptisée par le rév. Henry Martyn, qui était venu nous joindre de l'Inde depuis quelque temps. Les Persans n'ont aucune cérémonie qui réponde à notre baptême, parce qu'ils sont musulmans dès que le *kelemèh-islâm* a été prononcé dans leur oreille; mais ils en ont une qu'ils appellent *cheb be khair*, ou que la nuit

Digitized by Google

soit heureuse; laquelle consiste à donner un nom à l'enfant. Si le père est à son aise, il donne un grand repas à ses amis et à ses connaissances; il requiert aussi plusieurs mollâhs; et, lorsque l'assemblée ou *medjlis* est complète, on apporte des confitures et on les mange. On apporte aussi l'enfant au medjlis, et il est placé auprès de l'un des mollâhs. Le père propose cinq noms, dont chacun est écrit séparément sur un petit morceau de papier. Ces cinq morceaux de papier se placent ensuite dans un Korân ou sous le bord du *nammad* ou tapis. On lit alors le *fattèh*, ou premier chapitre, ou surat du Korân; le père tire au hasard un des cinq papiers, et l'enfant reçoit le nom qui s'y trouve inscrit. Un mollâh prend alors l'enfant, lui répète le nom dans l'oreille, et place le morceau de papier dans les langes. Les parens de l'enfant lui donnent alors de l'argent et d'autres présens. On appelle cette cérémonie *rou-nemah*, ou l'action de montrer la figure.

Ils ont encore une autre coutume qu'ils appellent *hakikèh*; le père de l'enfant tue

Digitized by Google

une brebis; de sa chair on fait un bouillon, mais on en conserve soigneusement tous les os; il invite alors tous ses parens, tous ses amis, et même les pauvres mendians de la rue, leur fait partager ce mets; lui seul et sa femme ne doivent pas en goûter; mais quand tout est terminé, il ramasse soigneusement les os, choisit un endroit propre sur le bord d'une eau courante, et les enterre. C'est pendant le medjlis que l'enfant reçoit son nom.

Ils observent encore certaines cérémonies quand ils rasent la tête de l'enfant; cela arrive souvent aussitôt après la naissance d'un fils. Si les parens sont dans le malheur, si le nouveau-né est malade, ou pour toute autre cause de chagrin, la mère fait vœu que le rasoir ne passera jamais sur la tête de son enfant, pendant un certain temps, ou même pendant sa vie entière (1). Si l'enfant re-

(1) Anna, mère de Samuel, s'exprime en ces termes : Et votum vovit dicens : Domine exercituum, si respiciens videris afflictionem famulæ tuæ, et recordatus mei fueris, nec oblitus ancillæ tuæ, dederisque servæ tuæ sexum virilem : dabo eum

Digitized by Google

couvre sa santé, ou que toute autre cause du chagrin cesse, ou que le vœu ne soit que temporaire, et qu'il réussisse (1), elle lui rase alors la tête, donne un petit repas, reçoit de ses parens et de ses amis de l'argent et des cadeaux, qui sont envoyés comme *nuzz* (offrandes), à la mosquée de Kerbelah, pour y être consacrées (2).

domino omnibus diebus vitæ ejus, et novacula non ascendet super caput ejus. *Les Rois*, chap. I, v. 11.

Elle fit un vœu en ces termes: « Seigneur des armées, si vous daignez regarder l'affliction de votre servante, si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante, et que vous donniez à votre esclave un enfant mâle, je vous l'offrirai pour tous les jours de la vie, et le rasoir ne passera point sur sa tête.

(1) Le vœu d'Anna, mère de Samuel, est un vœu de gratitude, une expression de reconnaissance; mais, dans l'Écriture, la tête non rasée est plus ordinairement la marque du chagrin; et un vœu qui tend à cela est un acte d'humiliation et de pénitence.

(2) Comparez à cette coutume la loi des Nazaréens (*Nombres*, ch. VI), dont le principe est en même temps moral. La personne qui *est mise à part* pour le

Digitized by Google

Les gens riches prennent une *dedeh*, ou nourrice, pour leurs enfans. Si c'est un garçon, dès qu'il a atteint sa seconde année, le père choisit un homme sûr pour être son *lalèh*, que je suppose devoir être très-instruit comme les *précepteurs d'enfans* (1), dont il est fait mention dans le récit de la catastrophe des fils d'*Ahâb*; mais si c'est une fille, elle a une *giz-sefyd*, ou tête blanche, dont l'emploi répond à celui du lalèh.

Pendant notre séjour à Chirâz, je pris tous les renseignemens qui pussent me mettre en état de connaître au juste le nombre des habitans; mais il est si difficile d'obtenir d'un peuple, dont le caractère est essentiellement faux, quelque renseignement qui approche seulement de la vérité, que je désespérai d'obtenir un résultat satisfaisant. Les registres

service de Dieu doit laisser pousser ses cheveux, s'abstenir de vin et des autres agrémens de la vie: ceci dure quelquefois toute la vie, quelquefois seulement pendant un certain temps, puis on fait des offrandes au Seigneur.

(1) Ce mot vient de celui qui répond à nourrice (*aman*).

Digitized by Google

de naissance sont inconnus dans l'Orient, et l'état du nombre des maisons est trop inexact pour servir de base à un calcul qui soit exact (1). J'envoyai cependant secrètement un homme, que je payai de mon argent, pour s'informer auprès des ket-khoda, ou chefs des différens *mahâls*, ou quartiers, quel est le nombre des maisons qui le composent; et je donne ici le résultat de mes recherches.

La ville est divisée en dix *mahâls*:

	Maisons.
Der châh Zâdèh	1300
Derbe ichâk Beg	1350
Bala Keft	1420
Meïdân-châh	1200
Sogt-el-tyr, ou bazâr-mogh	500
Seng Syâh	450

(1) M. Morier aurait dû ajouter que les parens eux-mêmes négligeant de prendre note du jour de la naissance de leurs enfans, il arrive de là qu'il est rare à une personne de l'Orient de savoir son âge. (*Note du traducteur.*)

	Maisons.
Ser dezek	750
Leby âb	500
Der mesged nò	130
Sir bâgh	180
	7780

Dans mon premier voyage, j'ai dit que le nombre des maisons s'élevait à 12,000; néanmoins les observations que j'ai faites en parcourant Chirâz en dernier lieu, me font penser qu'on ne peut pas en élever le nombre à plus de la moitié des 7780 que j'ai indiquée dans la liste ci-dessus. Chirâz a près de quatre milles de circonférence; un tiers des édifices, dans la partie sud-est, sont en ruines. Ceux encore habités s'en trouvent aussi environnés. Si, dans l'espace qui reste, on retranche les bazars, les meïdâns ou places publiques, le palais du prince, les écuries et les autres monumens publics, on exagérera encore, en disant que la moitié de la ville est habitée. L'opinion répandue parmi les personnes de l'ambassade était qu'on ne pouvait y compter plus de 10,000 ames;

Digitized by Google

mais si, d'après mes conjectures, le nombre des maisons est de 3,800 ; en donnant cinq personnes pour chaque famille, nous trouverons un total de 19,000, calcul raisonnable.

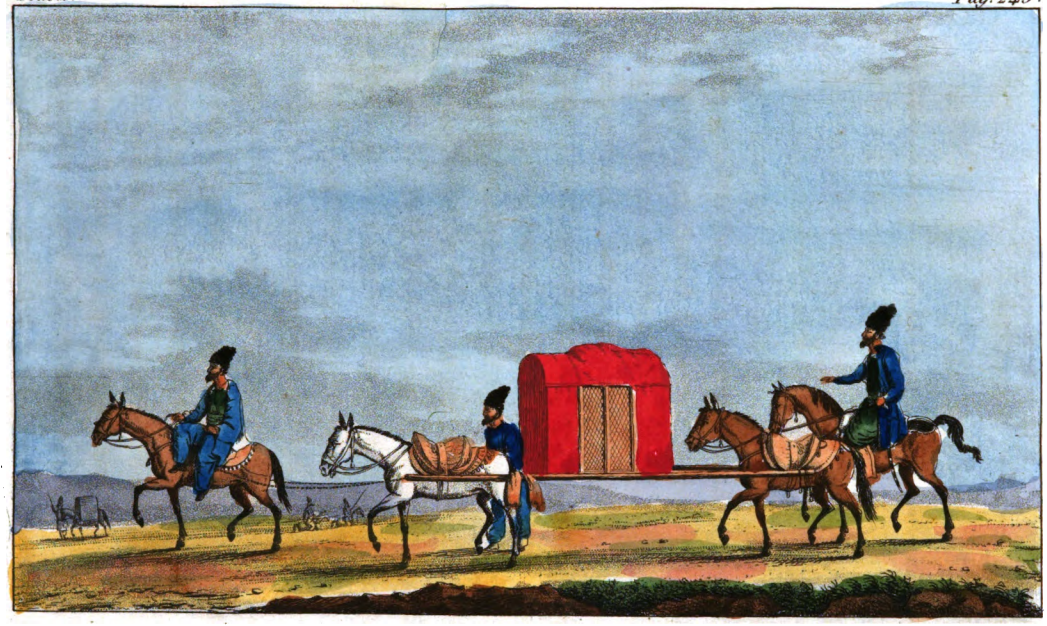
La consommation du pain fournit une base plus exacte que le nombre des maisons pour trouver la population d'une ville asiatique. Il y a un an ou deux, Mohammed-Neby-Khân fit des recherches pour connaître la quantité de blé qui se consommait tous les jours à Chirâz ; le prétexte était d'assurer la nourriture de la population pendant l'année ; mais le but réel de ce ministre était de posséder une base qui pût lui servir à établir un plan de monopole. Il fut reconnu que Chirâz consommait tous les jours 8000 mâns de Tauriz de blé, qui donnaient 10,000 mâns de pain ; un mân de Tauriz pèse sept livres et un quart anglaises. La consommation journalière d'un persan est d'un tchâ'r'ek, ou un quart de mân ; alors 10,000 mâns de Tauriz équivalant à 72,500 livres, le résultat dut donner, pour la population de la ville, 18,125 ames.

Digitized by Google

Un vieillard de cette ville me prouva d'une autre manière l'exactitude de ce calcul; il me dit que 70 *yabous*, ou chevaux de charge, étaient tous les jours occupés au transport du blé de Chirâz aux moulins à eau, dans le voisinage de cette ville. Ces chevaux font deux voyages par jour, un le matin, un autre le soir; et, à chaque voyage, ils portent soixante mâns de blé chacun au moulin; ce qui donne huit mille quatre cents mâns par jour. On a calculé qu'un mân et un quart de farine donne un mân de pain. Ainsi, huit mille quatre cents mâns de la première en fournissent dix mille cinq cents du second; ainsi la consommation journalière du pain et ma conjecture sur le nombre des maisons me donnent un résultat presque égal pour la population de cette ville.

Digitized by Google

Digitized by Google



Takht-e-Ravan.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Enfin le jour de notre départ arriva; et, après avoir pris congé en forme du prince, nous nous mîmes en route le 10 juillet à une heure et demie du matin. L'intensité de la chaleur nous eût empêchés de marcher pendant le jour. Depuis la mi-juin, nous avions remarqué que le thermomètre de Farenheit, à deux heures après midi, fut rarement au-dessous de 100° (32° R.). Le 7 juillet il s'éleva à 105° et $\frac{1}{2}$ (34° et $\frac{1}{4}$), sous ma tente; le 8 à 108° (36°) et le 9 à 110° (37°).

Outre les équipages qui suivaient la légation à notre arrivée à Chirâz, nous avions une takht-reouân ou litière pour la nourrice et l'enfant de l'ambassadeur. Elle se composait d'une cage en treillis couverte d'une toile et portée par deux mulets, l'un devant, l'autre derrière; deux hommes à cheval la conduisaient, l'un marchait en avant, l'autre à côté.

Digitized by Google

Peut être est-ce là cette voiture appelée *armamaxa* (1) qui portait les enfans de Darius et leur suite.

Pendant la première marche, notre nouveau mihmândâr nous donna une preuve de sa fermeté. Un de ses domestiques ayant montré de l'insolence en persistant à trop s'approcher du palanquin où était portée lady Ouseley, il le fit sur-le-champ venir en sa présence, et donna l'ordre qu'on le châtiât devant lui. Il commença par le frapper avec son sabre, puis avec son fouet, et commanda à ses domestiques de le battre. Ils le jetèrent par terre, le frappèrent avec leurs poings et leurs bâtons, le foulèrent aux pieds, et le mirent dans un tel état, qu'il n'avait plus la force de se tenir sur son cheval. Tout ceci se passa sans qu'on fît la moindre question à ce malheureux, au milieu du chemin, dans la poussière, et au moment même où passait une immense cavalcade.

Notre premier mihmândâr Zeki-Khân nous accompagna jusqu'à un endroit un

(1) Quinte-Curce, Liv. III, ch. 3.

Digitized by Google

peu en avant de Badjgâh. Après avoir fumé le galéoun avec lui, assis sur un tapis étendu sur un rocher, à côté du chemin, nous nous levâmes pour nous remettre en route. Dans ce moment la longue barbe qui ombrageait sa figure donnait une telle expression à la tristesse que lui causait notre séparation, que nous ne pûmes croire qu'elle ne fût pas réelle. L'ambassadeur lui envoya une lunette de spectacle, qu'il lui dit pouvoir lui servir à la chasse, une montre d'argent pour la chasse, et une petite bague à diamans.

Nous fîmes halte à Zargoun, où, à midi, la chaleur était à 106° (35°). Nous fûmes cruellement tourmentés dans cet endroit par des tarentules, dont la piqûre, selon les Persans, est venimeuse et mortelle; c'est sans contredit la plus hideuse de toutes les espèces d'araignées.

Le 11 juillet, nous arrivâmes à Persepolis, deux heures avant le lever du soleil, et nous y restâmes jusqu'au 13, à minuit. Nous ne fîmes, pendant ce temps, aucune découverte importante; mais, à l'aide de

Digitized by Google

nos soldats d'artillerie, nous débarrassâmes le passage étroit qui conduit dans le premier tombeau décrit par Chardin, et, après avoir rampé sur notre ventre, nous trouvâmes enfin le sarcophage dont parle ce voyageur, et que couvre presque entièrement un amas de décombres. M. Gordon envoya des paysans creuser pour son compte le terrain, sur le devant de l'escalier, que j'avais déja fait fouiller, et il réussit à découvrir quelques fragmens curieux. Il trouva entre autres une pierre sur laquelle était sculpté un chariot traîné par deux chevaux, et conduit par un homme debout; une seconde représentait un cheval caparaçonné, l'une et l'autre parfaitement conservée.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes sur Sewand; le chemin qu'on suit généralement pendant l'été passe par Mayin; mais le défaut de population dans ce lieu nous força, pendant cette saison de l'année, de prendre celui d'hiver. Nous campâmes sur les bords de la rivière Sewand, qui, par une étroite vallée, se rend dans la plaine de Merdacht, et va se jeter dans le Bend-

Digitized by Google

Emir, un peu au-desssus de Fattehabâd. La vallée où nous fîmes halte, est ceinte de hauteurs escarpées; elle est couverte de ces plantes grasses que les Persans appellent *sous*, et le *khor chater*, épine à chameau; elle est ainsi nommée, parce que les chameaux la préfèrent à toutes les autres herbes; elle produit, étant mâchée, une salive écumeuse, qui paraît donner beaucoup de plaisir à l'animal. Le village s'élevait sur une hauteur, à quelque distance de notre campement; mais il est entièrement abandonné. Les habitans vivent sous des tentes ou des huttes temporaires, composées de pieux grossiers, enfoncés en terre, et couverts de branches d'arbres, et de genets épineux. Ils sont venus jouir du voisinage de la rivière, et s'établir dans une situation plus fraîche que celle de l'endroit où est placé le village. Sewand fait partie du Balouk ou district de *Hafrek-Bala*, lequel renferme vingt-un villages; cependant il est sous la juridiction de Mirza-Mohammed-Aly, le même qui commande à Merdâcht, quoique le territoire de

Digitized by Google

ce dernier district ne s'étende que jusqu'à Hadjy-Abâd. Le fils de Mirza-Mohammed-Aly vint à la rencontre de l'ambassadeur, à Sewand, et excusa son père de ne pouvoir venir en personne, parce qu'il se reposait, dit-il, des fatigues d'un long voyage; mais en avançant nous le decouvrîmes goûtant, sous un appentis, les douceurs d'un profond sommeil, une lance fichée en terre à son chevet; ce qui, aujourd'hui, comme au temps de Saül, indique le lieu où repose un homme d'importance. *David et Abisaï allèrent donc la nuit parmi les gens de Saül couché et dormant dans sa tente : sa lance était à son chevet fichée en terre, et Abner avec tous ses gens dormaient autour de lui* (1). (1er liv. des Rois, ch. XXVI, v. 7.)

Le lendemain, nous atteignîmes Kemyn, où se trouve un chemin beaucoup plus court que celui que nous avions pris; il traverse le

(1) Venerunt ergò David et Abisaï ad populum nocte, et invenerunt Saül jacentem et dormientem in tentorio, et hastam fixam in terrâ ad caput ejus; Abner autem et populus dormientes in circuitu ejus.

Digitized by Google

Teng-Parou, défilé si étroit qu'il ne peut recevoir un mulet chargé. Le mihmândâr désirait vivement que nous pussions atteindre Morghâb sans être obligé de nous arrêter à Kemyn, parce que ce dernier endroit, nous dit-il, était tellement dépourvu de vivres que nous ne pourrions renouveler nos provisions. Mais huit farsengs qui nous restaient à faire jusqu'à la première de ces villes, était une distance trop considérable pour que la famille de l'ambassadeur pût la parcourir en un seul jour; nous vinmes donc à Kemyn. Là, ce que nous avait dit le mihmândâr ne parut que trop réel; car, malgré l'apparence d'une culture assez florissante dans les campagnes des environs, nous n'aperçûmes pas une seule créature vivante dans le village. Les domestiques du mihmândâr furent obligés d'enfoncer les portes; mais ils n'y trouvèrent que des femmes; les hommes s'étaient enfuis dans les montagnes à notre approche. Le mihmândâr nous avoua que le prince de Chirâz lui avait défendu de s'arrêter à Kemyn, parce que Mirza-Ahady avait der-

Digitized by Google

nièrement levé sur ce village de si fortes contributions, que les habitans se trouvaient dans l'impossibilité de fournir des vivres à l'ambassade pendant un seul jour. Cet officier força cependant ces malheureuses femmes de nous nourrir, nous et nos bêtes de somme; et, non content de cette avanie, il persista à vouloir lever quarante toumâns (400 fr.), somme qu'il lui est permis, par son fermân, de lever pour son propre compte sur chacun des villages où nous devions nous arrêter: c'est une espèce de *pour la dent* (1). Cette demande excita de grandes lamentations parmi les femmes; elles sortirent en foule de leurs maisons,

(1) C'est comme qui dirait en France *le pour boire*. Lady Montague, en parlant des pachas dans son voyage en Turquie, s'exprime ainsi : « Ces tyrans, non contens de manger aux paysans tout « ce qui peut se manger, après s'être engraissés, « eux et leur suite nombreuse, ont encore l'impu- « dence de lever ce qu'ils appellent l'*argent pour la* « *dent*. » C'est une espèce de contribution pour leur dent, qu'ils semblent porter pour leur faire l'honneur de dévorer leur subsistance.

Digitized by Google

en se frappant la tête et en élevant les mains vers le ciel. Ce que le mihmândâr ne pût arracher en argent, il se le fit donner en nature. Ses gens emportèrent de force le peu de vivres qui restait à ces malheureuses créatures, et se servirent sans miséricorde de leur bâton. L'idée qu'ont les Persans modernes des femmes est bien exprimé par le le mot *zaifèh* (de *zaif*, faible, infirme) dont ils se servent en parlant d'une femme en particulier. Ce n'est qu'en parlant de ce sexe en général qu'ils emploient le mot *zenân*. Avant notre départ, l'ambassadeur, à l'insu du mihmândâr, ne manqua pas d'indemniser ces malheureuses femmes de la perte qu'elles venaient d'éprouver.

Nous remarquâmes une ruine dans la plaine de Kemyn. Les Persans prétendent que ce sont les restes d'un des châteaux du roi Bahrâm. Elle est entièrement construite de briques cuites au soleil, et son apparence la rapproche beaucoup de celles que, dans mon dernier voyage (1), j'aperçus auprès

(1) Voyage, p. 150.

Digitized by Google

de Surmek, et qui passent aussi pour appartenir au siècle du même prince.

Nous traversâmes un campement d'Illiâts. Leurs tentes, placées en ordre régulier, ressemblaient à de riantes cabanes. Toute la population sortit pour nous voir passer; et, comme leurs femmes n'étaient point voilées, nous pûmes remarquer qu'aucune d'elles ne devait prétendre à la beauté.

Le 16, nous nous rendîmes de Kemyn à Morghâb, en nous écartant un peu sur la gauche pour voir le *Meched-mader-i-Suleïmán*, dont j'ai donné la description dans mon précédent journal (1). Nous réussîmes, sans être vus de nos guides, qui nous répétèrent, comme je l'avais déjà entendu auparavant, que les femmes seules ont la permission d'entrer dans cet édifice, à enfoncer, sans beaucoup d'efforts, la porte qui est très-étroite, et à y pénétrer. Sur le côté qui fait face au *Kebleh* (endroit vers lequel se tournent les Musulmans en faisant leurs prières), le mur porte des ornemens sculptés

(1) Voyage, p. 144.

Digitized by Google

qui entourent une inscription arabe ; et, dans un coin, nous trouvâmes quelques manuscrits poudreux, dont la plupart étaient des copies du Korân, et quelques petites offrandes composées de lampes d'étain, etc., qu'on rencontre presque toujours dans les lieux où les Musulmans viennent prier Dieu. Le corps du saint est, à ce qu'on nous dit, renfermé dans le toit du monument.

Sur l'un des pilastres de la plaine, placé à quelque distance des autres, est une figure sculptée qui avait échappé à mes observations, lorsque je visitai le lieu pour la première fois. Quoique très-effacée, elle ne l'est cependant pas assez pour empêcher qu'on ne reconnaisse qu'elle est allégorique. En m'approchant de ce lieu beaucoup plus près que je ne l'avais fait auparavant, je remarquai sur la hauteur les restes d'un mur, et l'excellence de la maçonnerie me frappa. Les pierres sont taillées en carré régulier, et sur chacune est un haut relief : à la section des lignes où se réunissent les pierres, sont des trous pratiqués à des intervalles réguliers ; on ne peut deviner dans quelle

Digitized by Google

vue. Ils pourraient néanmoins servir à faire conjecturer que ces murs, ainsi que ceux d'Ecbatane, ont dû, à une certaine époque, être couverts d'ornemens. C'était sans doute dans ces trous qu'étaient scellées les plaques de métal; de la même manière que les deux murailles intérieures de cette grande ville étaient revêtues de plaques, l'une en or, l'autre en argent (1).

Tout, dans les ruines de Morghâb, surtout les tombeaux, les colonnes, les pilastres, les sculptures, l'inscription à têtes de clous, le temple du feu et la muraille sur la hauteur, atteste l'emplacement d'une ville considérable : une recherche exacte, faite dans ces lieux, récompenserait amplement le travail d'un antiquaire.

Dans cette saison de l'année, Morghâb offre un aspect beaucoup plus riant que dans l'hiver, époque à laquelle j'y passais pour la première fois. Les coteaux voisins étaient couverts de vignobles, et la ville elle-même avait une apparence de fraîcheur tout-à-

(1) Hérodote, Clio, XCVIII.

Digitized by Google

fait surprenante pour des yeux accoutumés aux ruines et aux décombres qui distinguent la Perse. Ses murs étaient réparés, et de nouvelles maisons fort jolies s'élevaient çà et là. Ce district, pendant près de six cents ans, a appartenu à une famille arabe d'origine (1), dont le chef actuel est le même Aga-khân, dont j'ai parlé dans ma première relation, et qui, malgré les intrigues dirigées contre lui, est parvenu à se maintenir dans son gouvernement. Cette circonstance peut servir à rendre compte de l'apparence de prospérité qui se fait remarquer dans ces lieux, comparativement aux autres villages de la Perse. Partout où se trouve placé l'Arabe, jamais on ne le voit oublier ses

(1) Les Arabes qu'on trouve en Perse descendent pour la plupart de ceux qui, sous le règne d'Omar, soumirent cet empire. Ils habitent presque tous le Laristân et les autres provinces méridionales sur les bords du golfe Persique, au nombre de cinq ou six mille familles. Ne s'étant pas mêlé aux Persans, on les reconnaît facilement au premier coup d'œil; on retrouve d'ailleurs parmi eux toutes les qualités de leurs ancêtres. (*Note du traducteur.*)

vertus patriarchales. A une légère distance de Morghâb, l'ambassadeur rencontra le fils d'Aga-khân, jeune homme de beaucoup d'esprit et d'un excellent naturel, qui pria S. E. d'excuser l'absence de son père, que les affaires de son gouvernement avaient appelé à Chirâz. Entre autres renseignemens qu'il nous donna, il nous apprit qu'il y avait des mines de plomb dans le voisinage de Morghâb, et qu'un *mân* ou six ou sept livres de ce métal, après avoir été séparé de la terre, valait vingt abassis, huit schelings anglais (9 fr. 60 c.).

Le 17, nous nous écartâmes un peu de la route que j'avais suivie dans mon premier voyage, et nous vinmes à Kazioun. Le pays où nous entrâmes est regardé comme beaucoup plus froid, et son élévation est évidemment supérieure à celle de la contrée que nous avions parcourue jusqu'à ce moment. Le blé, en quelques endroits, n'était pas mûr; dans d'autres même, il était encore vert. Tout prouvait que l'air était essentiellement changé, car nous pûmes supporter sans inconvénient le soleil de dix heures du matin,

Digitized by Google

tandis que, dans d'autres parties du pays, il n'était plus supportable une heure après son lever.

Toute la Perse (et l'on peut dire la même chose de tous les pays où se trouvent des nomades) a été divisée en deux parties bien distinctes, le pays chaud et le pays froid. Cette division est le fruit de l'expérience des siècles; elles sont désignées, dans les parties méridionales de cet empire, par deux mots d'origine persanne, *ghermesir*, la chaleur; *serdesir*, le froid. Dans le nord, où l'irruption des Tartars a laissé des impressions plus nouvelles, les habitans se servent des mots tartares *kichlak* pour désigner le pays chaud, et *yeylak* le pays froid.

Un bel yeylak qui renferme de bons pâturages et de l'eau en abondance, est très-estimé chez les Iliats, et ils conduisent leurs troupeaux dans les parties les plus élevées des montagnes, où ils peuvent en trouver facilement. Cette particularité pourra servir à donner une nouvelle force aux promesses faites par le prophète Isaïe aux gentils: *toutes les plaines leur serviront de pâturages;*

ils n'auront plus ni faim ni soif; la chaleur et le soleil ne les brûleront plus, parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux les conduira et les mènera boire aux sources des eaux (1). Kazioun fait partie du Balouk de Kangoury, qui comprend aussi treize villages. On aperçoit une montagne appelée *Koh-Kasr-Yakoub* (la montagne du château de Jacob), où, nous dit-on, se trouvent des ruines; mais, d'après la description qu'on m'en donna, il paraît qu'elles appartiennnent à une construction musulmanne. Le mont Khorgoun, appelé ainsi d'un village de ce nom situé dans le voisinage, se fait remarquer entre tous les autres par son sommet composé de plusieurs petites hauteurs coniques. Khorgoun reste à est nord 18° est de Kazioun. A deux milles dans le nord se trouve encore un des châteaux du roi Bahrâm.

Le lendemain nous atteignons Delou-

(1) Et in omnibus planis pascua eorum, non esurient, neque sitient, et non percutiet eos æstus et sol; quia miserator eorum reget eos, et ad fontes aquarum potabit eos. *Isaïe*, chap. XLIX, v. 9-10.

Digitized by Google

Nezer, village situé aussi dans le pays froid, fait que nous pouvons certifier, la fraîcheur de la matinée nous ayant forcé de nous envelopper de nos manteaux; à midi un vent violent, venant du nord et de l'est, nous incommoda extrêmement. Nous aperçumes plusieurs oiseaux curieux, et un, entre autres, qui se trouve en abondance dans toutes les provinces du nord; son nom turc est Bokara-Kara, et chez les Persans il porte celui de *Siah-Sineh;* l'un et l'autre signifient gorge noire; la peau qui entoure ses yeux est couverte de poireaux, ses pieds dépouillés, l'intérieur des orteils rude, et le pied du mâle et de la femelle est armé d'un petit éperon; son bec est fort et crochu, la narine cachée sous des plumes, les pieds sont noirs, et la partie antérieure de la jambe, laquelle est très-forte, est couverte de plumes dont la couleur est gris de fer. Le mâle est brun, tacheté de blanc; la femelle d'un janne foncé, mêlé de brun; autour de la partie antérieure du corps, sur la poitrine, est un fer à cheval de plumes noires, beaucoup plus marqué dans

Digitized by Google

la femelle que dans le mâle; tout le dessous du corps est noir; ils volent par troupes, et dans leurs courses rapides rendent un son léger; ils habitent les plaines, et, une fois établis dans un canton, ils ne le quittent plus : ils s'apparient au printemps. Leur chair est de deux couleurs, noire dans le voisinage des os, et blanche extérieurement. C'est un bon manger.

Le 19, nous atteignons Eklyd, appelé communément Kelyl. On suit facilement le chemin qui traverse ces montagnes élevées. Il se termine par un défilé, appelé Teng-Asseri, par lequel nous entrâmes dans une plaine, à l'extrémité de laquelle nous aperçûmes Eklyd. La situation de la ville se trouve indiquée par une masse de grands arbres qui forment le plus beau développement de verdure que j'aie remarqué en Perse. En entrant dans ce lieu, nous éprouvâmes autant de surprise que de charme, lorsque nous aperçûmes des arbres de la plus grande taille entrelacer leurs rameaux avec beaucoup de grâce, et fournir un ombrage délicieux à ce site enchanteur

Digitized by Google

qu'arrose de leurs eaux limpides une multitude de petits ruisseaux qui courent dans toutes les directions; mais peut-être l'aridité, la stérilité non interrompue des lieux que nous venions de parcourir, nous fit-elle jouir des beautés d'Eklyd avec plus d'enthousiasme qu'elle n'en mérite. Nous remarquâmes aussi parmi les paysans de ce district un air d'aisance et de prospérité inconnu dans les autres parties du pays.

Les arbres les plus remarquables du plateau d'Eklyd sont : le noyer (dont j'ai aperçu quelques-uns de la plus rare beauté) le platane avec ses branches étendues, le saule, le peuplier, et une grande variété d'arbres fruitiers; d'un bois épais de ces derniers s'élèvent, d'une manière pittoresque, les tours de quatre forts différens, placés à une légère distance l'un de l'autre; c'est là qu'habitent la masse des paysans du lieu. Le principal ruisseau qui arrose ce lieu fertile, a sa source dans le sud-ouest des parties inhabitées de la forêt, et sort en un volume considérable de dessous un rocher qu'ombragent des arbres. Le poisson y fourmille, et

Digitized by Google

les habitans sont redevables de cet avantage, disent-ils, à un miracle opéré dans ce lieu par le prophète. Quoiqu'il ne soit jamais venu à Eklyd, ni même en Perse, nos guides persistèrent à nous montrer la trace de son pied imprimé sur le sol, et furent mécontens de nous voir sourire à leur crédulité. La terre, le poisson, tout enfin est regardé comme sacré dans ces lieux, et certes, sans cet avantage inappréciable, Eklyd serait un désert.

Eklyd aussi bien que Kazioun et Delou-Nezir obéissent à la même famille arabe qui commande à Morghâb.

Pour gagner Abadèh, nous prîmes le même chemin que j'ai décrit dans mon premier voyage (1): ainsi des détails géographiques deviennent inutiles; mais je dois citer un mot de notre mihmândâr qui donne une idée très-juste des Persans et du gouvernement de leur pays. Lorsque nous nous plaignîmes du défaut de population des campagnes que nous traversions, et des ruines d'Abadèh dont l'étendue prou-

(1) Voyage, p. 151.

Digitized by Google

vait qu'il avait existé là autrefois une ville considérable, il répondit : « Ce que vous dites est très-vrai ; si le roi venait à connaître l'état de ce pays, il s'y rendrait, et ferait sabrer toute cette canaille. »

A Choulgistoun nous fîmes la rencontre d'un tartar turc, chargé de dépêches de Constantinople ; jamais messager ne fut autant le *bienvenu*, car il nous apporta des nouvelles de notre pays et de nos familles. Au sourire de sa figure grave et solennelle, nous reconnûmes quel plaisir lui faisait notre rencontre ; et, pendant le récit affreux qu'il nous fit des désagrémens qu'il avait éprouvés en Perse, elle ne s'était pas déridée. Lui ayant demandé s'il aimait les Persans, il prit le collet de son manteau ; et, le secouant avec force : « Que Dieu « les punisse ! s'écria-t-il ; oh ! les menteurs, « les voleurs, les brigands ! Voyez, j'ai « perdu la tête de ma pipe, ils m'ont volé « mes pistolets ; mais, dieu merci, je vous « ai enfin trouvé. »

Cette manière de secouer son vêtement (très-commune en Turquie) a sans doute

Digitized by Google

la même importance que l'action de saint Paul, qui, lors de l'opposition des Juifs et entendant leurs blasphèmes, *secoua sa robe* (1); c'est ainsi qu'une nouvelle marque de réprobation est donnée dans une autre circonstance par saint Paul et Barnabas, qui *secouèrent* contre les Juifs *la poussière de leurs pieds*. Ils obéissaient ainsi à l'ordre que leur avait donné Jésus-Christ (2).

Le lendemain de notre arrivée à Maxhoud-beggy, nous enterrâmes un de nos soldats d'artillerie mort victime du climat. On creusa son tombeau à quatre cents pas de notre camp, et on en déroba autant que possible la connaissance aux Persans, dans la crainte que la curiosité ou l'avarice ne le leur fît ouvrir après notre départ.

(1) Contradicentibus autem eis et blasphemantibus, excutiens vestimenta sua, dixit ad eos : Sanguis vester super caput vestrum; mundus ego, ecce ad gentes vadam. *Act. apost.*, cap. XVIII, v. 6.

(2) Et quicunque non receperit vos, neque audieris sermones vestros : exeuntes de domo vel civitate, excutite pulverem de pedibus vestris. *Math.*, cap. X, v. 14.

Digitized by Google

De Delou-Nezir à cet endroit, nous fûmes dans des alarmes continuelles : le mihmândâr nous prévint qu'il avait été informé qu'une bande de voleurs de la tribu des Bakhtiarys se disposait à nous attaquer et à piller nos bagages. A Abadèh, nous fûmes joints par Mohammed-Beg, homme très-courageux, envoyé par le gouverneur d'Ispahân à la tête d'une troupe de *Teffendjikys* (fusiliers) pour protéger notre marche dans cette partie de la route; mais les précautions prises contre cette attaque, loin de nous inspirer quelque sécurité, étaient de nature, au contraire, à faire réussir l'attaque, si nous eussions eu affaire à des voleurs consommés dans leur métier. Comme nous marchions la nuit, il est impossible de donner une idée de la confusion qui régnait dans notre troupe nombreuse, grâce à la disposition de nos forces. Le principal objet était de marcher tous ensemble, et de ne faire qu'un seul corps. Quoique bon en lui-même, ce projet fut si mal exécuté, que, lorsque nous fûmes en masse, il n'y eut plus d'ordre, et on ne put se reconnaître. Chacun

Digitized by Google

croyait avoir le droit de parler; et une centaine de voix s'exprimant chacune, pour ainsi dire en un langage différent, se faisant entendre toutes à la fois, le hennissement des chevaux, le braire des ânes, le tintement des sonnettes des mulets et des chameaux, portaient la confusion à son comble. Heureusement nul Bakhtiary ne parut, et toute la sécurité que nous donnait notre escorte de Persans était la bravoure qu'ils eussent montrée si nous avions été attaqués.

Les Bakhtiarys sont une tribu de montagnards braves et intrépides qui habitent plus particulièrement les terres hautes du Laristân : on en trouve cependant aussi dans les *Yeylaks* et les *Kichlâks*, qui s'étendent du Kermân vers Kâzeroun, et de Koum à Chouzter. Ils ont plusieurs traditions différentes touchant leur origine; quelques-uns assurent, mais d'une manière vague, qu'ils sont venus du côté de l'est; selon d'autres, leurs ancêtres habitaient le pays de Roum (la Turquie; c'est le nom que porte cet empire dans toute la Perse). Ainsi, quelle que

soit leur origine, ils ne sont pas Persans. Leur langue semblerait contredire cette dernière assertion, car elle abonde en mots d'ancien persan, et elle a beaucoup d'analogie avec la langue zend. Cependant, un grand nombre de coutumes les distinguent des Persans modernes. Leur danse nationale, en particulier le *Tchappy*, ressemble beaucoup à l'*arnoutika* des Grecs actuels, qui passent pour l'avoir reçue des anciens. Elle s'exécute par un nombre indéterminé de personnes qui, se tenant par la ceinture, forment une ligne serrée; elles sautent en s'avançant obliquement, et marquent la mesure en frappant du pied, qu'elles élèvent alternativement devant elles, en présentant le talon en l'air. Elles sont conduites par un homme qui danse seul; il tient à la main un mouchoir qu'il élève en l'air, en accompagnant la danse d'une chanson. Le mot Bakhtyaris ressemble beaucoup à celui de Bactriane; et cette coïncidence pourrait faire supposer que ce peuple est la colonie grecque établie dans ce canton par Alexandre

et qui, selon Deguignes, fut transportée par les Tartars vers l'ouest (1).

Dans les funérailles, loin de montrer de la tristesse, ils se réjouissent, ils s'assemblent autour du tombeau, et y chantent et dansent le *tchappy* au son des instrumens de musique. Si le défunt a été tué dans un combat, ils redoublent de gaîté, parce que, selon eux, sa mort est *halal* ou juste; et s'il arrive qu'il soit mort loin de chez lui, ils élèvent un cénotaphe, placent au-dessus la coiffure du défunt, ses armes et d'autres objets, exécutent des danses à l'entour, et se livrent à la joie.

Dans le Laristan, leurs villages se composent de vingt ou trente maisons; ils s'établissent dans les enfoncemens les plus difficiles des montagnes, où ils peuvent trouver de l'eau et de l'herbe; quelques-uns aussi habitent des cavernes. Ceux d'entre eux, avec lesquels je me suis entretenu, prétendent qu'on re-

(1) *Voy.* Recherches dans l'Inde ancienne, par Robertson, dans sa note xvi.

trouve chez eux toute l'hospitalité des tribus nomades, et donnent pour preuve qu'une vieille femme préféra se vendre elle-même que de souffrir que son hôte manquât de nourriture; mais d'autres Persans m'ont affirmé que jamais ils ne permettent à un étranger de séjourner parmi eux, et qu'ils ne se font pas scrupule de dépouiller les passans. Leur principale retraite est à deux *menzils* ou haltes de *dezfoul*, qu'on appelle *dez*, par abréviation; mais dans la langue des Bakhtiarys, ce lieu porte le nom de *Dess-Miaunidezou*, et il est situé, dit-on, au centre d'un étroit défilé qu'il commande.

La tribu des Bakhtiarys se divise en deux branches, le *haft-leng* et le *tchahar-leng*, qui se subdivisent en plusieurs *tirs*. *Leng*, dans leur dialecte, signifie pied, et la dénomination de *haft-leng*, sept pieds, et de *tchahar-leng*, quatre pieds, a pour origine disent-ils, la demande qu'on leur fit autrefois d'un contingent de cavalerie, qui fut si léger qu'une partie de la tribu ne fut taxée qu'à sept pieds, ou un cheval et trois quarts, et l'autre à quatre pieds seulement, ou un

cheval. Ils sont tous parfaitement unis, très-attachés à leurs khâns, et prennent leur parti toutes les fois qu'ils en sont requis; mais le Bakhtiary qui me donna ces renseignemens me dit que dans leur intérieur domestique ils ne sont jamais du même avis, et que pour lui, il avait reçu seize blessures dans les différentes querelles qui s'étaient élevées dans les *medjlis* ou assemblées de ses parens. S'il se présentait quelque occasion favorable, ou s'ils étaient secourus, ils pourraient facilement se rendre indépendans de la Perse; et le roi est si bien persuadé de cette vérité, qu'il tient comme ôtages de leur fidélité plusieurs de leurs familles dans des villages séparés auprès de Téhérân. Une partie est cependant *yaghi*, ou en rebellion ouverte; à leur tête est Assâg-khân, un de leurs chefs, qui tient tout le pays en alarme, et menace même Ispahân.

Le 25, avant d'avoir atteint nos tentes à Komicha, nous rencontrâmes notre ancien ami Mirza-Aboûl-Hassan-Khân, ci-devant ambassadeur en Angleterre, qui était venu d'Ispahân au-devant de nous. Il nous avait

Digitized by Google

quittés à Chirâz, ayant été appelé à Téhérân par le roi, qui lui permit d'aller passer quelque temps à Ispahân, dans le sein de sa famille. Il parut fort content de nous revoir; il avait repris la manière de saluer des Persans, laquelle consiste, entre amis intimes, à s'incliner l'un vers l'autre sur le col, et à se toucher les joues, ce que je suppose être le : *se baisant sur le col, et s'embrassant*, dont parlent si souvent l'ancien et le nouveau Testament (1).

A Komicha, il s'éleva une querelle de préséance entre le mihmândâr du roi et les personnes envoyées à la rencontre de l'ambassadeur par le gouverneur d'Ispahân; et les conséquences pensèrent en être fatales à quelques-uns. La vallée d'Yezdkhâst forme la limite des provinces de Fars et de l'Irâk; et, comme nous nous trouvions sur le territoire du gouverneur, il réclama l'honneur de recevoir l'ambassadeur comme son hôte; ses gens, en conséquence, s'empressaient de

(1) Genèse, XXXIII, 4; XLV, 14. Saint Luc, XV, 20.

Digitized by Google

fournir de vivres notre camp. Mirza-Zeky, au contraire, prétendait que le gouverneur n'avait pas le droit de lui ôter la qualité d'être notre mihmândâr, et donna ses ordres en conséquence. Il s'ensuivit une querelle très-vive, dont les rues de Komicha' furent le théâtre, entre les habitans de la ville et quelques-uns de nos valets, qui s'y trouvaient pour recevoir le *soursat*, ou ration de vivres; ils revinrent au camp dangereusement blessés; ils se présentèrent, tout en sang, devant l'ambassadeur. Les uns avaient la tête cassée, les autres avaient été atteints dans les bras, et tous, cherchant à embrouiller l'affaire, prétendirent que c'était à l'instigation des chefs de Komicha, qu'ils avaient été aussi maltraités. Les coupables sont aussitôt appelés, à la demande de l'ambassadeur, et l'un d'eux est tiré par la barbe, objet sacré parmi eux, comme le nez chez nous. On les étend par terre, sans forme de procès; un homme s'assied sur le cou du coupable, un autre sur ses pieds, tandis qu'un troisième promène vigoureusement un bâton sur le reste de son corps; et, après cette expédition, les

Digitized by Google

principaux du village vinrent encore faire leurs excuses, et pour punition on leur défendit de s'asseoir.

Nous visitâmes le tombeau de Chah-Riza, dans le voisinage de Komicha; ce monument est surmonté d'une coupole, à l'ombre d'un bosquet épais; dans l'enclos se trouvent deux bassins d'eau, l'un contient beaucoup de tanches; les Persans les regardent comme sacrés, et ne souffrent pas qu'on y touche. Xénophon a fait la remarque que les anciens Syriens regardaient comme des dieux les tanches de la rivière Chalus, et ne permettaient pas qu'on les pêchât (1).

Avant notre arrivée à Mayar, nous rencontrâmes Mirza-Abdoùl-Kaçem, confident et officier du gouverneur d'Ispahân, un *hakem* ou médecin, l'un des plus savans hommes de cette grande ville, et plusieurs des principaux habitans. Ces députations se nomment *pich-was* (ceux qui ouvrent le chemin), et c'est, parmi les Persans, une des

(1) Anabasis, Lib. I.

Digitized by Google

manières de faire honneur à leurs hôtes. Le rang distingué des personnes chargées de cette mission, la distance qu'ils parcourent sont proportionnés à l'honneur qu'ils veulent lui faire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Le jour de notre entrée dans Ispahan, nous fûmes reçus par le plus jeune des fils de l'amyn-ed-daulah, jeune enfant de treize ans, qui, dans la réception de l'ambassadeur, déploya l'expérience d'un vieux courtisan. Après avoir fait le compliment d'usage : « Vous êtes le bienvenu; — vous nous faites beaucoup d'honneur; — comment vous portez-vous? N'avez-vous point de mal? » Accompagné de *Bismillah*, au nom de Dieu, suivit une longue pause; puis le petit seigneur répéta sa longue kyrielle de complimens, ce qui nous amusa beaucoup.

Les personnages considérables de la ville se présentèrent tour à tour; et, comme nous allions continuer notre marche, deux des frères de l'amyn-ed-daulah, vêtus de robes de brocard, et la tête coiffée de schâlls, vinrent rendre leurs devoirs à l'am-

Digitized by Google

bassadeur. Cette succession de personnages, de plus en plus importans, à mesure que nous approchions de la ville, rappelle à l'esprit *les seigneurs de plus en plus illustres* (1), que Balak envoya à Balaam; enfin le gouverneur en personne, fils aîné de l'amynd-ed-daulah, vint à un mille de la ville recevoir l'ambassadeur.

Jointe par la multitude des curieux sortis d'Ispahân, notre cavalcade, qui était devenue une immense multitude, continua sa route en bon ordre jusqu'à l'instant où elle arriva à quelques avenues nouvellement plantées aux portes de la ville; en cet endroit les murs arrêtèrent sa marche. Ces avenues occupent, à ce que je crois, l'emplacement de la grande rue d'Ispahân au temps de Chardin (2), laquelle, dit-il, avait trente pas de large, et un quart de lieue de longueur. La plus rapprochée de la ville est celle de *Fathabâd*, nom qu'elle a reçu

(1) Rursùm ille multò plures et nobiliores quàm antè miserat, misit (*Nombres* XXII, v. 15).

(2) Edit. in-8°. Amsterd. Vol. IX, p. 187.

du roi ; l'autre par laquelle nous fîmes notre entrée, *Amyn-Abâd*, d'après celui de l'amyn-ed-daulâh, le Nouveau - Testament renferme un nombre prodigieux d'exemples de villes qui ont reçu de nouveaux noms, soit après une conquête, ou en l'honneur de quelque prince ou personnage distingué.

Les avenues, dont nous parlons ici, sont, du reste, des ouvrages de pure vanité ; et, en les construisant, on semble n'avoir eu pour but que de donner un extérieur riant aux nombreuses ruines qui se laissent apercevoir de toutes parts quand on approche de cette ville immense. Elles sont plantées en ligne droite ; deux allées règnent, l'une à droite, l'autre à gauche, et une troisième au centre. Les rosiers, les bassins et les canaux occupent le reste de l'espace. Au moment de notre passage, les jets d'eau jouèrent, et nous remarquâmes que les bassins étaient couverts de fleurs, pour célébrer l'entrée de l'ambassadeur. Cette espèce de *petits soins*, autant que je puis le juger, sont des marques distinctives du caractère persan.

La cavalcade, toujours suivie de la foule,

Digitized by Google

gagna enfin Saadetabâd, endroit assigné à l'ambassade pour sa résidence ; c'est un palais qui a appartenu à Châh-Tahmas, et, de nos chevaux, nos regards s'étendaient sur une immense salle ouverte, dont le toit est supporté par douze colonnes en bois, garnies de miroirs, et dont l'intérieur est orné de superbes peintures et de dorures. On avait placé sur le plancher une collation de fruits et de confitures, dans des vases de porcelaine empilés et ornés à la manière persanne, avec du coton et des feuilles d'or. Lorsque tout le monde fut assis, à la pipe et au café qui précèdent toujours les repas dans l'Orient, succéda un déjeûner à la persanne, et tout se passa devant la foule qui nous avait suivis ; ni sentinelles, ni palissades pour la tenir écartée, et ce ne fut qu'à l'instant où cette foule devint trop pressante que cinq ou six personnes résolues se levèrent, et les menacèrent de leurs bâtons ; chacun s'enfuit alors de côté et d'autre, et la multitude resta, dès ce moment, à quelque distance. C'était une scène nouvelle pour eux, et sans doute très-amusante, de remar-

Digitized by Google

quer l'embarras où nous nous trouvions, assis par terre avec nos larges pantalons, et notre maladresse à manger avec nos doigts. Toute la société ayant fini de manger, se leva, et il s'ensuivit alors une vive dispute pour les restes des plats; et, en dépit des coups distribués vigoureusement par nos domestiques, tout fut enlevé par la canaille.

Comme l'état moderne de la ville d'Ispahân est identifié avec l'amyn-ed-daulah, et l'histoire de ce grand personnage répandant un grand jour sur les vicissitudes de la vie d'un Persan, l'essai que nous allons en donner ici sera, j'espère, reçu avec plaisir. L'amyn-ed-daulah était, dans l'origine, épicier à Ispahân; il y est né ainsi que toute sa famille. Le premier pas à son élévation fut son élection à la charge de *ket-khoda*, ou député de son *mahâl* ou quartier; puis il devint celui d'un autre mahâl plus étendu; il fut alors promu à la dignité de *kelanter* ou maire d'Ispahân, puis à celle de thâbit ou chef d'un district riche et étendu dans le voisinage, où son excellent gouvernement lui fit une grande réputation.

Digitized by Google

Un *pychkech* ou présent qu'il fit au feu roi le mit en faveur, et, le gouvernement d'Ispahân étant à cette époque entre les mains d'un homme injuste, cruel et diffamé pour ses débauches, il réussit à le faire déposséder de sa charge, et fut nommé *beglerbeg*; la profonde connaissance des marchés publics et de toutes les ressources de cette grande ville ainsi que de ses habitans, lui fournit les moyens d'en augmenter de beaucoup les revenus. Il secourut les petits marchands, les fermiers et les boutiquiers; avança des fonds aux uns, augmenta ceux des autres; et, dans le moment même où, par de nombreux monopoles, il élevait le prix de toutes les denrées, il paraissait être le bienfaiteur du peuple. L'augmentation de ses revenus ne se faisant pas sentir aux paysans, il acquit la réputation d'un excellent homme de finances; toutes les machinations de ses ennemis ne purent l'empêcher de gagner de plus en plus la confiance du monarque régnant, et de s'élever rapidement aux honneurs. Lorsque le roi actuel monta sur le trône, son zèle, son dévoûment, et surtout

Digitized by Google

ses présens, lui assurèrent la continuation de la faveur du prince, et enfin il s'éleva à la dignité d'amyn-ed-daulah ou second vézir de l'état. On ne sait pas exactement par quels moyens il a pu acquérir les grandes richesses qui le mirent en état de quitter sa boutique d'épicier. Ses ennemis prétendent que, durant les dernières guerres civiles qui ensanglantèrent la Perse, une caravanne de mulets appartenant à Djaafer-Khân étant venue à passer auprès de sa maison au milieu de la nuit, et deux d'entre eux s'étant détachés par hasard, entrèrent dans sa cour; le bonheur voulut qu'ils se trouvassent chargés de pierres précieuses et autres objets de grand prix, dont la ruine de ce prince le rendit paisible possesseur. Ce conte pourrait figurer dans les Mille et une Nuits; du moins ce moyen ou tel autre lui fit obtenir, à force de présens faits à Mirza-Chaffey, premier ministre à cette époque, de se présenter à la cour.

Il n'est peut-être pas d'exemple aussi éclatant du peu de titres, soit du côté de la

Digitized by Google

naissance, soit du côté des talens, nécessaires pour devenir un homme d'état en Perse (1). L'amyn-ed-daulah était aussi ignorant que peut l'être un épicier. Depuis son élévation, les devoirs de sa charge l'ont forcé d'apprendre à lire et à écrire; mais il a si mal réussi, qu'à peine peut-il écrire une simple note ou même tracer deux mots. Le proverbe qu'un homme *illettré* est une chose *dangereuse*, n'a jamais été mieux appliqué qu'à lui; depuis qu'à une audience du roi, ayant reçu ordre de lire la liste des présens que ce prince venait de recevoir, il fit une si étrange bévue, que le prince, irrité, allait lui infliger un châtiment rigoureux, lorsqu'il évita le dilemme en offrant une grosse somme d'argent pour pallier son ignorance. Sancho s'en tirait-il mieux?

Aucun ministre de ce département ne l'a surpassé peut-être dans l'art de remplir les

(1) Il en est de même en Turquie; on voit souvent de simples *baltâdjys*, ou fendeurs de bois du sérail, devenir grands-officiers de l'empire et même grands-vézirs. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

coffres du prince; mais cependant nous trouvâmes en général fort bien disposé en sa faveur le peuple d'Ispahân, sur lequel est levée la plus grande partie des impôts. Il s'est plu à embellir la ville et ses environs; et, dans ce dernier voyage, je fus étonné de ce qu'il a fait en ce genre. Les monumens publics ont été réparés et embellis, de nouvelles avenues ont été plantées, la culture est devenue florissante, et cette grande ville offre une apparence plus générale de prospérité et de population.

Dans la soirée du jour de notre arrivée, l'amyn-ed-daulah vint faire à l'ambassadeur la visite de cérémonie. Son excellence était placée dans l'angle de l'appartement; elle se leva quand le ministre entra, sans néanmoins s'avancer; telle est l'étiquette suivie entre les personnes d'un rang égal. Si l'ambassadeur eût été d'un rang moins élevé, il aurait été recevoir le ministre à la porte de l'appartement; ou, s'il lui eût été plus inférieur encore, à celle de la maison. Il était accompagné de notre ami Myrza-Aboùl-Hassan-Khân; celui-ci resta assis à une certaine

Digitized by Google

distance, après qu'il en eut obtenu permission de l'amyn-ed-daulah; les grands personnages en Perse tiennent beaucoup à cette étiquette; c'est une des principales prérogatives de leur qualité d'avoir des hommes debout devant eux, et ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'ils leur accordent la permission de s'asseoir. Mohammed-Beg l'accompagnait aussi, mais resta debout tout le temps que dura la visite. Myrza-Aboul-Hassân-Khân profita de l'avantage que lui donnait la connaissance de la langue anglaise pour faire entendre à l'ambassadeur combien il serait agréable à Mohammed-Beg, que son excellence voulût bien parler en sa faveur à l'amyn-ed-daulah. L'ambassadeur se rendit à sa demande, et nous eûmes le plaisir de le voir paraître le lendemain vêtu d'un habit de brocard dont lui avait fait présent l'amyn-ed-daulah; le myrza dit aussi à son excellence que quelques mots en sa faveur pourraient lui être utiles; et l'amyn-ed-daulah, après avoir fait ses complimens aux deux parties, dit à l'ambassadeur : « Je vous écoute en faveur

Digitized by Google

« du myrza (*ego verò appono auriculam*);
« de même que je vous donne en même
« temps Mohammed-Beg (*pichkech chamu*
« *est*), c'est un présent que je vous fais. »

Le lendemain, l'ambassadeur rendit sa visite au ministre; c'est à six heures, pendant les grandes chaleurs qu'on fait ordinairement les visites en Perse. Le palais de l'amyn-ed-daulah était situé à une distance considérable de notre logement, dans la partie orientale de la ville, ce qui nous força de traverser une longue suite de bazars, qui, dans ces occasions, sont décorés avec soin par ordre du gouvernement; les marchands y déploient leurs marchandises les plus précieuses, car les Persans savent fort bien que la meilleure manière de connaître l'opulence d'une ville, est d'examiner la quantité et la qualité des marchandises dans les magasins.

L'ambassadeur fut reçu à la porte du palais de l'amyn-ed-daulah par quelques-uns de ses principaux officiers, qui, par des passages sombres, étroits et tortueux, le conduisirent dans une cour spacieuse,

Digitized by Google

entourée de soldats sous les armes, en plus grand nombre, et beaucoup mieux habillés que ceux que nous avions vus dans le palais du prince de Chirâz. Nous trouvâmes rassemblés chez l'amyn-ed-daulah, pour recevoir l'ambassadeur, les principaux habitans d'Ispahân, à l'exception d'abdoullah-khân, gouverneur de cette ville, et fils de l'amyn-ed-daulah, qui s'était rangé humblement dans la cour au milieu des domestiques; il nous offrit un exemple de ce profond respect des enfans pour leurs parens, dans l'Orient; car, dans les occasions publiques, semblables à celle-ci, quelque éminente que soit la dignité dont un jeune homme est revêtu, jamais on ne le voit s'asseoir en présence de son père. Rachel dit à Laban : *Que mon seigneur ne se fâche pas si je ne puis me lever maintenant devant lui* (1). Même respect envers les mères; et rien ne prouve mieux l'antiquité de cette coutume que les paroles

(1) Dixit : ne irascatur dominus meus, quòd coràm te assurgere nequeo (*Genèse*, chap. XXXI, v. 35).

Digitized by Google

d'Alexandre à Sisygambis : *Je sais que, chez les Perses, la plus grande offense d'un fils envers sa mère est de s'asseoir en sa présence, à moins qu'elle ne lui en donne la permission* (1).

La grande ville d'Ispahân qui, d'après la description de Chardin, avait vingt-quatre milles de circonférence à l'époque où ce voyageur la visita, est ensevelie au milieu de ses ruines, et n'occupe guère que le quart de cet espace. On serait tenté de croire que la main de Dieu s'est appesantie sur quelques parties de cette ville comme jadis sur Babylone : maisons, bazars, mosquées, palais, des rues entières sont totalement abandonnés. J'ai fait plusieurs milles, à travers des ruines, sans rencontrer une seule créature vivante, à l'exception peut-être d'un chakal élevant sa tête au-dessus d'un mur, ou d'un renard regagnant sa tanière.

Au milieu d'un vaste amas de décombres, où se font apercevoir des maisons plus ou moins en ruines, on en voit de distance en

(1) Quinte-Curce, Liv. v, chap. 2.

Digitized by Google

distance une abandonnée dont le propriétaire peut être comparé à cet homme au désespoir dont parle Job : *Il a fait sa demeure dans des villes désolées, dans des maisons désertes qui ne sont plus que des monceaux de pierres* (1). Telles sont les remarques que font naître les scènes qu'offre l'état actuel d'Ispahân ; et, à moins qu'on ait ressenti soi-même le sentiment particulier de mélancolie qu'elles inspirent, aucune expression ne peut en donner une idée exacte.

Mais si, considérées en détail, les ruines attristent l'œil, cependant, vues dans le lointain en masses, qu'il est impossible de distinguer des maisons habitées, elles servent à agrandir l'étendue de la ville, et à lui donner aujourd'hui l'apparence de ce qu'elle fut au temps de sa grandeur. Le tableau qui se présente aux yeux du voyageur, arrivant du côté du sud, est grand et magnifique; il peut servir à excuser l'en-

(1) Habitavit in civitatibus desolatis, et in domibus desertis quæ in tumulos sunt redactæ (*Job*. xv, 28).

Digitized by Google

thousiasme du Persan qui, à la vue de cette ville, s'écrie : *Isfahân nesf Djihân* (1).

En se formant une idée de cette grande ville, que le lecteur ne la compare à aucune des grandes capitales de l'Europe. Ici, point de rues longues et larges, nulle beauté dans l'architecture, peu de monumens qui attestent la richesse des particuliers ou la munificence du gouvernement. A Ispahân néanmoins (et il en est de même de toutes les autres contrées soumises au despotisme), l'intérieur des maisons est beaucoup plus élégant, renferme beaucoup plus de commodités que leur extérieur ne pourrait le faire supposer. On n'aperçoit rarement autre chose, du côté de la rue, qu'un mauvais mur, comme cela arrive dans presque toutes les maisons persannes; pas une seule pièce qui forme l'ornement extérieur. Cette suite non interrompue de murs, dont la monotonie n'est point égayée par des fenêtres, donne à ces rues mélancoliques un air mystérieux qu'augmente en-

(1) Isfahân est la moitié du monde.

Digitized by Google

core la vue des femmes, qui, par les légères ouvertures pratiquées dans le mur, jettent de temps à autre un coup d'œil furtif sur les passans.

En Perse, l'entrée des maisons, du côté de la rue, est petite et basse; elle a rarement plus de trois pieds de haut dans les maisons particulières, et les simples habitans ont pris cette précaution pour empêcher, en cas de tentatives d'oppression, les domestiques des grands d'entrer à cheval; ce qu'ils feraient sans scrupule. Quant aux maisons des grands, on les reconnaît facilement à l'élévation des portes, qui augmente en raison de la vanité du propriétaire. Une porte très-haute est la marque de la royauté : telles sont les portes d'*Allah-Capi* (Porte de Dieu) à Ispahân, et la *Bâb-Homayoun* ou la *Sublime-Porte* à Constantinople. C'est ainsi qu'il en dût être dans l'antiquité. Les portes de Jérusalem, de Sion, etc., etc., sont souvent indiquées dans l'Écriture avec la même idée de grandeur qu'elles eurent véritablement.

Un tel ornement à une maison attire si

Digitized by Google

bien les regards du public, que tous ceux qui craignent qu'on ne les soupçonne d'être riches, et d'être par-là exposés à la cupidité du gouvernement, évitent soigneusement cette marque distinctive. Telle est la raison pour laquelle les marchands d'Ispahân, dont quelques-uns sont très-riches, ont tous des portes très-basses, tandis que l'intérieur de leurs maisons est orné avec le luxe le plus recherché. En Turquie, il se trouve des gens assez vaniteux, lorsqu'ils ont une très-petite maison, d'y faire pratiquer des portes aussi grandes que celles d'un palais; mais aussi finissent-ils par payer bien cher leur ostentation : *Celui qui élève sa maison cherche sa ruine*, a dit le saint roi (1).

Les maisons d'Ispahân ne sont élevées que d'un étage; mais il se divise en un si grand nombre de compartimens, qu'une seule, très-ordinaire d'ailleurs, occupe une étendue considérable; car souvent si, en Europe, nous nous élevons en l'air, les Per-

(1) Qui altam facit domum suam, quærit ruinam. (*Proverbe* XVII, 19).

Digitized by Google

sans s'étendent, eux, horizontalement. Elles sont construites en terre ou en briques; et la monotonie qui naît de leur uniformité, sous le rapport de la hauteur et de la couleur, leur donne, étant vues en masse, une bien triste apparence.

Les bazars sont très-vastes, et on peut faire deux ou trois milles à couvert. Les marchands s'y trouvant placés par corps d'état, cette disposition offre beaucoup de commodités aux personnes qui veulent faire quelque emplète. L'analogie me fait supposer qu'il en est ainsi dans l'Orient depuis les temps les plus reculés, lorsque nous voyons, dans la Bible, Sédécias ordonner qu'on apporte à Jérémie des vivres de *la rue des Boulangers* (1).

(1) La Vulgate ne parle nullement de la *rue des Boulangers*. Voici le passage : Præcepit ergo rex Sedecias ut traderetur Jeremias in vestibulo carceris, et daretur ei torta panis quotidie, excepto pulmento, donec consumerentur omnes panes de civitate, et mansit Jeremias in vestibulo carceris. (*Jérémie*, XXXVII, 20).

Le roi Sédécias ordonna donc que Jérémie fût

Digitized by Google

Pour un étranger, les bazars sont les endroits de la ville les plus agréables; il s'y trouve toujours un concours immense de peuple, chacun y étant appelé par les besoins de son état; l'on y voit passer tour à tour toutes espèces de personnages. C'est ici qu'on voit en réalité quelques-unes de ces scènes dont il est si souvent question dans les Mille et une Nuits. Le jeune marchand chrétien; la dame de qualité sur sa mule, suivie de son eunuque et de sa domestique; le médecin juif, le *delal*, ou crieur, qui montre les marchandises; le barbier Alnasser, adossé contre un mur avec son échoppe, et tous les portraits peints dans ces contes célèbres, s'y trouvent au naturel. Les mollahs, ou hommes de loi, sont toujours sur une mule; et ils regardent comme une dignité, répondant à leur caractère, de monter des *ânes blancs*. Cette coutume sert

mis dans le vestibule de la prison, et qu'on lui donnât tous les jours un pain, outre les viandes ordinaires, jusqu'à ce que tout le pain de la ville fût consommé; et Jérémie demeura pendant ce temps dans le vestibule de la prison. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

à expliquer d'une manière frappante ce que nous lisons dans les Juges : *Parlez, vous autres, vous qui montez sur des ânes blancs* (1).

Le vendredi, étant chez les Musulmans le jour de repos, les Bazars se trouvent encombrés ces jours-là d'une foule immense, et les femmes se rendent aux cimetières placés aux portes de la ville pour y pleurer sur les tombeaux de leurs parens.

Au sud de la ville est une plaine déserte et stérile, appelée *Hezzard-Derreh*, ou les Mille-Vallées, composée d'un sol slaté (abondant en ardoises) et que traverse le chemin qui conduit de Chirâz à Ispahân. C'est là, disent les Persans, que Roustèm combattit

(1) Qui ascenditis super nitentes asinos..... loquimini (*Lib. Jud.*, ch. v, v. 10).

Il n'est pas très-certain que la Vulgate veuille spécifier que ces ânes sont *blancs* : aussi M. Lemaistre de Sacy s'est-il contenté de dire : *des ânes d'une beauté remarquable*. (*Note du traducteur.*)

Ces ânes viennent d'Arabie; leur rareté les rend très-chers et en fait une curiosité. (*Harmer*, Vol. II, p. 276).

Digitized by Google

le Dragon ; et, s'il faut les en croire, c'est le souffle empoisonné de ce monstre qui a rendu le sol stérile. Sur une éminence d'où l'on jouit d'une vue immense sur la ville, se trouve une petite tour ronde surmontée d'une coupole, autour de laquelle on lit une inscription en caractères koufiques, faite de petites briques, et qui paraît être du même âge que les ruines de Reïes, dans les environs de Téhérân. Chardin l'appelle *Mil-Chatyr*, ou la Colonne du coureur, et ajoute que ceux qui désiraient entrer au service du roi en cette qualité, étaient obligés, pour donner une preuve de leur agilité et de leurs forces, de courir de la porte du palais-royal, et d'arracher de cette tour douze flèches l'une après l'autre entre le lever et le coucher du soleil. Ce voyageur évalue à une lieue et demie la distance du palais à cette tour ; ainsi, il y avait trente-six farsangs, ou cent vingt milles anglais à parcourir en quatorze heures(1). Voici

(1) Trente-six farsangs, à une lieue et demie chacune, font quarante-cinq lieues. Supposons qua-

Digitized by Google

l'histoire que nous avons apprise de la bouche des Persans au sujet de cette tour. Un roi de Perse, qui régnait à une époque très-reculée, promit sa fille en mariage à celui qui pourrait courir devant son cheval depuis Chirâz jusqu'à Ispahân. Un de ces chatyrs, ou coureurs, avait presque fourni la carrière, et était près d'atteindre l'éminence où se trouve aujourd'hui la tour dont nous parlons, lorsque le prince, craignant d'être obligé de tenir sa promesse, laissa tomber son fouet. Le chatyr s'était tellement serré le corps que le malheureux vit bien que sa mort était certaine, s'il s'arrêtait au pied de cette éminence pour ramasser le fouet; il fut donc forcé de le saisir avec son pied, il le porta à sa main, et le presenta au roi. La ruse n'ayant pas réussi, le prince laissa tomber son anneau; le chatyr voyant que son sort était décidé, s'écria: « Prince, vous manquez à « votre parole; mais je vous prouverai mon

rante, je ne sais si on trouverait en Europe un pareil coureur. — Chardin, Description d'Ispahân, Vol. VII, p. 224, édition in-8°. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

« obéissance jusqu'au dernier moment. » Il s'arrêta donc, ramassa l'anneau, et mourut. En mémoire de cet événement, le chatyr fut enterré dans ce lieu; et cette tour, qui porte aujourd'hui le nom de *Tombeau du Chatyr*, s'élève sur les restes de cet infortuné.

Du côté de l'est sont les ruines immenses du village de Chyristân, fameux autrefois comme la résidence de tous les nobles d'Ispahân; mais il n'en subsiste plus actuellement que quelques maisons qu'on a bien de la peine à distinguer des ruines au milieu desquelles elles s'élèvent. On y trouve aussi les restes d'un mausolée, monument en briques d'une excellente maçonnerie et couronné d'une coupole très-élégante. On y a joint un minaret qui s'élève à une très-grande hauteur; mais l'escalier pratiqué dans l'intérieur est aujourd'hui si délabré, qu'on ne peut parvenir au sommet. Ce village possède un pont solidement construit sur le Zindehroud; mais on n'y fait aucune réparation. Les campagnes situées à l'est d'Ispahân ne sont ni si flo-

Digitized by Google

rissantes ni aussi bien peuplées que celles qui s'étendent à l'ouest de cette ville.

Quelque temps après notre arrivée, nous eûmes l'occasion de pouvoir juger de celles de l'ouest, dans une excursion, pour aller voir les colonnes tremblantes de Geladoun, que les Persans regardent comme des objets très-curieux. Pour y parvenir, on nous fit passer par des chemins étroits qui traversent des vergers touffus et des campagnes les mieux cultivées que j'eusse vues dans le pays. Les colonnes tremblantes sont deux minarets qui flanquent un édifice en cintre élevé sur le tombeau d'un saint personnage. On nous rendit témoins du miracle, en faisant monter au sommet de chaque colonne des enfans, qui, en employant toutes leurs forces, les firent non seulement trembler, mais aussi l'édifice au-dessous, comme s'il avait été agité par un tremblement de terre. Nous supposâmes que cela provenait d'un défaut dans l'architecture; mais les Persans sont plutôt enclins à l'attribuer au saint qui repose au-dessous. Notre *Cicerone*, dans cette excursion, était

Digitized by Google

Hadjy-Ibrahim, premier jardinier du roi, dont la maison est située non loin de ces colonnes, et il avait préparé un festin pour l'ambassadeur et sa suite. Une fois sur le tapis des miracles, il ne put s'arrêter en si beau chemin. S'il faut l'en croire, une lumière surnaturelle se fait voir fréquemment dans le voisinage du tombeau. Il nous parla aussi d'une relique qui consiste en une jaquette miraculeuse consacrée dans le voisinage du mausolée, et qui, quoique en lambeaux, pèse encore plusieurs mâns. Il y a encore, ajouta-t-il, une queue de bélier suspendue dans le même endroit, dont il découle miraculeusement de temps en temps trois gouttes d'huile, et il nous aurait sans doute raconté bien d'autres contes de cette espèce si les rafraichîssemens n'avaient paru; on servit, entre autres fruits, les meilleures et les plus grosses pêches que j'eusse encore mangées.

A deux milles des colonnes tremblantes est une éminence triangulaire appelée *l'Atech-Gâh*, ou place du feu, et qui se laisse apercevoir de loin. Elle se compose de plu-

Digitized by Google

sieurs couches de rochers, et la montée la plus facile est un sentier à l'est. Au sommet se trouvent plusieurs anciens édifices en terre et en briques cuites au soleil; ces dernières ont une très-grande dimension, entre chaque couche de brique en est une de roseaux, sans aucune apparence de ciment. Les Persans attribuent ces ouvrages aux Guèbres. Du sommet de cette éminence nous jouissions d'un superbe point de vue sur les riches campagnes qu'arrose le Zaindehroud dont on pouvait distinguer les sinuosités à la verdure et à la belle végétation qui couvrent ses rives.

Dans les environs de la ville, et sur les bords du Zaindehroud, à l'ouest, se trouvent nombre de colombiers élevés par les paysans à quelque distance des habitations, dans la seule vue de se procurer de la fiente de pigeons pour fumer leurs champs. Ce sont de grandes tours rondes, plus larges au pied qu'au sommet, et couronnées par des spirales coniques, qui servent aux pigeons à descendre dans le colombier. L'intérieur ressemble à un rayon de miel, par la multitude

Digitized by Google

de trous où les pigeons placent leurs nids. Il paraît que les paysans cherchent beaucoup plus à embellir l'extérieur de ces édifices que celui de leurs propres maisons, car il s'en trouve de peints et fort bien enjolivés. Ces immenses volées de pigeons que nous apercevions sur ces colombiers, peuvent servir à expliquer ce passage d'Isaïe : *Qui sont ceux-ci qui sont emportés en l'air comme des nuées, et qui volent comme des colombes lorsqu'elles retournent à leurs colombiers* (1)? Leur grand nombre, l'épaisseur de leur masse, les font ressembler de loin à un nuage, et il arrive quelquefois qu'ils obscurcissent le soleil.

La fiente de pigeons est le plus cher des engrais dont les Persans se servent pour fumer les terres; et, comme on le réserve surtout pour les melonières, c'est sans doute elle qui rend les melons d'Ispahân les meilleurs de tout l'empire. Le revenu annuel d'un colombier est d'environ 100 toumâns

(1) Qui sunt isti qui, ut nubes, volant, et quasi colombæ ad fenestras suas (*Isaïe*, ch. LX, v. 8).

Digitized by Google

(2000 fr.), et l'excellence de cet engrais, pour un fruit indispensable aux Persans pendant les grandes chaleurs de l'été, répandra sans doute une certaine clarté sur ce passage de l'Ecriture, lorsque, dans la famine de Samarie, *la ville fut pressée d'une famine extrême, jusque-là que le siége continuant toujours, la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un cabat de fiente de pigeon, cinq pièces d'argent* (1). Il n'existe en Perse aucune ordonnance contre ceux qui tuent des pigeons au vol, ou dans les champs; mais s'il arrive à un chasseur d'en tuer un quand il se trouve perché sur le colombier, le propriétaire en adresse sur-le-champ sa plainte aux autorités du lieu; malgré le fumet *délicieux* qu'ils trouvent à la chair de pigeon, les Persans n'en mangent pas. Un fait remarquable, c'est que je n'ai jamais aperçu dans

(1) Factaque est fames magna in Samariâ, et tandiù obsessa est, donec venumdaretur caput asini octoginta argenteis, et quarta pars cabi stercoris columbarum quinque argenteis (4e *Livre des Rois*, ch. VI, v. 25).

Digitized by Google

les environs d'Ispahan, non plus que dans les parties méridionales de la Perse, un seul pigeon blanc; et, selon Hérodote, les anciens Persans l'avoient en horreur (*Clio*, 138) (1). Ceux dont nous venons de parler sont d'un bleu cendré.

On peut connaître, mais seulement d'une manière très-imparfaite, approchant à peine de la réalité, la population d'Ispahan, par le nombre de brebis tuées tous les jours dans les boucheries de cette ville. Chacun de ces animaux que tue le boucher, paye une taxe de cinq châhis au gouvernement (six de nos liards); et il s'en consomme tous les jours, l'un portant l'autre, 175. Au temps de Chardin, 2000 brebis payaient tous les jours la taxe à la boucherie; d'après son calcul, elles devaient nourrir 600,000 ames: ainsi, d'après cette supputation, 175 de ces animaux ne

(1) Dans la partie occidentale de l'Angleterre, il s'est conservé, dans plus d'une ancienne famille, une superstition extraordinaire: lorsque le chef de la famille vient à mourir, on fait voler un pigeon blanc sur le lit du défunt. Cet oiseau était-il autrefois regardé comme le précurseur de la mort?

Digitized by Google

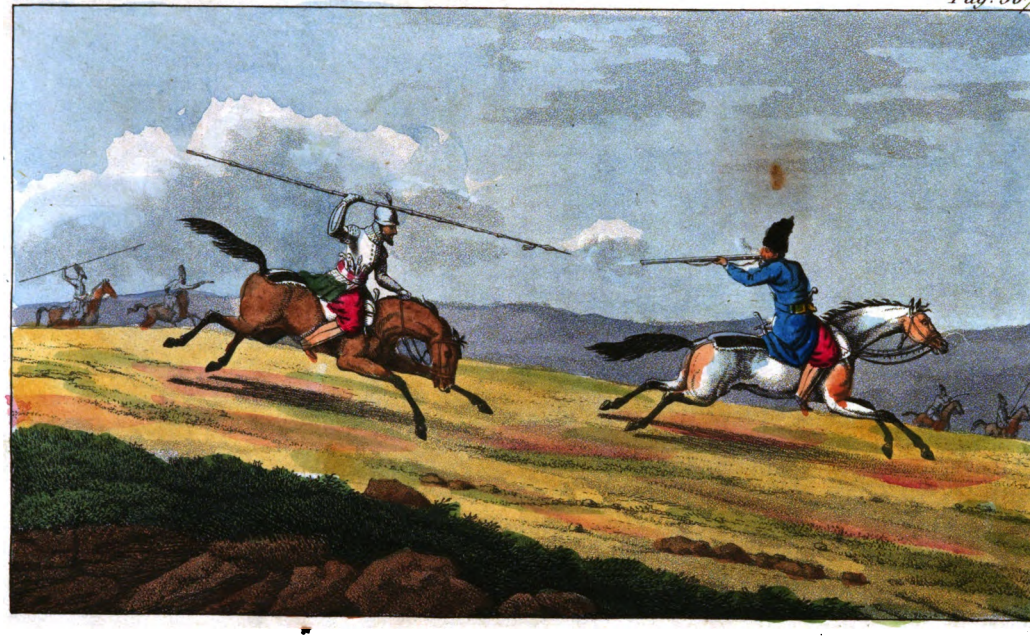
supposent que 52,500 bouches; mais comme il s'en tue chez les particuliers un assez grand nombre, on porte la population à 60,000 ames, on ne s'écartera pas beaucoup, je crois, de la vérité.

En faisant les recherches nécessaires à ce sujet, j'appris que, lorsque la brebis a été tuée et dépouillée de sa peau, et qu'elle est prête à être portée à la boutique du boucher, on lui fait, sur une partie apparente du corps, une marque, au moyen d'une composition de terre rouge; cette opération se nomme *mohour-kerden* ou empreinte, parce qu'elle se fait au moyen d'un morceau de bois taillé en forme de cachet (1). Cette empreinte certifie que la taxe a été payée, et que dès-lors le boucher a la liberté de la vendre.

Un grand festin, donné par l'amyn-ed-daulah à l'ambassadeur et à sa suite, fut fixé à la fin d'août; et, le jour assigné, un messager vint, comme cela se fait en Perse, nous chercher sur les cinq heures de l'après midi pour nous y conduire. Avant de commencer

(1) *Voy.* Harmer, Vol. I, p. CXXI, obs. X.

Digitized by Google



l'Exercice du Key Kadj.

Digitized by Google

la description de ce repas de cérémonie, je dois rapporter les paroles même de l'Ecriture : *Un homme fit un jour un grand souper, et il invita plusieurs personnes; et, à l'heure du souper, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt* (1). L'objection de quelques incrédules au passage dont nous ne donnons que le commencement, se dirige contre l'apparence de grossièreté, qui consiste à inviter des amis à un repas, sans leur laisser d'option entre l'acceptation ou un châtiment, en cas de refus. Mais ils n'ont pas fait attention que tous les conviés auxquels fut envoyé le messager avaient d'abord accepté l'invitation, et avoient promis de se rendre au repas, quand ils seraient appelés. Arrivés au lieu du festin, on nous fit passer par des corridors étroits et obscurs, dans une petite cour carrée, environnée par l'appartement des femmes, mais dont on les avait fait sortir, dans cette

(2) Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos: et misit servum suum horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jàm parata sunt omnia (*S. Luc*, ch. XIV, v. 16 et 17).

Digitized by Google

occasion ; puis nous entrâmes dans une salle basse ; nous y trouvâmes notre hôte qui nous attendait, ainsi qu'une douzaine de ses amis. L'ambassadeur fut placé à l'angle d'honneur auprès de la croisée, et l'amyn-ed-daulah prit place à côté de lui, à sa gauche. Les autres convives s'assirent autour de l'appartement, chacun selon son rang. Il y avait parmi eux un vieillard descendant en droite ligne de la dynastie sefévienne ; on lui donnait le titre de nabâb ; il se plaça auprès de l'amyn-ed-daulah. Malgré son obscurité et sa misère, on le traite néanmoins avec le plus grand respect. Il reçoit un *soursût* ou ration journalière du roi ; sa situation ressemble à celle de Joachim : *Il lui assigna même sa subsistance pour toujours, et le roi la lui fit donner chaque jour tant qu'il vécut* (1). Ce traitement est dans le véritable esprit de l'hospitalité asiatique. Ce rang élevé, donné au nabâb dans la société, explique ces dons

(1) Annonam quoque constituit ei sine intermissione, quæ et dabatur ei à rege per singulos dies, omnibus diebus vitæ suæ (4e *Livre des Rois*, ch. xxv, v. 50).

Digitized by Google

faits à Joachim : *Et il mit son trône au-dessus du trône des rois qui étaient auprès de lui à Babylone* (1).

Lorsqu'un Persan entre dans un *medjlis* ou assemblée, il laisse ses souliers à la porte et fait le salut ordinaire, *salam aleikoum*, (que la paix soit avec vous), lequel s'adresse à toute la société (S. Mathieu, x, 12); puis, mesurant d'un coup d'œil le rang qui peut être le sien, il va se placer parmi les personnes de la société sans demander excuse pour l'embarras qu'il cause; on doit bien s'imaginer que, chez un peuple qui tient tant à l'étiquette, les querelles sur la préséance doivent être fréquentes; et, si quelqu'un vient à prendre une place supérieure à son rang, on s'en aperçoit de suite sur la figure des assistans. Les *mollâhs* ou écrivains (2) persans se font surtout remarquer par leur vanité

(1) Et posuit thronum ejus super thronum regum qui erant cum eo in Babylone (4e *Livre des Rois*, ch. xxv, v. 28).

(2) M. Morier veut dire, sans doute, des hommes de loi; car l'écrivain se nomme *Mirza*. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

arrogante à ce sujet. Ils rappellent à l'esprit cet avis que J.-C. donna aux Juifs contre leurs scribes, qu'il dépeint comme *choisissant les places les plus élevées dans les festins.* (S. Marc, IX, 39). Le maître du lieu a cependant la faculté de placer quelqu'un à tel rang dans la société qui lui plaît, et nous en vîmes un exemple dans cette occasion. L'assemblée était presque complette, lorsque le gouverneur de Kachân, homme d'un extérieur extrêmement simple, malgré son rang très-élevé, entra dans l'appartement et avait pris la dernière place, lorsque l'amyn-ed-daulah, après lui avoir témoigné une attention toute particulière en lui disant plusieurs fois *vous êtes le bienvenu*, lui fit signe avec la main de prendre une place plus élevée dans le cercle; et, lui ayant fait connaître le désir de le voir s'y mettre, ce dernier se rendit à son invitation.

L'analogie frappante qu'on remarque entre les coutumes des Juifs, telles qu'elles sont décrites par Notre Seigneur dans la première des paraboles contenues au 14.e chapitre de S. Luç, et celles des Persans,

Digitized by Google

mérite que je rapporte ici le passage dans toute son étendue, parce qu'il inculquera plus profondément dans l'esprit la moralité que renferme cette belle antithèse qui la termine: *Quand vous serez convié à des noces, n'y prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés une personne plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invité l'un et l'autre ne vienne vous dire : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous ne soyez réduit à vous tenir avec honte au dernier lieu; mais quand vous aurez été convié, allez vous mettre à la dernière place, afin que, lorsque celui qui vous aura convié sera venu, il vous dise: Mon ami, montez plus haut; et alors ce sera pour vous un sujet de gloire devant ceux qui seront à table avec vous; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.*

Nous demeurâmes dans la petite pièce jusqu'à ce qu'on eût terminé les préparatifs du dîner, c'est-à-dire de fumer, de boire le café. On servit aussi une grande quantité de fruits que suivirent les confitures, et les

Digitized by Google

glaces (les Persans les prennent avant le repas); et, lorsque tout eut disparu, on annonça le dîner. L'amyn-ed-daulah s'étant levé, pria l'ambassadeur et les autres conviés de vouloir bien passer dans l'autre appartement, où nous trouvâmes qu'on avait cherché à nous régaler à l'européenne. Sur des tables grossières et sans vernis, les unes hautes, les autres basses, disposées en fer à cheval, tous les mets qui composent un festin à la persanne étaient placés non en ordre symétrique, car leur nombre eût rendu cela impossible, mais empilés les uns sur les autres : ainsi une volaille à l'étuvée était placée sous une pièce d'agneau rôti, une omelette sous la volaille, des œufs sous l'omelette, le riz sous les œufs, et ainsi pour tout le reste. Chaque Européen reçut un couteau, une fourchette, une serviette et une assiette; mais pour les pauvres Persans, comment, hélas! auraient-ils pu se servir de tout cet attirail? Quelques-uns étaient assis sur des chaises si élevées, qu'ils dominaient ces pyramides de mets et de ragoûts; d'autres, au contraire, étaient placés si bas,

Digitized by Google

qu'ils semblaient disparaître dans des vallées, leurs bouches se trouvant de niveau avec la table. Lorsque le Persan mange à sa manière accoutumée, les mets se servent par terre devant lui; ils se baisse même encore; il en rapproche sa tête le plus qu'il lui est possible, afin de pouvoir porter les mets plus commodément des plats à la bouche; mais ici, cette dernière se trouvant à une grande distance des meilleurs plats, et ses doigts étant le seul moyen qui puisse le faire communiquer avec eux, ils n'exécutaient leurs mouvemens qu'avec lenteur et incertitude. C'était pour nous un grand amusement d'observer avec quelle maladresse ils s'y prenaient, et l'indignation peinte sur la figure des plus avides, qui ne durent pas être contens de nous, en se voyant dans l'impossibilité d'exercer leurs talens au milieu d'une si bonne chère.

Après le dîner, on nous conduisit, par des passages obscurs et tortueux, dans le *divân-khanèh* ou salon; les cours du palais étaient illuminées par une multitude de petites lampes attachées au mur, et des

Digitized by Google

chandelles de suif suspendues à des fils d'archal. Cette multitude de flambeaux rendait une clarté extrêmement brillante; mais l'odeur qu'elle exhalait était affreuse. Après quelques intans passés à contempler cette illumination, l'amyn-ed-daulah demanda, avec beaucoup de politesse, à l'ambassadeur, s'il désirait que le feu d'artifice dont les pièces étaient placées sur les murs de clôture et en différentes parties de la cour, commençât; et son excellence ayant répondu affirmativement, le ciel fut aussitôt éclairé des feux de mille fusées, et d'une grande variété de pièces d'artifice.

Pendant que ceci se passait, nous eûmes l'occasion d'apercevoir une femme qui, la figure chargée de couleurs artificielles et la tête élégamment ornée, regardait par la fenêtre de l'une des petites chambres supérieures, laquelle s'ouvrait sur le grand appartement où nous nous trouvions, et qui, par la vivacité et le feu de ses œillades, témoigna le plaisir que lui faisait l'attention que sa vue avait excitée parmi nous. Elle y était depuis quelques instans, quand tout-

Digitized by Google

à-coup la fenêtre se ferma, et bientôt après parurent à sa place les fils de l'amyn-ed-daulah. Cette jolie femme, quelle qu'elle fût, nous rappela l'histoire de Jesabel : *Elle se para les yeux avec du fard, mit ses ornemens, et regarda par la fenêtre* (1).

(1) Pinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram (4e *Livre des Rois*, ch. IX, v. 30).

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Saadet-Abad, lieu de notre résidence, est situé dans le voisinage de Djoulfa, faubourg habité par les Arméniens. La vaste étendue des ruines qui entourent Djoulfa, et les restes de magnificence qui se laissent encore apercevoir sur quelques-uns des murs des anciennes maisons, confirment ce que Chardin et d'autres voyageurs ont rapporté de son antique splendeur. L'état des Arméniens actuels, si on le compare avec la prospérité dont ils jouissaient sous le règne de Châh-Abbas, est tout-à-fait déplorable. On n'aperçoit plus ces maisons superbes qu'ils possédaient à cette époque, et dont les ruines, qui jonchent le sol, suffisent encore pour attester la magnificence des propriétaires. Malgré la protection spéciale de l'amyn-ed-daulah, qui est leur patron déclaré, et qui encourage les autres à s'établir à Djoulfa, on remarque parmi eux un extérieur

Digitized by Google

misérable, preuve irrécusable de leur peu de confiance dans le gouvernement sous lequel ils vivent. Au lieu de ces 3,400 maisons dont Djoulfa pouvait se vanter aux jours de Châh-Abbas, à peine en aperçoit-on aujourd'hui 300. La principale église est un bel édifice, très-orné dans l'intérieur; et ce qui est un grand privilége dans les pays qui suivent la religion du prophète d'Arabie; elle possède une cloche; quelques-unes des autres églises en ont aussi; mais les plus petites, aussi bien que celle qui fait partie d'un couvent de religieuses, se contentent d'une planche suspendue entre deux piliers en bois, sur laquelle on frappe avec un maillet pour appeler le peuple à la prière. Malgré le petit nombre des Arméniens qui habitent actuellement ce faubourg, on y trouve encore douze églises consacrées à leur culte.

Voici comment nous reçûmes ces renseignemens; un homme petit, vif, le visage riant, nous rencontrant dans la rue, nous adressa la parole en italien; il nous apprit qu'il y avait à Ispahân une église du culte

Digitized by Google

catholique romain. C'était un prêtre, le dernier des religieux de la propagande, qui avaient si long-temps résidé en Perse. Son nom est *Padré-Yusuf* (le père Joseph); né à Rome, il a passé quinze années de sa vie à Ispahân; et, pendant ce long espace de temps, à peine a-t-il pu apprendre quelques mots persans; mais il parle couramment les langues arménienne et turque; nous saisîmes la première occasion de lui rendre visite, et nous n'eûmes aucune peine à le trouver, car il paraît être connu de tous les habitans de Djoulfa; nous nous rendîmes chez lui un matin, et frappâmes long-temps à la porte, avant d'entendre aucun bruit qui pût nous faire soupçonner que la maison fût habitée. Enfin la porte nous fut ouverte avec beaucoup de précaution par le padré lui-même, qui s'assura bien quels pouvaient être ceux qui venaient le trouver, avant de se hasarder à l'ouvrir. Ces précautions ne sont que très-naturelles; car il habite seul avec son chat cette maison, et l'église dont l'étendue serait assez spacieuse pour contenir un nombre beaucoup plus grand de per-

Digitized by Google

sonnes. Dans les pays mahométans, où les chrétiens sont exposés à tant de vexations, ils n'ouvrent jamais la porte sans bien reconnaître auparavant celui qui frappe.

Notre visite matinale avait troublé le sommeil de notre bon homme; car nous aperçûmes son lit étendu sur le plancher pavé de briques, et l'inquiétude que nous venions de lui causer ne lui avait pas permis d'ajuster ses vêtemens. Il commença par nous montrer l'église qui, considérant ses moyens précaires d'existence, est très-propre, bien entretenue, et beaucoup mieux ornée que je ne m'y serais attendu. Il est de l'ordre des Dominicains, dont quatre ou cinq résidaient toujours à Ispahân. L'église fut construite en 1700 par une dame catholique, qui légua une certaine somme pour être consacrée à son érection, et dont on voit le tombeau dans l'intérieur de l'église. Les Jésuites et les Carmélites avaient aussi autrefois chacun leur église et leur monastère à Djoulfa, mais depuis long-temps ils ont disparu.

Le padré Yusuf nous apprit que son trou-

Digitized by Google

peau ne s'élevait pas actuellement à plus de 14 ou 15 ames. Dans les beaux temps de la Perse, un grand nombre d'Européens se rassemblaient, pour prier Dieu, les dimanches et les jours de fête. Nous aurions pu nous croire être en Europe, en nous entretenant avec un Italien, et dans une église où tout nous rappelait le culte catholique. Le padré nous apprit que, tant qu'avait duré l'autorité du pape, il avait reçu des secours en argent; mais actuellement il manque si bien de tout, qu'à peine pourrait-il dire comment il existe. « J'aurais dû, ajouta-t-il, » faire comme tous les autres religieux, m'en « retourner dans mon pays, il y a longtemps; mais j'ai cru qu'il était de mon « devoir de ne pas abandonner le petit « nombre de catholiques qui se trouvent encore à Ispahân ». Pendant les commotions politiques qui agitèrent le règne de Aga-Mohammed-Khân, il monta la garde au sommet de l'église, un fusil sur l'épaule; et, toutes les fois qu'il craignit d'être attaqué, il ne se fit pas scrupule de montrer l'intention de résister.

Digitized by Google

Après avoir visité l'église, il nous montra la bibliothèque, petite pièce carrée, garnie de tablettes chargées de livres de toutes espèces, couverts de poussière. Le plancher est encombré de livres, vieux papiers, lettres, registres, ayant rapport aux affaires des anciens missionnaires, en différentes langues, et dont quelques-unes portent une date très-ancienne. Parmi les livres, il y en a en français, italien, latin, grec, hébreu; une partie traite de sujets religieux, mais ils sont si peu en ordre, que dans tout cet amas à peine trouverait-on un ouvrage qui ne fût pas dépareillé. Celui dont le père faisait le plus de cas, est une Bible polyglote contenant l'Ancien-Testament en hébreu, chaldaïque, grec, latin, allemand et italien. Nous mîmes quelques livres de côté, et lui en demandâmes le prix; mais le bon homme, malgré sa misère extrême, et sans aucune probabilité d'avoir un successeur, refusa nettement, en nous disant que ces livres n'appartenaient pas à lui, mais à l'église: bien plus, il nous assura qu'ayant appris que plusieurs avaient été enlevés de la

Digitized by Google

bibliothèque, et dont les Persans se servaient comme de mauvais papier, ce n'était que le manque d'argent qui l'avait empêché de les recouvrer. Une si grande délicatesse dans un pays où le nom de conscience est inconnu, loin que les avis de brave homme fussent suivis, me firent un plaisir extrême (1).

Nous accompagnâmes le chirurgien de l'ambassade au couvent des religieuses arméniennes à Djoulfa; il y avait déjà été appelé une fois, et il y retournait pour leur donner une médecine que plusieurs d'entre elles avait demandée. Les nonnes sont au nombre de neuf, toutes vieilles, excepté deux, mais aussi laides les unes que les autres. Elles sont couvertes de la tête aux pieds d'une étoffe grossière bleu-foncé; elles marchent nus pieds, et une ceinture de cuir leur serre la taille, et c'est là que pendent leurs clefs, etc. Aucune d'elles ne parle persan. En sortant du couvent, nous allâmes à la maison d'un prêtre armé-

(1) Le padré Yusuf n'est plus, il est mort depuis à Ispahân.

Digitized by Google

nien, dont la famille avait requis l'assistance du docteur. Nous pénétrâmes dans la maison par une porte basse et chétive, qui nous donna entrée dans une jolie cour, ombragée par une vigne touffue, qui croît en treille, et étend ses rameaux sur tout l'intérieur. De la cour nous entrâmes dans un appartement fort propre, couvert de tapis fort beaux. A l'un des angles était un berceau suspendu comme un hamack de navire; l'un des bouts était attaché à un clou fiché dans le mur, et l'autre était attaché aux barreaux de la croisée. A notre approche, la femme, occupée à bercer l'enfant, se retira avec lui dans une pièce intérieure. Le chirurgien visita d'abord la mère du prêtre, laquelle était affligée d'une cataracte dans l'œil. La sœur du prêtre parut alors; elle n'avait d'autre maladie qu'un mal de tête, et enfin arriva son épouse, jeune dame fort jolie, que la curiosité seule et l'envie de nous voir avait attirée; car elle ne se plaignit que du mal de tête (*dil-dardi*). Aussitôt que le bruit de l'arrivée d'un chirurgien se fut répandu dans la ville, un grand nombre d'autres femmes, affligées de

Digitized by Google

maladies réelles, ou idéales, vinrent se faire tâter le pouls, ou présenter leurs yeux. Le mal aux yeux parut être le plus répandu; mais, selon nous, elles n'ont aucune recette souveraine pour le faire dissiper; les remèdes en grand nombre auxquels elles ont recours, sont ridicules: le plus ordinaire consiste en du lait de femme mêlé avec du sucre et appliqué sur la plaie.

Les Arméniennes ne se voilent pas entièrement la figure, comme les Musulmannes; leurs yeux ne sont jamais cachés; elles ne se couvrent que le nez: aussi leurs regards seuls peuvent donner une idée générale de leurs traits et de l'expression de leurs figures. Le linge dont elles se servent pour cacher leur nez est tellement serré, que le nez en est comprimé et écrasé comme celui d'un nègre. Leurs traits ont en général assez peu de délicatesse; ils sont gros; leur teint blond et rouge, et leurs yeux noirs; leur tournure est très-peu susceptible d'exciter l'intérêt. Lorsqu'elles sont obligées de sortir, elles s'enveloppent d'un long voile qui tombe de la tête jusqu'aux pieds. Dans l'in-

Digitized by Google

térieur de la maison, elles ont sans cesse le nez couvert, ne quittent jamais ce bandeau, même pour se coucher. Leur vêtement se compose d'une chemise de soie; un pantalon de même étoffe qui descend jusqu'à la cheville, une robe qui se ferme sur le sein avec des boucles d'argent, sur laquelle on en met une autre toute ouverte et faite ordinairement en perse piquée. Elles portent une ceinture d'argent qui leur serre la hanche, et dont le travail est très-curieux. Elles vont ordinairement pieds nus, et quelques-unes ont à leurs chevilles des anneaux d'argent. On n'aperçoit pas leurs cheveux, mais seulement de longues tresses qui descendent par-derrière jusqu'à terre: sur leur tête est placé une espèce de coussin qui s'élargit au sommet. La femme du prêtre dont nous avons parlé plus haut était vêtue, par distinction, de soie cramoisie; les autres portent des étoffes de coton imprimé.

Le 31 août, nous ensevelîmes le cocher de l'ambassadeur, jeune homme de vingt-un ans, qu'une fièvre opiniâtre emporta malgré tous nos efforts pour le sauver. Il

Digitized by Google

fut enterré dans le cimetière arménien, situé aux portes de Djoulfa, et dont la vaste étendue confirme ce que disent les anciens voyageurs de la grande population arménienne de ce faubourg dans les beaux temps de la dynastie sefévienne. Les tombeaux se composent, en général, d'une table oblongue de pierre noire, avec une inscription, et quelquefois même un emblème sculpté servant à désigner la profession ou le commerce du défunt: si c'était un charpentier, on trouve une scie et un marteau; si c'était un tailleur, ses ciseaux et ses mesures: sur le tombeau de l'homme de lettres est sculptée une table à lire. A l'extrémité de ce cimetière et auprès des montagnes, on voit encore les tombeaux des Hollandais, Anglais, Français et Russes morts à l'époque où ces nations avaient des factoreries et des négocians établis en Perse. On remarque entre autres celui d'un horloger allemand que les Arméniens regardent comme martyr, parce qu'il ne voulut jamais abjurer sa religion (le protestantisme) pour se faire Musulman. Chardin, qui raconte son histoire,

Digitized by Google

dit qu'il périt par les ordres du premier sofi pour avoir tué un Persan en cherchant à se défendre; et s'il eût voulu embrasser la religion du pays (ce que le roi le pressa long-temps de faire), il eût pu se sauver. Son tombeau porte cette simple épitaphe : *Ci-gît Rodolphe.*

Le corps du cocher fut enseveli dans une couverture, parce que, en Perse, l'usage des bières est inconnu, et déposé ainsi dans la terre. Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa dernière demeure. L'ambassadeur lut sur son corps l'office des morts, et les Arméniens creusèrent la fosse.

A l'est du cimetière des Arméniens, et dans le district de Takht-Soulâd, se trouve celui des Persans, qui est négligé, et dont les monumens tombent en ruines. Les tombeaux persans ressemblent beaucoup à ceux des Arméniens, mais les inscriptions sont en persan et en arabe. Ceux de la classe pauvre sont en briques, avec une petite pièce de marbre à la tête, qui porte l'épitaphe; mais la classe indigente se contente d'une pierre brute à l'extrémité de la fosse. On trouve

Digitized by Google

fréquemment dans les cimetières persans des figures de lion et de béliers grossièrement sculptées en pierres; elles sont placées ordinairement sur le tombeau d'un soldat ou d'un homme qui s'est illustré par bravoure. Les tombeaux des riches sont surmontés d'une petite coupole que supportent quatre pilastres. Les plus vastes et les plus belles s'appellent *takyes;* elles recouvrent les restes des savans ou des saints personnages. On en voit encore, mais tous tombent en ruines. Le plus fameux est celui de Babarouk, derviche célèbre; c'est là que vient en pélerinage le peuple d'Ispahân les jours de fête, particulièrement la veille du *djemah* (vendredi). Ce tombeau était surtout fameux à l'époque où Chardin se trouvait en Perse, et ce voyageur dit que le pont qui porte aujourd'hui le nom de *Poul-Hadjy*, était alors connu sous celui de Babarouk. Non loin de ce mausolée en est un autre élevé par Solimân-Châh, à un docteur musulman nommé Mollah-Hoceïn, natif de Consori, grande ville de l'Irak-Adjem, à trois journées d'Ispahân. Autour de ces tombeaux s'en

Digitized by Google

voient une foule de plus petits; car c'est une opinion généralement reçue en Perse, que si on a le bonheur de pouvoir être enterré auprès de quelque saint personnage, on obtient son assistance au jour de la résurrection. Les Persans ne prennent cependant pas autant de soins des restes des morts que les Turcs. Les tombeaux des premiers sont foulés aux pieds, les chemins ou les sentiers sont souvent pratiqués dessus, et il arrive quelquefois qu'on arrache l'épitaphe, le tombeau, tout enfin pour s'en servir comme de matériaux à la construction. La terrasse qui soutient les jardins et le palais de Bâgh-Djihân-Nemah à Chirâz, est presque entièrement composée de tombeaux; et, à Ispahân, il n'est pas rare de voir des épitaphes sur la surface d'un mur.

Pendant le mois d'août, une épidémie régna à Ispahân, et surtout dans notre camp; on l'attribua au changement de la température. L'excellent air d'Ispahân est un lieu commun sur lequel les Persans ne tarissent pas en éloges; quant à nous, il nous parut tout le contraire, car personne dans notre

Digitized by Google

camp n'échappa sans une fièvre, ou au moins sans maux de tête et une grande envie de vomir. L'épidémie commença par la mort du cocher; le trésorier de l'ambassade, vieillard arménien, fut attaqué d'une fièvre qui le conduisit aux portes du tombeau. La plus grande partie des porteurs de palanquin et du corps de la garde indienne se trouvèrent fort mal; les soldats d'artillerie le furent plus ou moins, et la maladie n'épargna pas plus les naturels du pays que nous. Notre ami, l'ancien ambassadeur persan, eut une attaque de fièvre qui l'alarma beaucoup. Dans une visite que nous lui fîmes un matin, nous le trouvâmes soutenu par des coussins et sur un matelas étendu sur le plancher, et recouvert d'un amas de schâlls. Quoiqu'il eût ressenti plus d'une fois les bons effets de nos remèdes, nous le trouvâmes livré entièrement aux médecins persans. Ils l'avaient si bien traité *à la Pourceaugnac*, qu'il était entièrement épuisé; il nous dit que, quoiqu'il n'eût pas été jusqu'alors son maître, il était tellement persuadé de l'incapacité et de l'ignorance de ses compatriotes en mé-

Digitized by Google

decine, qu'il était déterminé à avoir encore recours à nous; il nous pria donc de lui envoyer quelques-uns de nos remèdes. Nous nous informâmes ensuite de la santé de son épouse qui avait aussi été malade; elle nous répondit elle-même, de derrière un rideau placé sur une porte qui faisait communiquer l'appartement où nous nous trouvions, avec une autre pièce, et nous dit qu'elle désirait que son époux prît les remèdes que nous lui ordonnerions, et qu'elle était persuadée qu'il n'oublierait pas dans cette circonstance les attentions sans nombre que nous avions eues pour lui.

Quoique les Persans nous assurassent qu'ils n'avaient jamais éprouvé un aussi grand changement dans le climat d'Ispahân, et conséquemment aucune épidémie semblable, quelques recherches nous apprirent que cela arrivait assez souvent au commencement de l'automne; époque à laquelle des fièvres ravagent Ispahân et enlèvent une quantité prodigieuse d'habitans. Dans cette saison, beaucoup de fruits sont malsains; mais ils les aiment avec une telle passion,

Digitized by Google

qu'ils en mangent une énorme quantité, et c'est à l'excès qu'ils font de ces fruits, surtout des melons, qu'on doit attribuer ces épidémies qui dépeuplent le pays.

Le 15 d'août, nous eûmes un orage mêlé de tonnerre et d'éclairs, et nous observâmes que, pendant tout le temps qu'il dura, les Persans, animés par un sentiment superstitieux, prièrent Dieu avec un redoublement de ferveur. Ces orages sont beaucoup plus rares en Perse que dans aucune des contrées de l'Orient que j'aie visitées, circonstances qui a sans doute pour cause l'extrême sécheresse du climat de la Perse (1). Dans l'endroit que

(1) Voici la remarque que fait Olivier sur la sécheresse du climat en Perse : « C'est peut-être à « cette sécheresse de l'air qu'il faut attribuer un fait « d'histoire naturelle qui nous a paru très-surpre- « nant. Nous n'avons vu, dans tout l'espace que « nous avons parcouru, aucune sorte de coquillage « terrestre, malgré toutes les recherches que nous « avons faites à ce sujet. » Vol. III, p. 218). Nous avons cependant trouvé, au mois d'août, dans le jardin de Saadet-Abâd, où nos tentes étaient tendues, la coquille d'un petit limaçon; et, au mois de sep-

Digitized by Google

nous habitions, il tombait cependant toutes les nuits une petite rosée, que l'on doit attribuer aux arbres et aux terrains cultivés qui, comme autant de syphons, attirent les vapeurs flottantes dans l'atmosphère; nous observâmes qu'au lever du soleil, un brouillard épais couvrait la plaine et la ville, mais il se dissipait à mesure que le soleil prenait de la force; c'est pour cette raison qu'Ispahân offre un plus beau point de vue vers le soir qu'au matin.

Le 23 août, les paysans commencèrent à labourer la terre dans le voisinage d'Ispahân; un vieux cultivateur, occupé à travailler auprès du village de Chryristân, nous apprit que le champ qu'il labourait appartenait au gouvernement, et que l'amyn-ed-daulah le lui affermait aux conditions suivantes: il fournit les bœufs et la charrue, et le ministre, la semence et la terre; à la moisson, ce dernier prend les trois quarts du produit, le

tembre, nous observâmes plusieurs animaux de la même espèce se traînant sur les bords d'un ruisseau.

Digitized by Google

quatrième reste au paysan. Nous apprîmes ensuite que toutes les terres aux environs d'Ispahân s'afferment au même taux, et que les irrigations qui s'exécutent par des saignées faites aux zaindehroud, sont aux frais de l'amyn-ed-daulah. L'engrais des champs de blé se compose du fumier de brebis et de chèvres; on donne pour cela une légère somme au berger qui les mène paître sur la terre que l'on veut cultiver, selon l'espace de temps dont on est convenu.

L'extrême rareté du bois à brûler est un inconvénient qui se fait sentir dans toute la Perse, aussi le combustible est-il d'une cherté extraordinaire à Ispahân. Les pauvres sont obligés de brûler la bouze de vache, le crotin des ânes et des chevaux. En nous promenant le matin à cheval dans la plaine, nous rencontrions fréquemment des caravanes d'ânes chargés de cette substance. La charge d'un âne se paye environ une demi-réale, ou un scheling (1 fr. 20 c.); un mân de bois à brûler (1), qui n'est autre chose

(1) Les fruits, le charbon, l'orge, le bois et les

Digitized by Google

que du bois de tchenâr (peuplier), de mûrier, etc., etc., coûte quatre châhis; et un mân de charbon, une demi-réale. Les bains se chauffent avec les excrémens d'animaux mêlés avec de la terre et séchés au soleil, de vieux os, des pelures de fruits, et toutes matières quelconques combustibles. Le pauvre vend les produits de ses latrines, ce qui lui fait un petit revenu d'une piastre par charge d'âne, tandis que les riches donnent les leurs *gratis*. Ces matières servent d'engrais pour les terres plantées en melons; la récolte de ces fruits qui est bien supérieure à celle des autres parties de la Perse, et leur goût délicieux qui l'emporte sur celui de tous les autres, attestent la qualité de ces matières pour engrais. On s'en sert aussi pour la culture des concombres.

Le produit le plus considérable des manufactures d'Ispahân est le *zeri*, ou brocard. Nous visitâmes une maison où trois métiers étaient en activité. Les brocards qui sortent

grains, se vendent par *rey-mân* (mân royal) qui pèse trente livres.

Digitized by Google

des fabriques de cette ville ont une belle apparence, mais sont loin d'égaler les kincabs de l'Inde, ou les étoffes d'or de France. Les riches particuliers se servent du *zeri* pour leur robe de dessus, dans les jours de fête, et c'est de cette étoffe que sont faits les *kalaats*, ou habits d'honneur, que le roi et les princes ses fils confèrent aux grands pour récompense. Le prix d'une pièce de brocard de trois quarts d'un *zer* en largeur, sur cinq zers de long (1), varie de 5 à 10 toumâns, suivant la qualité de l'étoffe (2). Nous allâmes aussi visiter une manufacture de satin, appelée *Atlas* en persan, qui me parut une très-belle étoffe, et dont les Persans se servent pour leur *caba*, ou robe de dessus. Ces manufactures ne sont pas les seules que possède Ispahân; on y en trouve encore plusieurs pour la soie, dont la majeure partie est fournie par le Ghilân. Les rouets sont construits sur le modèle de ceux d'Europe. Nous allâmes dans une maison où il se file

(1) Un zer équivaut à une coudée.

(2) De 100 à 200 fr.

Digitized by Google

tous les jours cinquante écheveaux de soie; on nous y fit voir sept métiers appartenant au même manufacturier, qui fabriquent de longs mouchoirs de soie blancs, que les femmes portent autour de la tête comme des turbans. Ces sept métiers emploient trente ouvriers; ceux-ci sont payés à la pièce, et non à la journée; pour un mouchoir de deux zers et un quart en carré, ils reçoivent deux piastres (3 francs 50 cent.). Ils peuvent faire, nous dit-on, un mouchoir en deux jours, ce que j'ai beaucoup de peine à croire.

Ispahân fabrique encore des toiles de coton de différentes qualités; la matière première se récolte dans les environs. Cette ville en consomme les neuf dixièmes, et le reste s'exporte. La meilleure étoffe de coton qui sort de ses manufactures est le *kadek*, toile excellente et très-forte; il ressemble beaucoup au nankin, et sert à l'habillement de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au paysan. La Russie en tire une assez grande quantité par la voie de la mer Caspienne, et elle y sert au vête-

Digitized by Google

ment d'été du soldat. Le *kerbas* est une autre toile de coton, dont le bas peuple fait des chemises et des caleçons ; la plus forte qualité s'emploie à couvrir les tentes, etc., etc. Les Persans impriment ces toiles, et elles prennent alors le nom de *chyt ;* on va les laver sur les bords du Zeindehroud, on les bat sur une pierre, puis on les étend sur le sable pour les faire sécher.

Les manufactures d'Ispahân fournissent encore au commerce du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie, mais non en grande quantité. On ne trouve pas à Ispahân, comme à Constantinople, de bazâr affecté aux libraires, mais nous ne manquions pas de manuscrits pour cela ; les *delals*, ou courtiers, hommes assez peu délicats d'ailleurs, mais très-utiles, nous en fournissaient abondamment, qu'ils se procuraient chez les particuliers ou dans des boutiques. On nous en apporta plusieurs de la plus grande beauté, ainsi que des dessins à la persanne. La superstition ne va pas chez les Persans, comme chez les Turcs, jusqu'à s'imaginer

Digitized by Google

que l'attouchement du Korân par un infidèle soit capable de souiller le livre de la loi; car on nous en proposa plusieurs copies à vendre. Cependant ils ont pour ce livre la plus grande vénération; en voici une preuve: Un mollâh nous apporta un jour quelques livres dont il voulait se défaire, et les étala sur le plancher devant nous. Une personne de la société ayant mis par hasard le pied sur un manuscrit en caractères koufiques, renfermant des sentences tirées du Korân, fut repris de cette irrévérence par le Persan, qui dit: « Prenez garde, c'est la parole de Dieu. »

Le mois de septembre fut aussi malsain que le précédent; mais nous fûmes distraits de nos maux, par une menace d'invasion de la part des Bakhtiarys, qui, en pleine révolte, s'approchèrent de la ville, sous les ordres d'Ahmed-Khân, leur chef. L'alarme fut chaude; on plaça des sentinelles à toutes les avenues principales, particulièrement à celle qui conduisait à notre camp; on craignait beaucoup que les riches effets que nous avions avec nous ne nous rendissent le premier objet de leur attaque. La précaution

prise par les Persans, dans cette occasion, nous mit en état de juger de leur manière de se défendre dans une guerre réelle. Ispahân ne possède plus qu'une partie de ses murailles, et d'ailleurs l'ennemi pouvait pénétrer par mille endroits qu'on avait négligé de fortifier; malgré cela, de petits corps isolés de vingt ou trente soldats, armés d'arquebuses, prirent poste aux principales portes, aux ponts et aux chemins; ils élevèrent de petits ouvrages de campagne en terre, où ils pratiquèrent des ouvertures pour laisser passer leurs mousquets, et faire feu s'ils y étaient obligés. Un soldat persan ne saurait tenir de pied ferme sans un abri, et ce défaut est celui de toutes les troupes asiatiques; quand elles ne trouvent pas de point d'appui en rase campagne, on sait qu'elles fuient jusqu'à ce qu'elles se trouvent sous les murs de quelque ville.

Le 18 septembre, nous aperçûmes une comète pour la première fois, dans le nord-ouest d'Ispahân. Les Persans nous assurèrent qu'elle avait déjà été vue quelques jours auparavant, et, à cette époque, elle se

Digitized by Google

trouvait placée dans la constellation de la Grande-Ourse. Ils regardent la comète, à laquelle ils donnent le nom de *sitarèh-damdar*, ou l'étoile à queue, comme le précurseur de quelque malheur; elle annonce, disent-ils, la guerre, les dissensions, la famine, la disette, etc., etc. Le vieux poète Mohammed-Kacem-Walah la comparait à Buonaparte qui, disait-il, ne paraissait jamais dans un pays sans y amener avec lui la misère et tous les maux.

Pendant notre séjour à Ispahân, il régnait dans cette ville une grande inquiétude au sujet de la guerre survenue entre Mohammed-Aly-Mirza, gouverneur de Kermânchâh et Abdoùlrahmân-pacha, puissant chef dans le Kourdistân, sur l'origine et les progrès de laquelle nous allons donner quelques détails.

Le Kourdistân obéit à quelques chefs, dont les uns dépendent de la Sublime-Porte, les autres de la Perse; la dépendance de plusieurs est purement nominale, et ils passent d'un territoire à l'autre, selon que leur intérêt l'exige, ou que la soif du pillage où

Digitized by Google

leur vie nomade les y engagent. Abdoul-rahman-pacha obéit aux Turcs, et il est placé plus immédiatement sous le pacha de Baghdâd. Ayant eu le malheur de déplaire au pacha, il fut chassé de son territoire; il s'enfuit donc en Perse, et alla implorer la protection de la cour de Téherân. La médiation du gouvernement persan rétablit la bonne intelligence entre les deux partis, et le kourde fut rétabli dans son gouvernement sous la condition de payer un tribut annuel à la Perse, et il remit entre les mains du roi son fils comme garant de sa fidélité à remplir ses engagemens. Quelque temps après, la Porte, mécontente de la conduite de Soleimân, pacha de Baghdâd, envoya le reïs-effendi pour le déposer, en l'investissant, par un fermân, du pouvoir de remettre le pachalik entre les mains d'Abdoullah-Aga (1). En approchant de Baghdâd, le reïs-effendi trouva son autorité insuffisante pour déposer le pacha, qui s'était

(1) Abdoullah-Aga est ce Turc vénérable dont j'ai parlé dans mon premier voyage, page 12, comme menant une vie retirée à Bouchehr.

Digitized by Google

préparé à la résistance, et avait appelé à son secours le kourde Abdoulrahmân; mais celui-ci était redevenu puissant; il fournit un grand corps de troupes au reïs-effendi; alla à la rencontre de son ancien ennemi, le pacha de Baghdâd, lui livra bataille, et le tua. Le reïs-effendi était en marche pour exécuter les ordres de la cour; mais les succès qu'il venait d'obtenir avaient donné de l'arrogance à Abdoulrahmân. Il demanda donc, pour récompense de ses services, qu'un de ses amis, dont le nom heureusement était Abdallah, fût élevé au pachalik de Baghdâd à la place de celui que la Porte avait nommé à ce gouvernement.

Le reïs-effendi ne se sentant pas en force pour punir l'insolence du kourde, le faux Abdallah fut nommé pacha.

Ses succès enflèrent le cœur d'Abdoulrahmân-pacha; il ne tint plus les engagemens qu'il avait contractés avec la cour de Perse, et demanda que son fils lui fût rendu. Pendant cet intervalle, celui-ci avait été transféré de la cour du roi, auprès de Mohammed-Aly-Myrza, à Kermânchâh, dont

le gouvernement était limitrophe de celui des Kourdes. Le pacha réunit toutes ses forces, que leur nombre et leurs derniers exploits avaient rendues formidables, et menaça d'aller attaquer, jusque dans Kermân-châh, Mohammed-Aly-Mirza, si son fils ne lui était rendu sur-le-champ. Le prince persan réunit ses forces de son côté; et, avec toute l'activité et la résolution qu'on lui connaissait, il entra immédiatement sur le territoire du pacha, en mettant tout à feu et au pillage, et marquant sa route par tous les ravages si ordinaires dans ces contrées. Pour donner une preuve de son courage déterminé, il emporta, dit-on, avec lui son drap mortuaire; action qui, aux yeux des Persans, prouve qu'on est résolu de vaincre ou de mourir.

Cette mesure vigoureuse effraya les Kourdes, si l'on en croit les Persans. Pour Abdoûlrahmân-pacha, au lieu de se préparer à la résistance, il s'enfuit dans les montagnes, laissant aux troupes victorieuses un libre passage vers Soleimânieh, sa capitale, dont elles prirent possession.

Digitized by Google

Le jour de notre départ d'Ispahân, arriva la nouvelle que la campagne avait été terminée par la soumission d'Abdoùlrahmân-pacha. Il avait envoyé en qualité d'ôtages au prince de Perse, sa femme et un de ses fils, avec un présent de 50,000 toumâns (un million); à condition qu'on lui rendrait Soleimânièh. Il s'engagea en outre à payer une somme pareille tous les ans. On ne doit pas oublier ici un exemple de l'énergie féroce de Mohammed-Aly-Mirza. Peu de jours après son départ de Kermânchâh pour aller attaquer Abdoùlarhmân-pacha, dans l'excès de sa rage, il donna ordre qu'on mît sur-le-champ à mort le fils du rebelle qu'il avait entre ses mains, en qualité d'ôtage; et cette sentence cruelle n'admettant point d'appel, ses ordres furent malheureusement exécutés sur-le-champ.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

L'AMBASSADEUR ayant reçu la nouvelle que le roi avait quitté son camp de Sultanieh pour retourner à Téhéran, nous partîmes de Shadet-Abâd le 14 octobre; et, après avoir traversé la ville, nous campâmes au nord dans une vaste plaine découverte. Selon notre calcul, nous fîmes cinq milles dont près de trois au milieu de bazârs en ruines. Nous passâmes une semaine dans cet endroit. Le changement d'air fit cesser la maladie parmi nous. Quelques jours de chaleurs ranimèrent les Indiens qui faisaient partie de l'ambassade; mais le froid lui ayant succédé presque aussitôt, ils retombèrent de suite dans leur abattement. Une armée d'Indiens, sous le climat froid des provinces septentrionales de la Perse, serait incapable du service militaire.

Le 21 octobre, sous la conduite de Mo-

Digitized by Google

hammed-Beg, notre mihmândâr, nous atteignîmes Gez, et le lendemain Morchekhord. Mirza-Aboûl-Hassan-Khân qui devait être du voyage, fut retenu un jour de plus à Ispahân par les astrologues, pour attendre une conjonction de planètes favorable. Il nous rejoignit peu de jours après (1).

A notre arrivée à Morchekord, l'ambassadeur fut reçu par le fils du thâbit, jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Lors du passage du roi par ce village l'année dernière, le vieux thâbit donna une scène d'adulation qui parut méprisable aux yeux même des Persans. Il fit dépouiller son fils tout nu, lui lia les mains derrière le dos; et, lorsque le roi s'approcha, il leva un couteau sur le cœur du jeune homme, en l'offrant au roi, comme une victime, et accompagnant cette action de termes dont la Divinité seule est digne : « Si j'avais été le roi, dit un « Persan qui se trouvait avec nous, j'aurais « crié *bekouch*, *bekouch*, tue, tue! »

(1) Quam ob causam vadis ad eum? Hodiè non sunt kalendæ, neque sabbatum. (4e *Livre des Rois*, ch. IV, v. 23).

Comme nous suivîmes la route de sir Harford Jones, il est inutile de répéter ici ce que nous avons déjà dit, et nous poussâmes jusqu'à Kachân, dont je n'ai parlé que très-légèrement dans ma première relation. Le séjour que nous y fîmes du 27 au 31 octobre m'ayant permis de la voir à loisir, je vais donner ici le résultat de mes observations.

Cette ville est située au 34° 0′ 33″ de latitude nord, moyenne de trois observations faites pendant notre séjour. Sa circonférence est égale à celle de Chirâz; un fossé sec l'entoure, mais ses murailles sont dans un tel état de délabrement qu'elles ne tiendraient pas une heure contre le feu des batteries ennemies. Le voisinage de cette ville abonde en mûriers qui fournissent la feuille nécessaire à la nourriture des vers à soie; mais le nombre de ces derniers n'est pas assez considérable pour alimenter les manufactures de cette ville, elle est obligée de tirer du Ghilân le surplus de sa consommation. Nous remarquâmes ici beaucoup plus d'activité qu'à Ispahân, et la soie ne com-

Digitized by Google

pose pas la seule branche de son commerce; on y fabrique encore beaucoup d'ustensiles de cuivre; les mines de ce métal, situées auprès de Sivas, fournissent le cuivre nécessaire aux manufactures de Kachân; cette ville le reçoit par la voie d'Arz-Roum et de Tauriz, et il s'y fabrique une assez grande quantité d'ustensiles pour qu'elle puisse en fournir à toute la Perse. Ses manufacturiers achètent ce métal au poids; un mân pesant sept livres et demie d'Angleterre, leur coûte 15 réales (37 fr.). Le principal article qui sort de leurs fabriques est un *nécessaire* très-commode pour la cuisine; il se compose de vingt ou trente pièces qui, s'emboîtant les unes dans les autres, peuvent être enfermées dans une seule; ces *nécessaires* sont d'un grand usage en Perse, où un voyageur est obligé de traîner tout son bagage avec lui. Leurs lanternes se distinguent aussi par leur forme singulière et leur commodité. Le sommet et le fond sont en cuivre, et s'emboîtent l'un dans l'autre; le premier, qui est ordinairement orné de petites figures, de devises persannes, etc., etc., est percé de

Digitized by Google

petits trous, et garni d'un manche; le dessous porte une bobèche pour la chandelle; entre les deux règne un serpentin de fil d'archal qui, en s'alongeant, donne à la lanterne plus ou moins de capacité, selon sa circonférence, sur ce fil d'archal, on place un *firahân* ou petite chemise en toile blanche cirée qui réfléchit une clarté très-vive quand la chandelle placée dedans est allumée.

Leurs étoffes de soie prouvent un grand talent dans le fabricant; il en est une surtout très-belle, son nom est *Schâll-Kachai*. Les manufacturiers de Kachân suivent les modèles de Cachemyr, mais rien ne peut d'ailleurs égaler la chaleur et la beauté des schâlls de ce dernier pays. On fabrique aussi à Kachân des satins, des brocards et des velours, et ce dernier est, à juste titre, très-estimé dans le commerce.

Cette ville peut se flatter de posséder de magnifiques caravansérais, dont quelques-uns sont tout nouvellement bâtis. L'un d'eux porte le nom de *Caravanserai-châh*, ou hôtellerie royale. Chardin en fait le plus grand éloge; mais il est aujourd'hui en rui-

Digitized by Google

nes, et offre un exemple du penchant qui porte communément les Persans à construire de nouveaux édifices plutôt que de réparer les anciens. Le plus bel édifice est un *medressé*, ou collége, fondé depuis peu de temps par le roi actuel, et qui tient le premier rang entre les monumens élevés par ce prince.

A trois milles de Kachân, vers l'est, est un jardin appelé le *Bâgh-i-fyn*, célèbre parmi les Persans, par un ruisseau plus limpide que le cristal, qui l'arrose dans tous les sens, au moyen d'une multitude de canaux artificiels. Au dire des Persans, il posséde des vertus médicinales, et cette propriété les y fait accourir en foule. Nous obtîmmes la permission de visiter l'intérieur d'une maison de plaisance que le roi vient occuper quelquefois au printemps. Dans les appartemens se voient les portraits de ce prince et de vingt de ses fils.

Après avoir quitté Kachân, nous campâmes à Nasserabâd, endroit beaucoup plus florissant aujourd'hui qu'il ne l'était en 1809, surtout par l'étendue de ses melonnières qui le rendent fameux. Nous apprîmes que,

Digitized by Google

depuis que cette partie du pays est soumise au gouvernement de l'amyn-ed-daulâh, plus de cent cinquante *kanâts*, ou aqueducs, ont été construits en diverses parties de la plaine, dont chacun a coûté 3000 toumâns (60,000 francs). Quoique ceci soit évidemment une exagération, l'amélioration de l'agriculture dépend si bien de celle que reçoivent les irrigations, que l'extension de l'une peut faire connaître celle de l'autre.

La manière dont ce sujet est décrit par Polybe, lui donne une grande importance. Les remarques de cet historien coïncident si parfaitement avec la méthode d'obtenir aujourd'hui de l'eau au moyen des *kanâts*, qu'il est hors de doute que cet art se soit conservé en Perse des temps les plus anciens jusqu'à nos jours. L'extrême sécheresse de l'air, le petit nombre des rivières ont obligé les Persans d'employer toute leur industrie à découvrir les sources (1), et à les faire

(2) Le Seigneur votre Dieu est près de vous faire entrer dans une bonne terre, dans une terre pleine de ruisseaux, d'étangs et de fontaines, où les sources

Digitized by Google

monter jusqu'à la surface de la terre (1). Pour y parvenir, lorsqu'une source est découverte, ils creusent un puits jusqu'à ce qu'ils trouvent l'eau; et si la quantité en est suffisante pour mériter qu'on continue l'ouvrage, ils creusent un second puits à une assez grande distance de l'autre, pour pouvoir établir une communication souterraine entre les deux; ils fixent alors la ligne de communication la plus rapprochée avec le niveau de la plaine où l'eau doit être amenée pour être employée, et forment une suite de puits communiquant tous les uns avec les autres, jusqu'à ce que l'eau vienne à la sur-

des fleuves répandent leurs eaux en abondance dans les plaines et le long des montagnes. (*Deutéronome*, VIII, 7).

(1) Dans les contrées où l'eau est une chose si essentielle à l'existence, avec quelle justesse l'effusion des grâces inappréciables du Saint-Esprit se trouve exprimée dans cette métaphore : « Des sources « d'eaux sortiront de terre dans le désert, des tor- « rens couleront dans la solitude, la terre desséchée « se changera en un étang, et celle qui brûlait de « soif en des fontaines. » (*Isaïe*, XXXV, 6, 7).

Digitized by Google

face; lorsqu'elle est arrivée à ce point, des canaux la conduisent dans la campagne ou dans tout autre endroit qu'ils désirent. L'étendue du pays que l'on fait parcourir à ces canaux est vraiment extraordinaire. La bouche de ces puits se trouve quelquefois dans des vallées solitaires, et décrivent mille sinuosités dans les plaines; c'est parce que l'eau coule d'ordinaire sans se laisser apercevoir, que l'historien grec dit (1) qu'on n'aperçoit pas l'eau sur la surface de la terre; et les immunités accordées à ceux qui conduisent l'eau dans des endroits où elle manquait totalement auparavant, prouvent qu'autrefois ils jouissaient de la même importance qu'ils ont encore aujourd'hui. Telle est l'utilité et la conséquence locale d'un nouveau kanât, que le jour où l'eau parvient à sa destination définitive est célébré par les paysans comme un jour de fête. On consulte les astrologues pour connaître l'heure la plus favorable pour faire paraître le ruisseau; et, lorsqu'on l'aperçoit, il est reçu au son des

(1) Polyb., Liv. x, 25.

Digitized by Google

instrumens, par des chansons, des cris de joie et les acclamations de *mobarek-bached*, — que le bonheur le suive.

Le travail et la dépense qu'exige d'ordinaire un kanât, dépend beaucoup de la distance qu'on veut faire parcourir à l'eau. La méthode pour creuser les puits est extrêmement simple : on fait d'abord un trou, puis on place un tourniquet, auquel est suspendu un seau de cuir ; un homme, placé au-dessous, le remplit de terre, et il est enlevé par un autre qui fait aller la machine. Dans un sol léger, on en garnit la bouche de maçonnerie.

Cette méthode pour se procurer de l'eau est en usage dans toute la Perse ; et, quoiqu'on puisse en tirer des avantages particuliers et importans, elle offre cependant de très-grands avantages à un ennemi, qui, en détruisant des objets si utiles laissés sans défense, et qu'il est si facile de ruiner, anéantirait en un seul jour l'ouvrage de plusieurs années, et détruirait peut-être pour jamais la culture entière d'un vaste district. On doit se rappeler que

Digitized by Google

les Scythes, dans leur retraite devant les Perses (1), comblèrent les puits et les fontaines placés sur la route de ces derniers; et Arsaces (s'il faut en croire Polybe), détruisit ou combla les puits à l'approche d'Antiochus sorti d'Ecbatane, tandis que, d'un autre côté, ce dernier paraît avoir senti ce qui allait résulter, pour lui et son armée de ce projet, puisqu'il envoya des troupes pour troubler, dans son opération, la cavalerie persanne chargée de les détruire (2).

En nous avançant, nous aperçûmes la coupole dorée du tombeau de Fatimèh à Koum. Cinq milles avant d'atteindre cette ville, nous trouvâmes le village de Passengoun, et on nous dit que, par un temps serein et lorsque le soleil frappe cette coupole de ses rayons, on peut l'apercevoir du caravanserai d'Abchour, à la distance de quinze milles en droite ligne.

Trois choses rendent Koum remarquable : le nombre de ses prêtres, sa coupole dorée

(1) Hérodote, Melpomène, 120.
(2) Polybe, Lib. x, 25.

Digitized by Google

et ses ruines. La majeure partie des habitans sont *seïds*, ou descendans d'Aly. Outre les restes de la sœur de l'Imân-Riza qui reposent dans son enceinte, Koum possède encore un personnage qui attire dans ses murs un grand nombre de dévots. C'est Mirza-Abeul-Kaçem, l'un des principaux *mouchleheds*, ou grands-prêtres de la Perse, qui y réside. Les seïds forment en Perse une masse puissante. Il ne nous fut pas permis de pénétrer dans le mausolée; mais on nous dit que le cercueil et les barreaux de la grille qui l'entoure sont d'argent massif; ses portes sont garnies de plaques d'or, sur lesquelles sont tracés des passages du Korân. Tout à l'entour du cercueil sont exposées des offrandes consistant en pierres précieuses, armes, riches vêtemens, et autres choses rares et précieuses (1). L'une des plus superbes est un *djika* ou ornement de tête, présenté par sa majesté, et qui a dabord appartenu à sa mère. Cette circonstance acquiert un nou-

(1) *Les Nombres*, XXXI, 50.

Digitized by Google

vel intérêt, quand on se rappelle que Crésus, autrefois, consacra dans le temple de Delphes les colliers et les ceintures de son épouse (1). Autour de ces richesses déposées sous une coupole brillante de dorures, l'œil ne rencontre que des murs de terre en ruines et une chaîne de montagnes nues et arides; telle est la Perse. Des richesses incalculables sont entassées dans un seul lieu, dont la magnificence, comparée avec la misère voisine, rend le contraste plus frappant.

Le mausolée de Koum est un des sanctuaires les plus célèbres de la Perse; c'est là que les Persans viennent, en cas de malheur, chercher un refuge. Il arrive rarement qu'on les en arrache; mais si celui qui s'y réfugie s'est rendu coupable d'un grand crime, la faim le force bientôt de se livrer entre les mains des personnes chargées de l'arrêter. C'est là que notre ami Mirza Aboûl-Hassan-Khân resta long-temps après s'y être réfugié, à l'époque où les malheurs

(1) Hérodote, Clio, 51.

Digitized by Google

vinrent assiéger sa famille, et c'est là que le nourrirent secrètement quelques femmes charitables, qui y venaient, sous prétexte de faire leurs dévotions, à la chasse du saint. Quoique toutes les tombes de leurs *imâm-zadèh* (descendans des imâms) soient généralement regardées comme des sanctuaires inviolables, il en est cependant de plus sacrés les uns que les autres; sans cet obstacle, le seul qui balance le pouvoir du roi de Perse, ses sujets seraient entièrement à sa merci.

Le roi visite fréquemment le tombeau de Fatimèh, et y fait de magnifiques offrandes. Ce sont ces actes de dévotion qui lui ont acquis un grand renom parmi les prêtres. Lorsqu'il se trouve à Koum, il marche à pied; ce qui, aux yeux des Persans, est la marque d'une profonde humilité. On se fera une idée de cette humilité, lorsqu'on saura qu'en Perse, aller à pied est un des services exigés des domestiques, dont une multitude est attachée au prince et aux gens riches dans l'Orient; plusieurs n'ont même que cela à faire.

Digitized by Google

Quand un homme puissant va à la promenade, il monte à cheval, tandis que ses valets l'environnent; l'un porte la pipe de son maître, un autre ses souliers, un troisième son manteau, un quatrième la housse du cheval, et ainsi de suite, le nombre augmentant avec la dignité du personnage. Ceci jetera un grand jour sur ce passage de l'Ecclésiaste : *J'ai vu les domestiques à cheval, et les princes marchant sur la terre comme les domestiques.*

Pendant le court séjour que nous fîmes à Koum, nous vîmes fréquemment des femmes montées sur des ânes, escortées par des hommes à pied, arriver par troupes de dix ou quinze à la fois des villages voisins pour faire le *ziaret*, comme on l'appelle, ou leurs prières sur le tombeau du saint. C'est l'un du petit nombre d'agrémens dont jouissent les paysans de la Perse, et peut-être le plaisir les y invite-t-il plus encore que la dévotion. En approchant du mausolée, les hommes entonnent la chanson funèbre qui de loin produit un effet solennel.

Digitized by Google

A deux farsangs et demi dans le nord 46° ouest, on aperçoit distinctement de Koum la montagne de *Geden-Gelmez*, souvent décrite par les voyageurs, et qui jouit encore en Perse d'une grande célébrité. *Geden-Gelmez* sont deux mots turcs dont la signification mystérieuse est : *ceux qui vont et ne reviennent jamais.* Cette montagne porte encore le nom de *Koh-Telism* ou Montagne du talisman, et les naturels du pays en font des descriptions très-différentes. Selon quelques-uns, des personnes ayant voulu la reconnaître, on n'a plus entendu parler d'elles; mais d'autres, moins crédules, nous assurèrent que, quoique cette opinion eût cours dans la contrée, il y a quelques années, cette montagne a été depuis traversée dans toutes les directions, et les voyageurs n'y courent pas plus de danger que dans les autres montagnes. Il paraîtrait que le sol est entièrement composé de nitre qui fuit si facilement sous les pieds, particulièrement après les pluies, qu'il est dangereux de passer dessus; peut-être a-t-elle de l'analogie avec le Hammâm-Meskoutyn dont parle Shaw dans son

Digitized by Google

voyage de Barbarie (1), et la Solfatera près de Naples. Le jour que nous partîmes de Koum, le ciel était couvert au matin, et les nuages noirâtres, dorés par les rayons du soleil levant, donnaient à cet astre un éclat que je ne lui avais jamais vu dans cette saison. Nous atteignîmes *Pâl-Dalâk*. L'eau de la rivière qui coule devant le caravenserail à Pâl-Dalâk, est tellement saumâtre qu'elle en est pour ainsi dire salée, ce qui n'empêcha pas nos valets d'y mener boire les chevaux. Les Persans prétendent que le bétail ne refuse pas de boire cette eau, et qu'elle est aussi bonne pour eux que la fraîche (2). Ce fait en appuie un autre mentionné par Arrien, dans son périple du Pont-Euxin, que la mer du Pontique est beaucoup moins salée que l'Hellespont, au point que les

(1) Shaw, Vol. 1, p. 274; Voyage de Veryard; p. 221.

(2) Les agriculteurs anglais connaissent bien tout le prix des marais salans, c'est-à-dire des terres que couvre journellement la marée, et, au printemps surtout, les bestiaux y engraissent beaucoup plus que sur d'autres.

Digitized by Google

peuples qui vivent sur ses bords mènent abreuver leurs troupeaux aux eaux de ce dernier, et que ceux-ci ne s'y refusent pas. Puis il ajoute: l'expérience a prouvé que cette eau leur convient beaucoup plus que l'eau douce. Hérodote rapporte aussi que les bêtes de somme de l'armée de Xerxès buvaient l'eau d'un lac salé. (Liv. VII, 109.)

Nous dressâmes nos tentes auprès du Haous-sultan, en face d'un désert blanchâtre. On nous avait prévenus que le réservoir d'eau dont cet endroit tire son nom, était à sec, mais nous le trouvâmes à moitié plein. Sans cela nous n'aurions pu rester dans ce lieu, et nous aurions été forcés de continuer notre route à travers le désert séléniteux qui se déroulait devant nous; on ne peut s'imaginer un pays plus affreux et plus horrible. Le lendemain, nous pûmes le traverser sans danger, quoique les Persans ne fussent pas sans quelque appréhension d'une *goule*, ou syrène de terre qui attire, disent-ils, les voyageurs par ses cris, et les met en pièces avec ses bras, lorsqu'elle est parvenue à les saisir. Selon eux, la goule a la vertu

Digitized by Google

de prendre différentes formes et diverses couleurs. Quelquefois elle se change en chameau, quelquefois en vache ou en cheval; et, s'il arrivait qu'on découvrît, à l'horizon du désert, un objet qu'on ne pût distinguer, tous les Persans de crier que c'était *la goule*. Nos lunettes d'approche nous faisaient voir la tige élevée d'un roseau que les Persans s'imaginaient cependant être une ruse de cet animal. Ils nous assurèrent très-sérieusement qu'on en avait vu en traversant ce désert; le charme le plus puissant pour les tenir à une certaine distance, est de dénouer les cordons des pantalons de cheval.

Après avoir passé le désert, nous arrivons à *Malek-el-mout-dereh* ou la vallée de l'ange de la mort. Ce nom extraordinaire et la nature particulière du terrain haché par des ravines profondes sans une goutte d'eau, et d'une sécheresse incomparable, pourra peut-être, à toute force, servir à éclaircir ce passage du prophète Jérémie: *Une terre inhabitée et innaccessible, une terre sèche et aride qui était l'image de la mort, une terre par où jamais homme n'a passé, et où jamais*

Digitized by Google

homme n'a demeuré (1).—Une terre, l'ombre de la mort, qui, selon Harmer (2), a donné lieu à une infinité d'interprétations, n'est peut-être, d'ailleurs, qu'une expression allégorique destinée à faire connaître, comme le nom persan plus haut indiqué, le danger de traverser ce désert tortueux, et la mort certaine qui attend le voyageur qui aurait le malheur de s'y perdre.

(1) Per desertum, per terram inhabitabilem et inviam, per terram sitis, et imaginem mortis; per terram, in quâ non ambulavit vir, neque habitavit homo. (*Jérémie*, II, 6).

(2) Harmer, Vol. IV, p. 115.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

L'ambassade fit son entrée dans Téherân le 9 novembre. Nous fûmes reçus par une istakball ou députation à la tête de laquelle se trouvait Mohammed-Khân *amou* ou Mohammed-Khân l'oncle. Ce nom lui a été donné, non parce qu'il est l'oncle du roi, mais parce qu'il a été son camarade d'enfance; le mot *oncle* est souvent employé par les Persans, aussi bien que par les Arabes, comme une épithète dont on se sert, en parlant de quelque personne, pour marquer l'amitié qu'on a pour elle. Ce caractère d'ami du monarque, aussi bien que sa qualité de kadjâr de naissance, prouvait la haute considération qu'on avait pour nous. Il était suivi d'un grand corps de cavalerie de la garde monté sur des chevaux superbes; ses cavaliers déployèrent toute leur adresse dans l'équitation, au moment où nous nous avan-

Digitized by Google

çions vers la ville avec lenteur; nombre d'entre eux excellent dans le *keykadj*, exercice qui consiste à faire un mouvement de conversion sur la selle, en courant à toute bride, et à faire feu dans cette position sur l'ennemi qui le poursuit. Ils apprennent cet exercice dès leur enfance, ce qui leur donne une grande habitude du cheval, et une adresse merveilleuse à monter cet animal. Ce sont sans doute les restes de cette coutume des anciens Parthes, dont il est si souvent fait mention dans les auteurs de l'antiquité (1), avec cette différence que les armes à feu ont remplacé les arcs et les flèches.

Nous habitâmes le palais de l'amyn-eddaulah jusqu'à ce que le gouvernement eût

(1) Οἱ δὲ βάρβαροι ἱππεῖς καὶ φεύγοντες ἅμα ἐτίτρωσκον, εἰς τὸ πισθεν τοξεύοντες ἀπὸ τῶν ἵππων. (*Xénophon*, *Anabasis*, Liv. III, ch. 3).

Fidentemque fugâ Parthum versisque sagittis.
VIRGILE, *Georgiques*, Liv. III, v. 31.

Milen sagittas et celerem fugam
Parthi!
HORACE, Liv. II, Ode XIII, v. 17; et Liv. I, Ode XIX, v. 11.

Digitized by Google

fait préparer un hôtel pour la demeure fixe de l'ambassade. On choisit bientôt après deux maisons, mais d'une manière qui prouve quelle est le peu de sécurité dont jouissent les propriétaires en Perse. L'une appartenait originairement à Mirza-Baba, ancien beglerbeg ou commandant de la ville, mais qui, ayant eu le malheur de *tomber riche*, si cependant on peut se servir de cette expression, avait été mis à mort. Une autre circonstance horrible à contribué à donner une célébrité bien triste à cette maison, c'est dans une de ses petites chambres que fut muré, littéralement *embriqué*, Saduk-Khân-Tchegagy, dont le crime était ce qu'on appelle ici faire le *ada-el-sultanet*, d'aspirer à la royauté; mais, mis en déroute dans un combat auprès de Kaswin, on l'engagea à se remettre entre les mains du roi, en lui faisant espérer que son sang ne serait pas répandu. Le roi le lui promit en effet, et tint parole, car il mourut de faim. Alexandre s'engagea à ne jamais faire de mal à Nabarzanes, *à la manière persanne*, selon l'expression de

Digitized by Google

Quinte-Curce (1), sans, cependant, la même réserve de conscience à laquelle eut recours le roi de Perse actuel, car il pardonna réellement à Nabarzanes, malgré les instigations de l'eunuque Bagoas qui l'engageait à le faire périr.

L'autre maison appartenait à Mohammed-Khân, commandant de l'artillerie à chameaux, qui, moyennant trois cents piastres (30 louis) par an, avait trouvé le moyen de construire, non seulement cette maison, mais encore une autre beaucoup plus belle. Le roi ne l'ignorait pas, aussi ne se fit-il aucun scrupule de la recevoir en présent d'une main, et de la passer de l'autre à l'ambassadeur. La perte que venait d'éprouver Mohammed-Khân, ne nous parut lui avoir inspiré aucune haine contre nous; il nous donna au contraire des preuves de la plus sincère amitié : « Nous serons, au contraire, « disait-il, plus unis encore à l'avenir. *Mal-*

(1) Nec dubitavit Alexander, fidem quo Persæ modo accipiebant dare, inviolatum, si venisset, fore. (*Quinte-Curce*, Liv. VI, c. IV).

« *è-man, mâl-è-chamâh; mâl-è-chamâh,* « *mâl-è-man.* — Ce que je possède vous ap- « partient, et ce que vous possédez est à « moi. » Il se consolait en répétant ces paroles que les Persans ont toujours à la bouche en pareille occasion. La maison qui lui restait dans notre voisinage, était bien plus belle que celle que le roi lui avait enlevée, et nous le trouvâmes toujours fidèle au sentiment qu'il avait exprimé; la qualité de voisin est sacrée, pour ainsi dire, en Perse, et le mot *hemsieh* (sous le même ombrage) dont se servent les Persans pour l'exprimer donne une idée très-juste de sa signification bienveillante.

Les premiers jours de notre arrivée à Téherân furent presque entièrement employés aux discussions sur les points d'étiquette; l'ambassadeur demanda à placer lui-même dans la main de Feth-Aly-Châh la lettre du roi d'Angleterre; il demanda, en outre, qu'on lui rendît de plus grands honneurs qu'à tous les autres ministres d'Angleterre qui l'avaient précédé, eu égard à la prééminence de son rang diplomatique sur

Digitized by Google

le leur, et à recevoir la première visite du grand-vézir. Le gouvernement persan refusa la première condition comme contraire à l'usage du pays; quant à la seconde, on répondit qu'on ne pouvait accorder de plus grands honneurs, puisqu'ils avaient été épuisés tous à la réception des précédentes ambassades, mais que cependant on consentait à placer le fauteuil de l'ambassadeur plus près du trône du monarque, que cela ne s'était pratiqué pour les autres ministres; quant à la troisième, ils refusèrent positivement d'y souscrire.

Dans la vue de parvenir au but principal, sir Gore Ouseley fut obligé de faire précéder d'une audience particulière la première visite qu'il devait au roi. En conséquence je le suivis; nous nous rendîmes au palais, accompagnés d'une troupe de cavalerie indienne, et fûmes reçus, à notre arrivée, par le maître des cérémonies du *khelouet* ou appartemens particuliers, qui nous introduisit auprès du monarque. Feth-Aly-Châh était assis dans un petit appartement élevé; en l'apercevant, nous lui fîmes avec

Digitized by Google

beaucoup de respect les salutations voulues, puis nous nous arrêtâmes à trente pas de lui; là nous quittâmes nos souliers, ensuite nous nous avançâmes, sur les pierres nues qui formaient le plancher, jusqu'auprès du prince. Alors le roi dit : « *Koch* « *Amedid*, vous êtes le bienvenu; *Biah* « *Ballah*, approchez; » alors nous montâmes un escalier très-étroit, conduisant à l'appartement où il se trouvait. Le prince était assis sur un tapis brodé, étendu à l'un des angles. En face de lui, dans la partie opposée de l'appartement, se tenaient le grand-vézir Mirza Chaffei et l'amyn-ed-daulah; à ses côtés, quatre pages superbement vêtus portaient, l'un la couronne, l'autre l'épée, le troisième l'arc et les flèches, le quatrième son bouclier et sa hache d'armes. L'ambassadeur fut conduit auprès du prince par le grand-vézir; puis s'arrêtant, il présenta la lettre au roi, qui fit signe de la placer à 2 ou 3 pouces de lui; il offrit ensuite l'anneau de diamans envoyé en présent par le roi d'Angleterre, en se servant des expressions usitées en pareille occasion. Le roi montrant la lettre,

Digitized by Google

dit : « Ceci vaut mieux qu'une montagne de « diamans. » Sa majesté fit connaître à l'ambassadeur le désir de le voir s'asseoir, ce que celui-ci fit sur le plancher de l'appartement, suivit alors une conversation, dans laquelle le roi, avec beaucoup de dignité, exprima la haute estime qu'il avait pour notre nation. L'ambassadeur saisit cette occasion favorable de faire le plus grand éloge de la conduite de l'envoyé persan en Angleterre; le roi parut l'entendre avec beaucoup de plaisir; et, faisant alors appeler Mirza-Aboùl-Hassan-Khân, celui-ci parut aussitôt, et, quittant ses souliers, vint se placer à côté d'un bassin d'eau. Le roi lui dit alors à haute voix : « *Aferin, aferin,* « fort bien, fort bien, Aboùl-Hassan, vous « m'avez fait la figure blanche dans les pays « étrangers, et je ferai la vôtre blanche « dans celui-ci. Vous êtes un des person- « nages les plus distingués des familles de « mon royaume, et, avec l'aide de Dieu, je « vous élèverai à une dignité égale à celle « de vos ancêtres. » A ces mots, le mirza s'inclina et toucha la terre de son front.

Digitized by Google

Quelque temps après, l'ambassadeur fut reçu en audience publique, et là nous pûmes voir le monarque dans toute sa splendeur. Il était paré de tous ses diamans, assis sur son trône, la couronne sur la tête, et les bras chargés de ses brassards ou *bazabends*. En nous approchant du trône, nous saluâmes le prince à l'européenne, mais pour les Persans ils saluèrent comme David salua Saül, et *David lui fit une profonde révérence, en se baissant jusqu'à terre* (1). Dans cette occasion, on ne touche pas la terre avec le front, mais le corps forme un angle droit, les mains placées sur les genoux, et les jambes un peu en arrière. Ce n'est que dans des cas extraordinaires (par exemple, celui de Mirza-Aboùl-Hassan-Khân) qu'on se prosterne contre la terre et qu'on adore, c'est le *Rouy-Zemyn*, comme l'appellent les Persans. Les distances où l'on doit ôter ses souliers varient. Quelques personnes de la suite de l'ambassadeur furent obligées de

(1) Et inclinans se David, pronus in terram adoravit. (1er *Livre des Rois*, ch. XXIV, v. 9).

Digitized by Google

les ôter à une distance considérable du roi, tandis que d'autres usèrent du privilége accordé à leur rang, et n'ôtèrent les leurs que lorsqu'ils furent parvenus à l'escalier qui conduisait à l'appartement. Comme les Persans accordent à leur prince un grand caractère de sainteté, l'appelant *Zil-Allah*, l'ombre de la divinité, ils lui rendent presque les honneurs divins. La manière dont ils font le *ziaret* ou révérence, décrite plus haut, et l'action d'ôter leurs souliers quand ils approchent de sa présence, prouvent qu'ils regardent comme sacré le lieu où il se trouve, et cette circonstance expliquera ce que dit le capitaine du Seigneur des armées dans Josué : *Ote tes souliers de tes pieds, car l'endroit où tu te trouves est sacré.*

Les pierres précieuses de ses habits sont brodées sur l'étoffe; sur les épaules, on en voit d'énormes et d'une valeur considérable; sa couronne, qui est très-lourde, est garnie de diamans, et porte ces mots : *Nasr men Allah ou Fataouh-Karib*; avec l'assistance de Dieu, la victoire est prompte. Sur le devant est placé le *djika* ou ornement

de tête très-élevé regardé par les Persans comme l'emblème de la royauté. Les *bazabends* (1), ornemens placés au-dessus du coude, sont composés de pierres précieuses d'un grand prix; le roi seul et ses fils ont le privilége d'en porter. On doit les distinguer des bracelets des anciens Persans (2), tels qu'on les porte aujourd'hui dans l'Inde; les bazabends sont, d'après mes conjectures, le même ornement qu'on apporta à David après la mort de Saül : *Et je lui ai ôté le diadème de dessus sa tête, et le bracelet de son bras* (3), et peut-être à cette époque étaient-ils aussi la marque distinctive de la royauté. Lorsque le peuple d'Israël voulut se donner un roi, il prétendit être gouverné *comme toutes les autres nations*. Saül fut le premier

(1) *Baza* est la partie du bras au-dessus du coude.

(2) *Voyez* les sculptures de Persepolis.

(3) Et tuli diadema quod erat in capite ejus, et armillam de brachio illius. (2e *Livre des Rois*, ch. 1, v. 10).

prince qui régna soumis à cette espèce de constitution; et dès-lors nous ne devons point hésiter à croire qu'il ait suivi dans les ornemens publics de la dignité, dans son armure, etc., etc., les coutumes établies chez les nations voisines.

Le trône sur lequel le roi est assis est élevé; on y monte par des degrés sur lesquels sont peints des dragons: une balustrade l'entoure. Ce trône est émaillé d'or; il a coûté, nous dit-on, cent mille toumâns (deux millions). Le trône de Salomon avait aussi des degrés: *Il y avait des degrés de chaque côté du trône*; et ce qui forme le trait principal de la ressemblance est: *Il était revêtu d'or pur.* (2e Chron., ch. IX, v. 17, 18.)

L'audience fut absolument semblable à celle que j'ai décrite dans mon premier journal. Je dois ajouter ici que l'ambassadrice fit aussi de son côté une visite de cérémonie à la reine, première épouse du roi de Perse. Son titre est *Banou-harem*. Le défaut d'expression équivalente dans les langues européennes nous force à le rendre par celui de reine de Perse. L'ambassadrice fut intro-

duite dans un vaste appartement ouvert : à l'un des angles était assise la reine, vêtue avec toute la splendeur persanne : de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, dont la dimension était très-grande : les autres parties de son vêtement, comme celui de Zobéide, favorite du Khalife des Mille et une Nuits, étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un angle de l'appartement était un des enfans du roi, couvert d'une telle quantité de brocards, velours, fourrures et pierreries, qu'il semblait ne pouvoir faire un seul mouvement. En dehors de l'appartement étaient rangées en ordre un grand nombre de femmes, toutes brillantes de diamans ; elles parurent avoir déployé dans cette occasion toute leur magnificence, quoiqu'elles fussent loin cependant d'égaler ce que nous aurions pu nous imaginer, d'après ce que nous en avaient dit les Persans. L'ambassadrice présenta le portrait de la reine d'Angleterre, entouré de brillans de la plus belle eau, à la personne qui se trouvait placée devant elle ; mais celle-ci

Digitized by Google

était incapable de juger de la beauté du travail : cependant elle apprit ensuite que sa majesté, qui se connaît fort bien à ces sortes d'objets, l'avait beaucoup admiré. Pendant que lady Ouseley était occupée à prendre des rafraîchissemens, on vint chercher les deux femmes de chambre pour en faire autant; mais, dès qu'elles se trouvèrent au milieu des domestiques, les femmes persannes se jetèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vêtemens qui excitaient parmi elles une curiosité sans pareille; toutes avouèrent, d'un commun accord, que les habits des Européennes étaient de beaucoup préférables aux leurs; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du même avis.

Le grand-vézir refusa d'une manière si positive de faire la première visite qu'enfin, après une longue négociation, où l'aigreur et la conciliation furent tour à tour employées, on en vint à une sorte d'accommodement, au moyen d'un festin donné par l'ambassadeur dans la maison de l'amyn-ed-daulah, auquel le grand-vézir fut invité

par son excellence. Comme il arrive d'ordinaire, le grand-vézir parut être le convié de l'amyn-ed-daulah, tandis qu'aux yeux de l'ambassadeur il était le sien. Cependant la froideur qu'ils s'étaient témoignée dans cette occasion fut bientôt dissipée quand ils se trouvèrent ensemble, et ils se retirèrent charmés l'un de l'autre. Il n'est au monde aucun peuple aussi pointilleux que les Persans au sujet de ce qu'ils appellent *Did oua, baz did*, c'est-à-dire la visite et l'obligation de la rendre; et nous fûmes en état de juger de l'importance qu'ils mettent à observer cette étiquette.

Peu de temps après notre arrivée, on commença, à Téhérân, les préparatifs pour la célébration de l'anniversaire de la mort de l'Imâm Hoçein. Cette fête tombe dans les dix premiers jours du mois de Moharrem, lequel est le premier de l'année musulmane. *Moharrem*, en arabe, veut dire sacré, défendu par la loi; et il porte ce nom, parce que même, antérieurement au mahométisme, il était défendu par les anciens Arabes de se faire la

Digitized by Google

guerre entre tribus durant ce mois, ainsi que pendant ceux de Radjeb, Zoulcada et Zilhedj. Les dix premiers jours du mois de Moharrem sont nommés par les Musulmans *Ayâm-Almodoudât* ou les jours comptés, parce qu'ils s'imaginent que ce fut pendant ces dix jours que le Korân descendit du ciel par portions pour être annoncé aux hommes; le dixième porte, dans toutes les sectes musulmannes, le nom de *Achoury* (1); mais les Persans et les autres sectateurs d'Aly l'appellent aussi *Rouz-Catl* ou *Rouz-Hoçeïn*, le jour de la mort ou le jour d'Hoçeïn, parce que, selon eux, c'est dans ce jour qu'Hoçeïn fut tué.

Hoçeïn était le second fils d'Aly, et frère de Hassan; ayant refusé de reconnaître Yezid (2) pour khalife légitime, il fut obligé

(1) Ce mot est arabe et veut dire dixième; il vient de *achar*, dix. (*Note du traducteur.*)

(2) Yezid-ben-Moaviah est le second khâlife de la race des Ommyades. Il monta sur le trône après la mort de Moaviah son père, l'an de l'hégire 60 (680 de J. C.) (*Note du traducteur*).

Digitized by Google

de quitter Médine, et de se retirer à la Mekke. Les habitans de Koufa, dont la majeure partie était fort bien disposée en faveur de la famille d'Aly, ayant appris que ce jeune prince avait quitté Médine, l'invitèrent à venir chercher un refuge au milieu d'eux; ils le reconnurent, le proclamèrent khalife légitime, et refusèrent d'obéir à Yézid, qu'ils regardaient comme un usurpateur. A cette nouvelle, Yézid dépêcha de suite, contre Hoçeïn, un général appelé Abdoullah (1) avec des troupes. Ce général, se rendant à Koufa, rencontra dans les environs de Kerbelah Hoçeïn, qui n'avait, pour toute escorte, que soixante-deux personnes de sa famille; il l'attaqua et le tua avec tout son monde, dans la 61e. année de l'hégire (2).

(1) Le nom de ce général n'était pas *Abdoullah*, mais Obeïdhullah. (*Note du traducteur.*)

(2) 10 octobre 681 de l'ère vulgaire. (*Note du traducteur.*)

Le tombeau de Hoçeïn est dans l'enceinte même de Kerbelah, avec celui d'Abdoullah son fils, ainsi que le dôme sous lequel sont enterrés ceux qui

Digitized by Google

La fin tragique de sa vie commençant à sa fuite de Médine, se terminant à sa mort à Kerbelah, a été arrangée en une espèce de drame. Les différentes parties ou actes, dont il se compose, se jouent en public par des acteurs dans la matinée de chacun des dix jours. On conserve la dernière partie pour le *Rouz-catl*; elle comprend tous les événemens du jour où ce jeune prince rencontra la mort, et elle est représentée avec une grande pompe en présence du roi, dans la grande plâce de Téherân; le sujet qui est plein d'incidens tragiques pouvait lui seul

périrent avec lui. A vingt pas de la fenêtre méridionale de la chapelle sépulcrale de Hoçeïn, est une petite place que l'on indique comme celle où il fut tué. A l'endroit où il tomba, on a creusé un trou rempli de la terre qu'on a tirée de l'emplacement qu'occupaient ses tentes. Les desservans de ce temple vendent de cette terre aux pélerins, qui la rapportent précieusement chez eux. Cette terre, à laquelle on attribue de grandes vertus, est célèbre dans l'Orient sous le nom de *terre d Kerbelah*. Ceux des Persans qui ont de la fortune se font enterrer, après leur mort, dans le voisinage de cette ville comme dans un endroit sacré. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

exciter un grand intérêt dans l'ame d'un auditoire européen ; mais toutes les idées religieuses et nationales des Persans s'y trouvant amalgamées, ce spectacle réveillait toutes les passions les plus violentes du peuple. Hoçein, à nos yeux, était un héros, mais aux leurs c'était un martyr. Les vicissitudes de sa vie, les dangers qu'il avait courus dans le désert, sa force, son courage invincible, et la piété dont il fit preuve au moment de sa mort, transportaient les Persans, et excitaient en eux un enthousiasme que le laps de temps écoulé depuis cet événement n'a point diminué. L'appareil et le spectacle de cette mort réveillent dans leur cœur le souvenir de ceux qui y contribuèrent, et conséquemment leur haine pour tous les Musulmans, qui n'éprouvent pas les mêmes sentimens; ils ont en horreur Yézid et Omar ; ils maudissent ces deux princes avec une telle démonstration de fureur qu'il faut avoir été témoin des scènes qui se passent chez eux pour pouvoir se faire une idée du fanatisme qui les transporte à cette époque. J'en ai vu de plus forcenés courir les rues, à moitié nus, un simple lambeau de

Digitized by Google

toile autour de leurs reins, criant *yah Hoçeïn* (ô Hoçeïn) et le sang ruisselait des blessures qu'ils venaient de se faire volontairement, pour exprimer leur amour, l'abattement de leur esprit, et leurs mortifications. Telles doivent avoir été les blessures dont parle l'Écriture, que Moïse défendit aux Israélites (1); et ces folies, selon moi, ont une grande analogie avec la coutume des prêtres de Baal: *Ils se mirent donc à crier tout haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang* (2).

Les préparatifs que l'on faisait dans toute la ville consistaient à élever de grandes tentes appelées ici *tabièh*, dans les rues et les places; on les couvrait de toile noire, puis on y ajoutait des emblèmes du deuil. Ces tentes étaient élevées, soit aux frais de cha-

(1) *Lévit.*, XIX, 28; *Deutér.*, XIV, 1.

(2) Clamabant ergò voce magnâ, et incidebant se secundùm ritum suum, cultris et lanceolis, donec perfunderentur sanguine. (3e *Livre des Rois*, chapitre XVIII, v. 28).

Digitized by Google

que mahâl ou quartier, ou par des personnes riches, qui croyaient faire un acte de dévotion ; tout le peuple y avait un libre accès. La dépense qu'occasionne un *takièh*, consiste dans le paiement du mollah, ou prêtre, des acteurs et des lumières. Plusieurs personnes, dans la vue d'expier leurs péchés et d'attirer sur elles les bénédictions du Ciel, non contentes de contribuer à l'érection des takièhs, fournissaient encore des vivres aux ouvriers occupés à les construire.

Notre voisin, Mohammed-Khân, avait un takièh dans sa maison, et tout le peuple du mahâl y accourut en foule. Tant que ce concours continua, nous ne cessâmes d'entendre un grand bruit de tambours, de cymbales et de trompettes. Outre les takièhs construits dans les différentes places et dans les rues, on éleva une chaire en bois, isolée, où un mollah monta pour prêcher le peuple assemblé autour de lui. La prérogative de parler du haut d'une chaire fut celle des premiers successeurs de Mahomet, qui réunirent en leur personne les deux pouvoirs, le spirituel et le temporel. Avec le temps, la

Digitized by Google

première de ces fonctions passa entre les mains de personnes inférieures. Un ambassadeur européen, qui avait cherché à sauver Hoçeïn, fut introduit en conséquence sur la scène dans l'un des actes de la tragédie, et cette circonstance servit à nous faire regarder favorablement de la multitude. L'effervescence du peuple ne nous empêcha pas de faire nos promenades ordinaires à cheval, et nous passâmes très-souvent au milieu de la foule, au moment où elle était occupée à ses actes de dévotion, sans être molestés.

Les Persans ont si peu de scrupule de nous voir assister à leurs cérémonies religieuses, que le grand-vézir invita toute la légation à venir voir son takièh dans la huitième nuit des fêtes. En entrant dans l'appartement, nous trouvâmes un grand nombre de Persans vêtus de deuil; cet accoutrement lugubre, joint à leurs bonnets noirs, à leurs barbes de la même couleur et à leurs figures mélancoliques, semblait faire croire qu'ils *punissaient leurs ames*. Nous observâmes

Digitized by Google

que *nul d'entre eux n'avait pris ses ornemens accoutumés* (1); aucun n'avait son poignard, ni aucun de ses vêtemens de gala. Un mollah distingué de la ville s'approcha du grand-vézir, et eut avec lui une conversation sérieuse, pendant que les autres personnes de l'assemblée se parlèrent tout bas. Nous étions assis depuis quelque temps, lorsque les fenêtres de la salle où nous nous trouvions s'ouvrirent, et le jour nous permit d'apercevoir un prêtre placé dans une chaire élevée, sous une tente, et entouré d'une foule nombreuse de peuple : une multitude de lumières éclairait le lieu de la scène. Il commença par un exorde, dans lequel il rappela au peuple combien était précieuse chaque larme répandue pour le salut de l'imâm Hocein, laquelle expiait tous les crimes, et il leur annonça avec beaucoup de gravité *que tout homme qui ne sera pas affligé en ce jour-là, périra du milieu de*

(1) Et nullus ex more indutus est cultu suo (*Exode*, ch. XXXIII, v. 4.)

Digitized by Google

son peuple (1); puis il ouvrit un livre, et chanta d'un ton nasal la partie de l'histoire tragique d'Hoçeïn, désignée pour la cérémonie de cette journée. Cette lecture eut bientôt produit son effet sur l'auditoire, et il en avait à peine déclamé trois pages, que le grand-vézir commença à branler la tête, en faisant entendre d'une voix plaintive cette exclamation si ordinaire aux Persans quand ils sont affligés : *Ouahi! ouahi! ouahi!* et toute l'assemblée l'imita d'une manière plus ou moins véhémente. Le chant du prêtre dura environ une heure ; quelques passages étaient remplis de pathétique, et très-propres à émouvoir les passions d'un peuple aussi superstitieux que mobile. A l'un de ces passages, l'assemblée entière se leva, et j'observai que le grand-vézir, se tournant vers la muraille, étendit sa main devant lui en priant. Le prêtre ayant terminé sa lecture, la troupe des acteurs parut; quelques-uns

(1) Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hâc, peribit de populis suis. (*Lévit.*, xxx, 29.

Digitized by Google

étaient vêtus en femmes; ils chantaient, en tenant contre leurs lèvres une feuille de papier, une espèce de récitatif que nous n'entendîmes pas sans quelque plaisir. Dans les passages les plus tragiques, une partie de l'auditoire poussait des cris sans affectation; et, comme j'étais assis auprès du grand-vézir et du prêtre, je remarquai qu'ils versèrent des larmes véritables. Dans quelques-unes de ces assemblées plongées dans l'affliction, un prêtre, au plus fort des regrets, prend d'ordinaire un morceau de coton, et, s'approchant des assistans, recueille soigneusement les pleurs de chacun d'eux, et les exprime dans une petite fiole, en évitant d'en laisser perdre une seule. Cette coutume explique ce passage de l'Écriture : *Mets mes pleurs dans ta fiole* (1). Quelques personnes prétendent qu'une goutte de ces larmes introduite dans la bouche d'un moribond aban-

(1) M. Morier dit que ce passage se trouve dans le psaume LVI, v. 8; mais ou lui, ou son imprimeur, ont commis une erreur, car je l'ai cherché en vain dans la Vulgate. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

donné des médecins le rappelle à la vie, et c'est pour cet usage qu'on les recueille soigneusement.

Le dixième jour, ou *rouz-catl*, le roi invita l'ambassadeur à assister aux dernières cérémonies où est représentée la mort d'Hoçeïn. Nous nous y rendîmes après le déjeûner, et prîmes place sous une petite tente, tendue pour nous seuls; sur une porte cintrée tout auprès de l'appartement où devait se placer sa majesté.

Nous avions vue sur le *meïdân* ou grande place qui s'étend devant le palais, à l'entrée duquel nous aperçûmes une troupe de Kadjârs, ou gens de la tribu du roi, pieds nus, frappant en mesure leur poitrine, et accompagnant de leurs voix par intervalles celle d'un d'entre eux placé au centre. Se *frapper la poitrine* (saint Luc, XVIII, 13.) est une preuve de chagrin, et pour cela on déboutonne la partie supérieure de la chemise, et on se frappe à nu la poitrine. En signe d'humilité, le roi ordonna aux Kadjârs, entre lesquels se trouvaient plusieurs de ses parens, de s'avancer, sans souliers et sans

bas, pour présider les cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé, portant entre leurs mains un bâton pour remplir les fonctions de maîtres de cérémonies; forçant les uns de faire place, frappant les autres avec leur arme, et rétablissant l'ordre dans la procession.

Une partie de la place avait été séparée de l'autre par une palissade, et destinée à représenter la ville de Kerbelah aux environs de laquelle périt Hoçein; tout auprès, deux petites tentes désignaient son campement dans le désert avec sa famille; une plate-forme en bois, couverte de tapis sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la décoration nécessaire dans cette occasion.

Quelques instans après notre arrivée, le roi parut; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva, et les génuflexions de ses officiers, annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant:

Dabord parut un homme très-fort, nu dans la partie supérieure de son corps, ba-

Digitized by Google

lançant à sa ceinture une longue perche surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Korân, fort bien exécutés, et d'environ trente pieds de haut.

A celui-ci en succéda un autre, nu de même, portant une perche plus pesante encore, quoique moins élevée, sur laquelle était placé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur; il chantait à grands cris les louanges du roi.

Après lui parut un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir plein d'eau; sur ses épaules étaient placés, par forme de bravade, quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, nous dit-on, il désigne la grande soif qu'Hoçein éprouva dans le désert.

Enfin parut une litière en forme de sarcophage, appelée *ceber peighamber* ou le tombeau du prophète, et portée sur les épaules de huit hommes. Sur le devant était placé un grand ornement de forme ovale entièrement couvert de pierreries, et pré-

Digitized by Google

cisément au-dessus une grande étoile de diamant. Sur une avance, deux chandeliers chargés de pierreries portaient des flambeaux; le dessus et les côtés du sarcophage étaient couverts de schâlls de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné à représenter la coiffure du prophète. De chaque côté marchait un homme portant une longue perche d'où pendaient un grand nombre de schâlls superbes, et à l'extrémité de chacune on voyait une main couverte de diamans pour représenter celle de Mahomet.

Après le sarcophage, parurent quatre chevaux de main richement caparaçonnés, le devant de la tête orné de plaques entièrement couvertes de diamans étincelans autour. Des schâlls et des étoffes d'or couvraient leur corps, et, sur leur selle, quelques emblèmes de la mort d'Hoçeïn; toute la procession, après avoir défilée, vint se placer en ordre à la droite de l'appartement du roi.

Après un repos de quelques instans, une troupe d'hommes à regards féroces, et vêtus

Digitized by Google

d'un seul linge blanc jeté sur leur corps entièrement nu d'ailleurs, s'avança. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre, et chantaient une espèce d'hymne, sur un ton sauvage. Ils représentaient les soixante-deux parens ou martyrs, comme les appellent les Persans, qui accompagnaient ce jeune prince et qui périrent en le défendant. Après eux parut un cheval de main blanc couvert de blessures artificielles, le corps hérissé de flèches, et caparaçonné en noir, représentant le cheval que montait Hoçeïn quand il fut tué. Une bande d'une cinquantaine d'hommes, tenant à la main deux morceaux de bois qu'ils frappaient l'un contre l'autre, vint ensuite; cette troupe fermait la marche. Ils se placèrent en ordre devant le roi, et, sous les ordres d'un *maître de ballet* placé au centre pour régler leurs mouvemens, ils exécutèrent une danse en frappant dans leurs mains avec le plus d'ensemble qu'il leur était possible. Le *maître de ballet* chantait en même temps une espèce de récitatif, et les danseurs joignaient à différens intervalles leurs grands cris à sa voix

Digitized by Google

et l'accompagnaient en frappant en cadence sur leurs bâtons.

Aux processions succédèrent les acteurs tragiques. Hoçein s'avança, suivi de ses femmes, de ses sœurs et de ses autres parens. Leur représentation fut longue et ennuyeuse; mais la distance où nous nous trouvions du lieu de la scène étant trop considérable pour nous permettre d'entendre les choses tendres et sensibles qu'ils se disaient sans doute les uns aux autres, nous nous approchâmes du lieu où gissait le malheureux Hoçeïn étendu sur la terre, sur le point de recevoir le coup mortel d'un scélérat qui, le bras levé, remplissait les fonctions d'exécuteur. A ce moment fatal, un cri général de douleur se fit entendre; des sanglots, des larmes véritables s'échappèrent des yeux de tous les assistans placés assez près de nous pour que nous pussions les apercevoir. L'indignation, la fureur de la populace accourue à ce spectacle, étaient montées à un tel point, qu'elles eurent besoin d'un objet pour s'assouvir, et elles se dirigèrent sur ceux des acteurs qui avaient représenté

Digitized by Google

les soldats d'Yezid. Hoceïn ne fut pas plus tôt tué, qu'ils furent obligés de fuir devant une volée de pierres, suivie de coups et d'imprécations. On nous apprit qu'il est si difficile de trouver des personnes qui veuillent remplir ce rôle, que dans cette occasion on avait forcé des prisonniers russes de représenter les troupes d'Yezid, et ils furent, après la catastrophe, obligés de s'enfuir le plus promptement possible.

L'incendie de Kerbelah termina la pièce : on avait construit à cet effet, derrière la palissade dont nous avons parlé plus haut, plusieurs huttes en roseaux auxquelles on mit le feu. Le tombeau d'Hoçeïn parut couvert d'une étoffe noire ; au-dessus fut placée une figure revêtue d'une peau de tigre pour représenter le lion miraculeux qui, rapporte-t-on, veilla plusieurs jours sur les restes de l'Imâm après son inhumation. La portion la plus extraordinaire de ce spectacle est la représentation des cadavres des martyrs, qui, ayant été décapités, sont placés tous sur une ligne, chaque corps ayant une tête placée auprès de lui. Pour

Digitized by Google

parvenir à rendre cet effet, plusieurs Persans s'ensevelissent en vie dans la terre, ne laissant passer que leurs têtes, tandis que d'autres enfouissent leur tête et ne laissent ressortir que leurs corps. Les uns et les autres sont placés de manière à faire croire qu'ils ont été séparés. Quelques personnes s'y exposent par motif de pénitence; mais, dans la saison chaude, la violence de l'opération a fait plus d'une victime. La cérémonie se termine par le *khotbeh*, c'est-à-dire une prière en l'honneur de Mohammed et de ses descendans, et pour la prospérité du roi; c'est *le meilleur crieur de son temps* qui fut chargé de la réciter à haute voix (Xénophon appelle ce crieur Talmides (1)). Il est célèbre par la force de sa voix, aussi cette qualité lui attire-t-elle beaucoup d'égards; malgré le bruit de la multitude qui l'entourait, nous entendîmes fort distinctement chaque mot à une cinquantaine de pas environ de distance.

Les solennités du Moharrem terminées,

(1) Anabasis, Liv. II.

Digitized by Google

les ministres persans s'occupèrent enfin des négociations nécessaires pour la rédaction du traité définitif avec l'ambassadeur, et je m'estimerais très-heureux de pouvoir offrir ici toutes les discussions auxquelles elles donnèrent lieu, mais le caractère diplomatique dont j'étais revêtu dans cette occasion m'en empêche. L'ignorance totale où sont les Persans du droit des gens, le peu d'habitude qu'ils ont de discuter de grandes questions politiques, furent pour nous, dans cette occasion, un grand obstacle au prompt achèvement de ce travail. Malgré leur clarté et leur évidence, nos propositions leur paraissaient toujours avoir, ou du moins devoir avoir un sens caché qu'ils ne pouvaient comprendre; en conséquence, ils n'y accédaient jamais sans des discussions très-vives qui allaient jusqu'aux propos les plus amers. Ils n'ont qu'une idée confuse de l'Europe et de la position des différens états qui la composent. La grande masse du peuple persan, aussi ignorante sous ce rapport que ses ancêtres (1), regarde l'Europe comme un seul

(1) Hérodote, Polymnie, III.

Digitized by Google

état auquel ils donnent le nom de *freng* et celui de *frengy* à tous ses habitans. Ceux qui sont moins mal informés la divisent en deux empires, *Francoiz* et *Engliz*; mais le grand-vézir, qui a peut-être connu tous les Européens venus à la cour de Perse, sous le règne actuel, est enfin parvenu à savoir les noms des diverses nations de l'Europe, et même ceux des ministres des différentes puissances. Les traits frappans de ressemblance qui se trouvent entre Buonaparte et leur Nader-Châh (Thahmas-Kouly-Khân), leur ont donné une très-haute idée de ce conquérant; et, comme une partie de ses actions respirent bien ce despotisme oriental auquel ils sont accoutumés, non seulement ils le craignent, mais même vont jusqu'à l'admirer (1); car la première qualité qu'ils aiment à trouver dans un monarque, est le courage *(rechadet)*, mais ce courage qui tient de la tyrannie.

(1) Le lecteur voudra bien se rappeler que tout ceci a été écrit plusieurs années avant la chute de Buonaparte. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Leurs plus grandes craintes sont du côté de la Russie, et le grand objet de toutes leurs relations politiques avec ce puissant empire est de rentrer en possession de la Géorgie. La guerre qu'ils se font consiste plutôt du côté de la Perse en incursions momentanées, telles qu'en faisaient les Scythes, au rapport des historiens(1), qu'en des opérations régulières. Quelque temps après notre arrivée à Téherân, nous eûmes un exemple de cette politique de la cour de Perse. Un matin, le secrétaire confidentiel du grand-vézir, suivi de Mirza-Aboùl-Hassan-Khân, vint avec beaucoup d'agitation nous annoncer qu'une grande victoire avait été remportée par le prince royal (Abbas-Mirza) sur les Russes. Selon leur récit, les Persans avaient tué 2000 hommes à l'armée russe, fait 5000 prisonniers, pris 12 pièces de canon et s'étaient emparés de la ville de Chichâh. Quelque temps après nous sûmes toute la vérité : la perte des Russes se réduisait à 300 morts, 500 prisonniers et deux

(1) Hérodote, Melpomène, XVI.

Digitized by Google

pièces d'artillerie. Lui ayant demandé pourquoi il avait tellement exagéré leur avantage, puisque en peu de temps on pouvait reconnaître la fausseté de ce qu'ils avaient avancé, il répondit avec beaucoup d'ingénuité : « Si nous n'avions pas craint d'être « démasqué par votre véracité, nous aurions « élevé la perte des Russes dix fois plus « haut, c'est le premier succès que nos « troupes ont sur les Russes ; vous ne voulez « pas sans doute borner à quelques faits sté- « riles un événement si glorieux dans notre « histoire ? »

Voici les circonstances de cette victoire : le prince royal Abbas-Mirza n'avait vu qu'avec chagrin une immense partie de la population de ses tribus nomades émigrer de ses provinces pour aller habiter sur le territoire russe, et son projet était de les forcer à revenir. Il rassembla, vers Mogân, son armée dans les derniers jours de janvier ; elle était de 9000 hommes, selon les Persans, et forte de 14,000, au rapport des officiers anglais qui y avaient du service. Une partie se composait de

Digitized by Google

teffendchikys, l'infanterie ordinaire du pays; l'autre, de *serbâz*, ou troupes disciplinées par des officiers européens. Il y avait un corps de cavalerie irrégulière, et un train d'artillerie à cheval, composé de douze pièces; ce dernier formait la partie la plus utile de l'armée. Avant de passer l'Araxes, le prince apprit que 800 Russes avec deux pièces de canon étaient postés au village de Sultanbout, à une petite distance de Chichâh, et se détermina à l'attaquer. Les Russes, accoutumés à ces sortes d'*impromptus* de la part des Persans, ne leur ayant jamais vu pour toute artillerie qu'un petit nombre de pièces sur de mauvais affûts incapables de marcher et toujours à l'arrière-garde, se confièrent si bien en leur petit nombre, qu'ils négligèrent d'envoyer chercher un renfort à Chichâh où il y avait garnison avec un commandant. L'attaque, sous les ordres du colonel d'Arcy, commença dans la matinée; les Russes, que leur confiance rendait négligens, furent fort surpris de se voir exposés à un feu de mitraille fort bien dirigé, et qui, en quelques

Digitized by Google

instans, leur eût emporté 300 hommes; et, trouvant qu'ils avaient en tête des ennemis un peu mieux disciplinés qu'auparavant, ils se retirèrent dans les murs du village : là, après une courte négociation, ils capitulèrent. Un des articles de la capitulation fut qu'on ne leur couperait pas la tête, habitude très-commune aux Turcs et aux Persans, durant la guerre. Pendant l'action, le prince donnait 10 toumâns (160 francs) pour chaque tête qu'on lui présentait; et on apprit bientôt qu'après le combat, quelques prisonniers avaient été égorgés de sang froid; et, pour que le nombre de têtes envoyées à Téherân et empilées à la porte du palais du roi fît une masse plus remarquable (1), deux sergens anglais

(1) Cette cruauté ferait frissonner en Angleterre; mais elle sert à prouver combien les mœurs de l'Asie ont peu changé depuis les temps les plus reculés. Dans l'histoire de Jéhu, nous lisons : « Ils « ont apporté les têtes des enfans du roi. » Sur quoi il leur dit : « Mettez-les en deux tas à l'entrée « de la porte jusqu'à demain matin. » (IV *Liv. des Rois*, ch. X, v. 8.)

Digitized by Google

périrent dans l'action. Après la bataille, le cadavre de l'un d'eux fut trouvé sans tête, mais elle fut découverte dans un monceau de têtes russes ; elle avait sans doute été coupée par un Persan qui la fit passer pour une tête russe, et reçut le prix de ce service. Le prince se conduisit avec beaucoup de magnanimité, car, lorsque le commandant russe qui avait été blessé lui fut amené, s'étant aperçu que cet officier n'avait pas d'épée, il lui donna la sienne qui était très-précieuse, et l'engagea à la porter pour sa défense. La perte des Persans ne fut que de 100 hommes, ce qui donna une très-grande joie aux ministres, car jamais auparavant, dans aucune occasion, les Persans ne s'étaient jamais assez approchés de l'ennemi pour être atteints de leurs coups. La mort des deux sergens fit évanouir le doute qui existait chez les Persans, savoir, si un chrétien combattrait contre d'autres chrétiens en faveur des musulmans, et cette circonstance ne contribua pas peu à nous attirer leur estime. C'était cependant pour nous une cruelle mortification de nous

Digitized by Google

trouver dans la nécessité de faire disparaître ce doute.

Dans l'une des visites que l'ambassadeur fit au grand-vézir, il le trouva dictant une lettre au gouverneur du Mazenderân pour lui annoncer la défaite des Russes. Lorsque l'écrivain arriva au résultat de la victoire : « Combien, dit-il, mettrai-je de morts? » Le grand-vézir, avec un sang froid admirable, lui répondit : « Mettez 2000 morts, 1000 « prisonniers, et ajoutez que l'ennemi était « fort de 10,000 hommes. » Puis se tournant vers l'ambassadeur : « Cette lettre doit « faire un grand voyage, et dès-lors nous « ajoutons en proportion de la distance. »

Lorsque le roi revit l'ambassadeur, il témoigna toute la joie que lui causait cet événement ; il ajouta qu'il en avait été prévenu par un songe dans lequel un brigand allait l'égorger, quand il fut sauvé par son fils Abbas.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Le traité entre l'Angleterre et la Perse fut signé, le 14 mars 1812, au palais de l'amyn-ed-daulah. Pendant les négociations, le roi étant parti pour une grande partie de chasse, témoigna le désir de le voir arrêté définitivement à son retour. Les plénipotentiaires étaient assemblés, sur le point de signer et d'y apposer leurs sceaux, lorsque la porte de l'appartement s'ouvrant tout-à-coup, un valet de pied du roi cria : « *Nedjdèh* (bonne « nouvelle) ! le châh est aux portes de la « ville, et sera au palais dans une heure. » Puis s'adressant aux deux plénipotentiaires persans, il leur dit : « Il faut que vous me « donniez dix toumâns (160 fr.) » L'amyn-ed-daulah, chez lequel la crainte du monarque l'emportait sur tout autre sentiment, se leva de suite dans une grande agitation en s'écriant : « Le châh va arriver au palais

« avant que nous puissions nous y rendre « pour le recevoir. Allons, Mirza-Chaffey, « allons au palais, pour l'amour de dieu point « de retard. » A ces mots l'ambassadeur prit ses papiers, les mit dans leur boîte, et dit : « Messieurs, puisqu'il en est ainsi, point de « traité; car je ne souffrirai jamais qu'on se « moque de moi de cette manière. — Quoi ! « s'écrièrent les ministres, vous ne voulez « pas être la cause de notre mort ! — C'est sur « votre tête que tout retombera, reprit l'am- « bassadeur, mais soyez bien assurés que « je ne me laisserai pas manquer une seconde « fois de respect. — Dans ce cas, dit Mirza- « Chaffey avec beaucoup de calme, allez, « vous amyn-ed-daulah, je vais signer le « traité aujourd'hui, et demain je mourrai. » L'amyn-ed-daulah laissa donc ses sceaux à Mirza-Chaffey, et courut au palais le plus promptement possible. Le traité fut donc signé et scellé, le grand-vezir agissant pour son collègue.

Depuis ce moment il n'arriva rien d'intéressant jusqu'à la fête du No-rouz. Nos jours se passaient dans une triste monotonie,

Digitized by Google

et Téhérân n'offrait que peu d'objets qui pussent nous engager à sortir. Nous faisions quelques promenades à cheval, et un vaste jardin, attaché à notre demeure, nous permettait de prendre beaucoup d'exercice. Je m'y promenais un jour, lorsqu'une troupe de jeunes Persans à moitié ivres y pénétra; un jeune homme distingué, qui paraissait être le chef de la bande, s'approcha de moi, croyant sans doute que je n'entendais pas sa langue, et me tint, avec un visage riant et une politesse dérisoire, les propos les plus grossiers, qu'il espérait me faire prendre pour de la civilité. S'apercevant bientôt qu'il s'était trompé dans sa supposition, il s'enfuit de suite, et se cacha si bien qu'on ne put le retrouver que quelques jours après.

Dans nos promenades à cheval nous sortions ordinairement de la ville par la *derouazeh Châh-Abdoùl-Azem*, ou la porte conduisant au village de Châh-Abdoùl-Azem, où se tient tous les matins un marché; c'est là que se vendent surtout les chevaux, mulets, ânes et chameaux. Au lever du

soleil, les propriétaires de ces animaux s'assemblent dans ce lieu, et les mettent en vente. On y trouve aussi des marchands établis dans des boutiques temporaires et sous des tentes, qui tiennent toutes sortes d'objets: *Le marché à l'orge et à la farine se tenait à la porte de Samarie.* (4e L. des R., VII, 18.)

Le 15 avril 1813, revenant d'une promenade à cheval vers les sept heures du matin, j'aperçus, à quarante pas du chemin sur le côté, une société de Persans fort bien vêtus, assis sur un tapis au pied d'une éminence dans la plaine; à quelques pas devant eux coulait un joli ruisseau, dans le voisinage d'un champ de blé; ils étaient entourés de leurs domestiques et de leurs chevaux. Au moment où je passai, ils m'envoyèrent un jeune homme avec un message conçu en ces termes: « Le khân vous fait ses complimens, « *khoch-bâch*, que le bonheur vous accom- « pagne, et vous engage à vous joindre à sa » troupe. » En même temps la société se mit à crier le plus fort qu'elle put: *Khoch-bâch! khoch-bâch!* J'appris ensuite que cette invitation m'avait été adressée par un

Digitized by Google

youz-báchi, ou colonel au service du roi, et qu'au moment où je passais, ils étaient au plus fort de la gaîté, et même apparemment plongés dans l'ivresse. Un autre jour, nous trouvâmes pareillement une société dans une des maisons de plaisance de sa majesté, et nous avons remarqué que, lorsque les Persans veulent se mettre en débauche, ils se lèvent de très-bonne heure, et regardent le matin comme l'instant le plus agréable pour boire du vin, et ils ne discontinuent pas de faire excès de cette liqueur jusqu'à la nuit. Ce contraste entre leur coutume et la nôtre donnera une nouvelle force à ce passage d'Isaïe : *Malheur à vous, qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table et pour boire jusqu'au soir, jusqu'à ce que le vin vous échauffe par ses fumées* (1)! Tel est le reproche qu'ont fait aux débauchés les moralistes et les satiriques de tous les temps et de toutes les nations.

(1) Væ qui assurgitis manè ad ebrietatem sectandam, et potandum usquè ad vesperam, ut vino æstuetis. (*Isaïe*, ch. v, v. 11.)

Digitized by Google

Il n'est aucun endroit en Perse qui soit aussi peu attrayant que les environs de Téherân. Chacune des cinq portes de cette ville conduit à ce que les Persans appellent *sahara*, et que nous nommons désert ; cette dénomination ne peut et ne doit cependant pas s'appliquer à la plaine qui avoisine Téherân, puisque quelques-unes de ses parties sont cultivées ; cependant, comme on n'y trouve ni haie, ni fossé, ni palissade qui forment les limites de la culture, elle offre l'apparence d'une solitude. Un arbre y est un objet rare, particularité assez remarquable, puisque cette plaine n'est séparée que par une seule chaîne de hauteurs d'une des contrées du globe les plus abondantes en bois, de la province de Mazandérân. On trouve au pied du mont Albour, qui forme la limite septentrionale de la plaine de Téherân, plus de villages, d'arbres et de campagnes cultivées que dans les autres parties de la plaine voisine de la ville.

Nous nous dirigions souvent vers les ruines de Rey, dans l'espérance de découvrir, en les parcourant, quelque reste d'antiquité

Digitized by Google

qui fût demeuré inconnu. En effet, M. Gordon découvrit une sculpture grossière du siècle de Châpour, qui sert à prouver que les ruines qu'on voit aujourd'hui dans cet endroit, occupent l'emplacement d'une ville antérieure à l'invasion des musulmans (1). Cette sculpture est placée sur le côté méridional du château en ruines qui couronne la hauteur (dans la partie des ruines la plus éloignée de Téherân); elle est exécutée sur le roc qu'on a poli à cet effet. Elle représente un guerrier à cheval courant à toute bride, sa lance en arrêt; un globe est placé sur sa tête, et une boule sur chacune de ses épaules. L'exécution en est grossière et imparfaite; l'esquisse d'une seconde figure tracée sur le même rocher prouve que le sujet n'est pas complet.

Pendant l'hiver, les chirurgiens de l'ambassade tentèrent d'introduire la vaccine parmi les Persans, et leurs efforts furent d'abord couronnés d'un succès complet; mais, con-

(1) C'est là qu'était située *Ragès*, patrie de Tobie. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

trariés par les docteurs musulmans, et n'étant pas secondés par les autorités locales, leurs travaux furent presque rendus inutiles. Les chirurgiens s'étant procuré des boutons de vache venant de Constantinople, commencèrent leurs opérations à Téherân avec tant de succès, que dans le courant d'un mois ils vaccinèrent trois cents enfans. La maison qu'ils occupaient était sans cesse encombrée de femmes chargées de présens, et tout faisait espérer que la ville entière pourrait participer à ce bienfait, lorsque le gouvernement en arrêta lui-même tout-à-coup les progrès. A la porte de l'ambassadeur furent placés, comme gardes d'honneur, quelques *ferâchys* du roi mais, dans le fait pour empêcher toute femme de venir trouver nos chirurgiens. Ils dirent que si les habitans désiraient que leurs enfans fussent vaccinés, il fallait que ce fussent les pères et non les mères qui les apportassent; cette défense arrêta sur-le-champ toute ardeur pour la vaccine, car nous apprîmes bientôt que les hommes ne prennent pas, à beaucoup près, autant d'intérêt que les femmes à leurs en-

Digitized by Google

fans. Malgré les ravages que fait tous les ans, dans le pays, la petite vérole, contre laquelle ils n'ont aucun remède, ils sont tellement infatués de leurs préjugés, qu'ils préfèrent y rester attachés, que d'offrir à leurs enfans une chance de salut, par l'adoption d'un nouveau mode de traitement. La majeure partie des enfans vaccinés par nos chirurgiens appartenaient à la basse classe, qui s'estimait plus heureuse de trouver des remèdes *gratis*, que de se livrer à ses docteurs, aussi rapaces qu'ignorans. Il s'offrit à nos chirurgiens deux ou trois occasions de mettre au grand jour la crasse ignorance des docteurs du pays; en voici une: le gouverneur d'Erivân, personnage d'un rang élevé, n'avait qu'un fils, à la santé duquel le roi prenait le plus haut intérêt; ce jeune homme tomba dangereusement malade; il fut confié au soin de Mirza-Ahmed, *hakem-bâchy*, ou premier médecin du roi; et la maladie faisant des progrès rapides, on jugea convenable d'appeler les chirurgiens anglais; ceux-ci déclarèrent qu'ils se chargeraient de la cure, à condition que personne autre ne

Digitized by Google

s'en mêlerait. Ils prescrivirent donc des médecines que les domestiques prennent d'administrer ; mais Mirza-Ahmed trouva le moyen de rendre inutile l'effet des remèdes des médecins européens par les siens, de sorte que le jeune homme fut bientôt à l'extrémité. Il arriva que ces derniers se trouvaient auprès du malade, lorsque Mirza-Ahmed entra; les premiers annoncèrent qu'il n'y avait plus aucune espérance, et que le lendemain matin le jeune homme n'existerait plus. Le second, avec toute la présomption de la plus profonde ignorance, tâta le pouls, et dit : « Très-bien, très-bien, il ne « peut mieux aller; qu'on lui donne une mé- « decine, et il ira bien demain matin. » Le lendemain arriva, et le fils du gouverneur d'Erivân n'était plus. Mirza-Ahmed rejeta sur le destin l'effet de sa maladresse, et dit, comme tous ses confrères, que, « lorsque « Dieu a décidé la mort d'un homme, aucun « secours humain ne peut le sauver. »

Le fils de Mirza-Yusuf, l'un des principaux *mestufis* ou secrétaires d'état, en est un second exemple. La petite verole avait déjà enlevé un

Digitized by Google

eil à l'un de ses enfans; et, dans la vue de préserver son second fils d'un pareil accident, il promit aux chirurgiens de la légation de le leur envoyer pour être vacciné. On l'attendit long-temps, sans le voir paraître; et, un mois après, il fut emporté par cette maladie. Lorsque nous lui reprochâmes d'avoir négligé le secours de nos hommes de l'art, il se frappa la tête avec ses mains, et dit : « C'est la faute de mon « épouse, elle m'a empêché de le confier « aux Européens. »

Pendant l'hiver, l'ambassadeur eut de fréquentes entrevues avec le roi, qui conversa familièrement avec lui sur plusieurs sujets. Il arriva un jour que, le roi se trouvant de bonne humeur (*damaghich chât bâd*) envoya prier l'ambassadeur de venir causer avec lui; le grand-vézir était présent. Après plusieurs complimens flatteurs, le roi dit à l'ambassadeur que « ses ministres lui « avaient appris qu'il y avait en Angleterre « plusieurs moyens inconnus en Perse d'aug- « menter les revenus : dites-moi donc com- « ment cela se pratique, afin que je puisse

« introduire cette méthode en Perse. » L'ambassadeur répondit « qu'un des établisse-« mens qu'il croyait pouvoir être introduits « en Perse était la poste aux lettres ; puis il « expliqua au prince la nature de cet établis-« sement, ses avantages et ses profits. — Bon, « bon, dit le roi, je vous comprends fort « bien. » Alors se tournant vers le grand-vézir, actuellement Mirza-Chaffey, « je vais « vous expliquer exactement comment cela « se fait ; vous avez, par exemple, un corres-« pondant à Ispahân ; vous ne pouvez donner « dix toumâns au messager toutes les fois que « vous avez besoin de faire dire quelque chose « à ce correspondant ; ce que vous êtes obligé « de faire dans des circonstances urgentes ; « mais si vous aviez la facilité de communiquer « tous les jours, avantage que vous procure-« rait la poste, alors vous écririez tous les « jours, et les affaires n'en iraient que « mieux. Telle est l'utilité de l'établissement. « Quant au profit, le voici : supposons qu'il « parte tous les jours deux cents lettres pour « Ispahân, pour chacune desquelles la poste « recevra une *réale* ; actuellement il y a dix

« relais d'ici à Ispahân ; que l'homme qui les « portera d'un relais à l'autre reçoive une « réale, ce sera dix réales en tout, et le châh « aura un profit net de cent quatre-vingt-dix. « —*Be-sir-châh* (1), par la tête du roi, « s'écria le monarque ; vous avez d'excel- « lens expédiens. Dites-moi quel autre « avantage vous avez de plus que la poste et « que nous ne connaissions pas en Perse ? » Son excellence sentant que de plus amples informations causeraient des désagrémens au grand-vézir, se serait estimé heureux qu'on en fût resté là, mais le prince le poussait vivement ; il dit à sa majesté qu'une des principales sources des revenus publics en Angleterre (mais à laquelle on n'avait recours que dans des cas particuliers) était la taxe sur les revenus des particuliers, et il

(1) Le roi parle toujours de lui à la troisième personne, et jure fréquemment par sa tête ; il dit encore : *Be djân châh*, par l'ame du roi ; *Be merg châh*, par la mort du roi ; et ces expressions d'un usage commun en Perse nous rappellent le jurement de Joseph en parlant à ses frères : *Par la vie de Pharaon.* (*Genèse*, XLII, 15 et 16.)

Digitized by Google

fit tous ses efforts pour faire sentir au roi qu'elle retombait plus sur le riche que sur le pauvre, principe que le gouvernement anglais avait toujours en vue, lorsque les besoins de l'état rendaient nécessaires de nouvelles taxes. « Que dites-vous de cela? « dit le roi au grand-vézir, ces Anglais sont « un peuple extraordinaire? — Nous avons « encore des taxes, continua l'ambassadeur, « qui frappent plus particulièrement les gens « riches: si un homme possède au-delà « d'un certain nombre de chevaux, il paie « une somme pour chacun des chevaux sup- « plémentaires; il en est de même pour les « domestiques, les voitures, etc., etc. — En- « tendez-vous, Mirza-Cheffey, dit le roi? — Je « suis votre victime (1), je suis prêt à payer « tout ce qu'il plaira à votre majesté. — Fort « bien, dit le roi, il y a autant de politique « que d'avantages dans ce que nous dit son « excellence; par exemple, un gouverneur-

(1) *Kerbanet Chuvum*, littéralement, *votre sacrifice*. Tout Persan, en parlant à son souverain, commence par cette phrase.

Digitized by Google

« général de l'Inde fait une immense for-
« tune, et retourne dans sa patrie plus riche
« qu'un *châh-zadèh* (fils de roi), il tient une
« grande maison, et son luxe éclipse celui
« de tous les princes du pays; il est très-juste
« dès-lors qu'il paie un si grand avantage. »
Le roi pria alors l'ambassadeur de lui donner par écrit la note des différens détails de cette conversation, et ajouta qu'il avait l'espoir de réaliser ces projets en Perse.

Dans une autre occasion, le roi demanda à l'ambassadeur ce qu'était devenu le pape. « Je sais, lui dit-il, que vous ne reconnais-
« sez plus sa suprématie; combien y a-t-il
« de temps que vous êtes *Yaghi*, ou en re-
« bellion contre lui? » Son excellence le lui apprit, et lui donna une esquisse de l'histoire de Henri VIII.—« Ah! dit le roi, c'était
« un homme bien habile! Il a agi comme je
« l'aurais fait en pareille occasion; mais
« quelle différence y a-t-il entre votre reli-
« gion et celle des papistes?—Nous avons
« écarté, dit l'ambassadeur, de nos dogmes
« toute la momerie des leurs; ils croient en
« certains dogmes contraires à notre pro-

Digitized by Google

« fession de foi, particulièrement celui de « la transubstantiation. »—Quoi! dit le roi en « mangeant un morceau de pain, ils croient « donc manger un morceau de viande? « quelle bêtise! vous avez raison. Que l'on « mange un morceau de pain en commémo- « ration de la mort de J.-C., cela est fort « bien; mais s'imaginer que le pain se change « en chair, c'est une doctrine bien in- « sensée. »

Au commencement du mois d'avril, le prince Mohammed-Aly-Mirza, gouverneur de Kermânchâh, arriva à Téherân; il n'avait pour escorte qu'un petit nombre de personnes, et il fit la route en cinq jours, ce qui est pour un prince une grande entreprise, selon les Persans. Comme ce prince doit jouer un grand rôle dans l'histoire future de la Perse, je donnerai ici la description de la visite que lui fit l'ambassadeur, pendant son séjour à Téherân, pour se rendre aux désirs qu'avait exprimés le prince. Son excellence fit demander d'abord quelle serait l'étiquette de l'entrevue; et le grand-vézir, qui était le négociateur dans cette af-

Digitized by Google

faire, lui apprit que le prince habitait une des maisons du roi, et qu'une partie de la salle d'audience ne pouvant être occupée par personne, parce que le roi s'y place, le prince était obligé de s'asseoir à l'angle opposé; que, d'ailleurs, l'ambassadeur ne pourrait se placer sur le même *musnud* (1) que son altesse royale, parce qu'il se trouverait ainsi trop près de sa personne, et que ce serait aller au-delà de toutes les bornes de l'étiquette et de respect. L'ambassadeur répondit qu'il ne pouvait faire sa visite au prince Mohammed-Aly-Mirza qu'aux mêmes conditions qu'il l'avait faite aux autres; que, dans pareille occasion, il avait toujours été placé sur le même musnud, et que dans celle-ci il n'oublierait pas les droits qu'il avait à cette distinction. Après quelque résistance, son excellence parut céder; et toute l'étiquette se trouvant réglée de part et d'autre, l'ambassadeur se rendit au palais

(1) Le musnud, en Perse, est un tapis très-épais placé en travers de l'appartement, à l'extrémité opposée de la porte.

Digitized by Google

avec les gentilshommes de la légation. Le roi était parti pour la chasse, afin de laisser faire cette visite, parce que, d'après l'étiquette de la cour de Perse, un prince ne peut recevoir de visite dans le palais, tant que le roi s'y trouve.

Le *Imâret-Khorchyd* (Palais du Soleil), où nous reçut le prince, s'élève au milieu d'un jardin, derrière le grand salon d'audience, où se place le monarque dans les jours de cérémonie, sur un trône de marbre; le marbre et les peintures ont été prodigués pour en orner l'intérieur. Lorsque nous entrâmes dans la salle où était assis le prince, le grand-vézir s'avança jusqu'au milieu où la place de l'ambassadeur était fixée; mais son excellence, sans faire semblant d'y prendre garde, s'avança jusqu'auprès du prince et s'assit sur le même musnud, à la grande confusion du vézir et au grand étonnement de celui-là, qui, malgré son chagrin évident, nous souhaita cependant le bonjour avec le *koch abedid* accoutumé, ou soyez le bienvenu.

Ce prince est fortement constitué, et son

Digitized by Google

extérieur n'a rien que de très-ordinaire; sa physionomie, quoique pleine de feu, est dure. Il parla d'un ton très-animé, très-haut, et il accompagnait ses paroles de beaucoup de gestes. On remarquait cependant une certaine finesse dans ce qu'il disait. Il faisait beaucoup de questions, réfutait alors les réponses; il me parut fort opiniâtre dans ses opinions, et n'hésitait pas à contredire positivement. La flatterie paraît ne pas lui déplaire; et, lorsque l'ambassadeur le complimenta sur le succès de ses opérations contre le kourde Abdoùlr ahmân-pacha, il devint extrêmement honnête, quoiqu'il eût l'air de traiter cette campagne de bagatelle. « Ce n'est rien, dit-il, on ne peut appeler « cela un service; ne remplir que ses de- « voirs, à l'égard du *Kebleh-Alem*, ne mé- « rite pas ce nom; ce n'est que lorsqu'un « esclave du châh perd la vie pour lui, qu'on « peut appeler véritablement cela un ser- « vice. »

La conversation se tourna bientôt du côté de l'Yengui-Douniâh (l'Amérique), qui excite toujours la curiosité des Persans, et au

Digitized by Google

sujet de laquelle ils font mille questions. Mais nous fûmes bien étonnés de trouver, sur cet article, le prince ferré à glace, comme disent les Français. Il me parut avoir lu l'histoire d'Amérique. Il parla non seulement d'histoire et de géographie dont la connaissance est une rareté chez les Orientaux, mais il connaît fort bien la division de l'Amérique en deux grandes parties, celle du Nord et celle du Sud ; et il entra, sur l'histoire du Mexique, dans des détails qui nous étonnèrent. Un seul fait cependant, sur lequel il se trompa, est le nom du peuple qui conquit le Mexique ; il prétendit, malgré nos raisons, que c'étaient les Portugais, et non les Espagnols, et rien ne put lui faire changer d'opinion. La conversation que nous eûmes avec ce prince nous dévoila son caractère décidé et son énergie, qui est tout le contraire de celui d'Abbas-Mirza, son frère et rival, et sur lequel, si l'occasion s'en présente, il obtiendra peut-être une supériorité décidée.

Le 10 mai, Mohammed-Khân, commandant l'artillerie à chameaux de la garde,

Digitized by Google

qui avait été dépêché à Bouchehr pour faire parvenir à la cour les équipages militaires et les présens destinés au roi, qne nous avions apportés d'Angleterre et de l'Inde, arriva à Téherân. Il avait fait des réquisitions d'hommes sur la route pour le transport du bagage, qui consistait en plusieurs voitures: glaces, un grand piano-forté, une table d'acajou pour de grands repas, et plusieurs autres pièces lourdes. Comme les Persans n'ont point de voitures, et que plusieurs de ces effets étaient trop gros pour être chargés sur des chameaux, ils furent transportés à force de bras de Bouchehr à Téherân, dans un espace de 620 milles. Il est impossible de se faire une idée de l'état délabré dans lequel ces objets arrivèrent. Un moyen auquel on eut recours pour éviter la fatigue à la descente des montagnes qui s'élèvent entre Bouchehr et Chyrâz fut de les placer sur un affût de canon, et de les lancer sur la pente au hasard. Mais les chocs sans nombre qu'éprouvèrent, dans leur chute rapide, ces voitures, les eurent bientôt mises hors de service; et la plupart des objets

Digitized by Google

dont ils étaient chargés furent disloqués ou mis en pièces. De soixante-dix miroirs que l'ambassadeur avait apportés en Perse, un tiers parvint intact, le reste fut entièrement brisé.

Les voitures que nous avions apportées pour faire des présens au monarque ne furent réunies qu'au moment où elles nous joignirent à Téherân. Un carrosse fabriqué en Angleterre pour le service du roi, et qui était le moins endommagé, fut mis en état, et l'ambassadeur le présenta alors au roi en grande pompe. Pour le faire sortir de la cour de notre maison, il fallut abattre une portion du mur, et alors même on éprouva des difficultés extrêmes à le faire parvenir au palais du roi à travers des rues étroites et les bazars. Quand il fut arrivé au palais, l'ambassadeur, suivi du grand-vézir et de tous les autres officiers de la cour, s'empressèrent de le montrer au roi. Sa majesté en fit plusieurs fois le tour, l'examina en détail, admira sa beauté, fit la critique de la machine, y entra en laissant ses souliers à terre, et s'assit avec beaucoup de plaisir sur

Digitized by Google

les coussins de velours. Mirza-Aboùl-Hassan-Khân, ci-devant ambassadeur de Perse près la cour d'Angleterre, Ferâdj-Ullâh-Khân (bourreau en chef), quelques-uns des secrétaires d'état, et d'autres personnes du plus haut rang, tous en habit de cour (1), s'attachèrent aux traits et traînèrent le roi, ce qui lui fit un plaisir extrême; il l'exprima en faisant des remarques très-judicieuses sur l'utilité des voitures et l'industrie des Européens qui les avaient conduits à une telle perfection. Ce qui excita surtout la surprise du grand-vézir fut leur facilité à reculer comme à avancer. Le monarque y demeura plus d'une heure; il fit l'observation qu'il pouvait contenir aisément deux personnes, l'une devant, l'autre derrière, et il indiqua du doigt le fond comme la place de la seconde. Après avoir fumé son galéoun, il

(1) Ce fait rappelle la prompte obéissance des nobles Persans aux ordres de Cyrus; ils se défirent de leurs robes, et, avec leurs riches vêtemens et leurs caleçons brodés, aidèrent à dégager les voitures de son armée, qui se trouvaient embarrassées dans un défilé etroit. (*Anabas.*, Liv. 1, ch. 5.)

Digitized by Google

descendit, fit un très-beau présent à l'ambassadeur en échange du superbe carrosse qu'il venait de lui donner, et commanda à l'amyn-ed-daulah de lui acheter six chevaux pour le traîner. Nous apprîmes cependant bientôt après qu'il avait été enfermé dans un magasin, dont il n'est pas sorti depuis, et où il restera sans doute toujours (1).

(1) Pietro della Valle rapporte que, pendant son séjour à Ispahân, les Anglais firent présent d'un superbe carrosse à Châh-Abbas, qui ne daigna pas y faire autant attention que le roi actuel, et dans lequel il n'entra jamais; il ne le vit qu'une seule fois; il le fit ensuite renfermer, et ce carrosse ne parut plus désormais (édit. in-8°, Vol. III, p. 285.)

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Une entrevue politique entre le prince royal et l'ambassadeur paraissant de la plus haute importance pour nos intérêts, nous reprîmes nos tentes au printemps de 1812, et nous nous mîmes en route pour Tauriz, dans les derniers jours de mai.

Comme j'ai donné, dans mon premier journal, une description de la route que nous avions à faire, je me restreindrai, dans cette relation, aux observations que leur nouveauté peut rendre intéressantes.

Sur le bord septentrional de la rivière Karadj, le roi faisait bâtir un palais entouré de fortifications, ainsi qu'une ville qui doit porter le nom de *Soleimanièh*, d'après celui de la capitale d'Abdoùlrahmân-pacha, chef kourde, enlevée à ce prince. Les dépouilles de cette ville et du pays sont destinées aux dépenses de la construction de celle-ci.

Digitized by Google

Nous trouvâmes une centaine de paysans occupés à travailler au fort ; il forme un carré de deux cents pas, flanqué de quatre tours aux angles, et une porte sur chaque face ; les murailles sont composées de briques cuites au soleil, assises sur un fondement de pierres ordinaires ; les cintres des portes sont en briques cuites dans un four à chaux. Les briques cuites au soleil sont faites avec la terre tirée des fossés dans le voisinage ; on la mêle avec de la paille, on leur donne la forme que l'on veut qu'elles aient ; on les place par rangs sur un endroit nivelé, et on les laisse exposées aux rayons du soleil : on appelle cela *kahgil*, c'est-à-dire construction à paille et terre. Les paysans qui y travaillaient avaient été requis de force ; à leur tête se trouvaient plusieurs officiers du roi qui, en termes durs et grossiers, et à coups de bâton même quelquefois, les pressaient à l'ouvrage. Leur malheureuse condition ressemblait à celle des Israélites, que Pharaon employait de la même manière à construire des édifices, et dont les matériaux étaient sans doute de même. Les

Digitized by Google

briques étaient mélangées de paille; ceux qui les fabriquaient avaient une certaine tâche par jour; et quand elle n'était pas faite, leurs maîtres barbares étaient impitoyables. Leurs plaintes étaient très-naturelles, et avaient du rapport avec les mots employés fréquemment dans des occasions semblables par les malheureux qui gémissent opprimés en Perse : *On ne nous donne point de paille, et on nous commande de prendre le même nombre de briques qu'auparavant : nous sommes battus de verges; nous qui sommes vos serviteurs, et on tourmente injustement votre peuple* (1).

Une partie des laboureurs préparaient du mortier, d'autres apportaient de l'argile, un certain nombre faisaient cuire la brique dans les fours construits dans le voisinage.

Le génie des Persans, de même que celui de tous les Asiatiques, n'est pas inventif; ils

(2) Paleæ non dantur nobis, et lateres similiter imperantur; en famuli tui flagellis cædimur, et injustè agitur contrà populum tuum. (*Exode*, ch. 5, v. 16).

bâtissent toutes leurs villes sur un seul plan. Ils commencent dabord par le palais, ils font ensuite le maidân ou place publique, les mosquées, et les bazars. On élève ces édifices successivement, et Soliman-Mirza, un des jeunes fils du roi, venait d'en être nommé gouverneur, et son père avait ajouté à son apanage plusieurs villages des environs. Le son de certains mots flatte si bien l'oreille des Persans, que le désir seul de voir Soleimân-Mirza gouverneur de Soleimanieh, fut le principal motif qui donna l'idée de bâtir une ville.

Immédiatement après avoir traversé le Karadj sur un pont, nous aperçûmes, à main droite, les ruines d'un fort, sur une éminence; un homme qui passait dans ce moment par là, nous dit qu'on l'appelait le château des *Guèbres*. Toutes les ruines dont les habitans ne peuvent rendre compte, sont attribuées aux Guèbres, de même qu'en Turquie on les attribue aux *Giaours*. Il est très-probable que ce dernier mot est la corruption du premier: les Turcs donnent ce nom à tous les infidèles en général, tandis

que les Persans le restreignent aux seuls adorateurs du feu. Du haut de cette éminence on jouit d'un superbe point de vue sur une vallée charmante, couverte de verdure, et arrosée par le Karadj qui, sortant des montagnes, décrit mille sinuosités dans sa course tranquille jusqu'au pont; là trouvant son lit resserré, il gonfle ses eaux, et acquiert une grande rapidité. Sa source se trouve dans une montagne appelée *Koh-Aureng-Redbâr*, à cinq farsangs de ce pont; quand il parvient dans la plaine, son lit s'élargit, et les habitans ont divisé ses eaux en différens canaux pour l'irrigation des terres.

Dans le désert, avant d'atteindre Kaswin, et au point du jour, nous donnâmes chasse à deux ânes sauvages, que les Persans appellent *gour-khar*; leur vitesse était tellement supérieure à celle de nos chevaux, qu'après avoir couru quelques instans, ils s'arrêtaient et nous regardaient en ronflant en l'air avec leurs narines, comme s'ils voulaient montrer leur mépris pour les efforts que nous avions faits en vain en les poursuivant. Les Persans réussissent quelquefois à en tuer, mais il faut

Digitized by Google

pour cela beaucoup d'adresse et connaître parfaitement leurs retraites. Pour y parvenir, on place des cavaliers et une meute de distance en distance, sur le chemin qu'ils suivent d'ordinaire, puis on les pousse sur les piquets de chasseurs, qui, avec leurs chiens frais, se précipitent sur l'animal à demi-épuisé. Ce récit se rapporte exactement à celui de Xénophon, qui dit que le seul moyen de le chasser est de se partager en plusieurs troupes qui se succèdent l'une à l'autre (1).

Quoique l'Arabie soit le pays natal de ce quadrupède, il se trouve cependant communément dans toute l'étendue de la Perse. Xénophon en parle en différens endroits (2), et le met au nombre des animaux que chassaient les anciens Persans. Les modernes

(1) Καὶ οἱ μὲν ὄνοι ἐπεὶ τὶς διώκοι προδραμόντες ἀνειστήκεσαν (πολὺ γὰρ τοῦ ἵππου θάττον ἔτρεχον). καὶ πάλιν ἐπεὶ πλησιάζοι ὁ ἵππος ταῦτα ἐποίουν· ὥστε οὐκ ἦν λαβεῖν οἱ μὴ διαστάντες οἱ ἑτέρῳ θηρεῖν διαδεχόμενοι τοῖς ἵπποις. *Anabasis*, L. 1, ch. 5.

(2) *Cyropædia*, Lib. 1.

mangent sa chair, et prétendent qu'elle est préférable à celle de la gazelle. Telle était aussi l'opinion de leurs ancêtres; et, lorsque Hérodote place l'âne parmi les animaux que faisaient rotir les Perses opulens lorsqu'ils voulaient se régaler, on peut supposer qu'il a voulu parler des ânes sauvages (1); l'espèce paraît avoir été plus nombreuse au temps d'Olearius (2) (1637). Ce voyageur dit que, dans un grand festin donné par Châh-Abbas aux ambassadeurs, on amena dans un enclos, pour y être tués, trente-deux ânes sauvages, et il fait observer que la viande de cet animal était si exquise, qu'on la réservait pour l'usage du monarque.

La couleur de l'âne sauvage est un gris de souris clair; ses épaules et son dos sont rayés de noir; la tête est grosse, mais sa démarche est beaucoup plus vive et plus légère que celle des autres ânes. Il est d'ailleurs d'un caractère très-têtu, et

(1) Hérodote, Clio, 133.

(2) Voyages d'Olearius, p. 535.

Digitized by Google

rien n'est capable de vaincre son opiniâtreté. Buffon dit qu'il ne diffère de l'âne domestique que par son goût pour l'indépendance et la liberté. Ce grand naturaliste soutient que cet animal est l'onagre, et non point le zèbre dont la patrie est l'Afrique australe, et qui habite le pays aux environs du cap de Bonne-Espérance (1).

L'amour de la liberté et de l'indépendance dans cet animal, son naturel farouche sont décrits avec beaucoup de justesse par le prophète Jérémie: *C'est un âne sauvage accoutumé à vivre dans le désert, qui, sentant de loin ce qu'il aime*, etc., etc. (2). Dans un autre endroit, ce prophète allie l'image de l'âne sauvage à toutes les horreurs d'un désert aride: *Les ânes sauvages montent sur les rochers; ils attirent fortement l'air comme les dragons; leurs yeux*

(1) Buffon, histoire naturelle du zèbre, Vol. x, p. 175.

(2) Onager assuetus in solitudine, in desiderio animæ suæ, etc., etc. (*Jérémie*, ch. II, v. 24).

Digitized by Google

sont comme morts, parce qu'il n'y a point d'herbe (1).

Le jour qui précéda notre arrivée à Kaswin, pendant que nous étions campés auprès du village d'Hassannâbâd, il s'éleva de l'est un vent violent appelé dans le pays *baadraz*. Il ne cessa de souffler toute la matinée jusqu'à deux heures de l'après-midi; il sauta alors à l'ouest, et il prit alors le nom de *Baad-Chariar*; à l'instant où il changea de pointe du compas, il éleva en différentes parties de la plaine des tourbillons qui, se promenant sur la surface du pays d'une manière qui inspirait l'effroi, enlevaient du sable, des branches d'arbres, et le sable des campagnes; dans ce moment, il paraissait y avoir une communication entre la terre et les nuages. La vérité de l'image dont se sert le prophète Isaïe, en faisant allusion à ce phénomène, est frappante aux yeux d'un voyageur qui parcourt l'Orient: *un tourbillon les a enlevés*

(1) Et onagri steterunt in rupibus, traxerunt ventum sicut dracones, defecerunt oculi eorum, quia non erat herba. (*Jérémie*, ch. XIV, v. 6).

Digitized by Google

comme la paille (1), etc., etc. *Ils seront dissipés devant lui comme la poussière que le vent enlève sur les montagnes, et comme un tourbillon de poudre qui est emporté par la tempête* (2).

Dans le psaume LXXXIII, v. 13, nous lisons : *Fais-les fuir comme une roue, comme la poussière chassée par le vent;* ce que rend heureusement la rotation du tourbillon qui pousse devant lui un brin de poussière en lui imprimant le mouvement rapide de la roue (3).

Le 1er juin, l'ambassade arriva à Kas-

(1) Et turbo quasi stipulam auferet eos. (*Isaïe*, ch. XL, v. 24).

(2) Et fugiet procul, et rapietur sicut pulvis montium à facie venti, et sicut turbo coram tempestate. (*Idem*, ch. XVII, v. 13).

(3) Dans ce passage, le mot de l'original est le même que dans l'autre, tiré d'Isaïe (*Galgal*). Il n'y a aucun doute que ce mot ne soit quelquefois employé pour signifier la roue d'un chariot; mais, dans les deux passages, l'image dont il fait partie nous engage à le prendre dans le sens que lui donne Isaïe, et qui se trouve quelquefois dans les lexiques, *Pulvis rotatus*.

Digitized by Google

win, et, avant d'entrer dans cette ville, nous rencontrâmes le *mirakhor* ou grand écuyer de Aly-Naky-Mirza, l'un des fils du roi, et gouverneur de la ville; il était venu au-devant de nous, avec un cheval portant une bride d'or et une riche selle à la persanne; il le présenta à son excellence de la part du prince. J'ai déjà dit, dans une autre partie de cet ouvrage, qu'une bride d'or garnie d'une têtière couverte de plaques d'or, a toujours été une marque de distinction en Perse; telle était celle dont Astyages fit présent à Cyrus (1).

Kaswin est plus vaste que Téhérân, quoiqu'elle lui soit inférieure en population. Le vézir du prince, Seïd-Aly-Khân, ministre qui nous parut avoir plus de connaissances en statistique que les Persans n'en ont d'ordinaire, nous assura qu'ayant mesuré la circonférence de cette ville, il l'avait trouvée de 2,000 *gez* ou pas plus étendue que la capitale. Elle renferme, nous dit-il, 25,000 habitans mâles, et on ne porte dans

(1) Cyropædia, Lib. I.

Digitized by Google

ce nombre ni les femmes ni les enfans; elle fournit au commerce des velours, des brocards et du kerbâz, étoffe de coton grossière.

Autour de la ville, jusqu'à une distance considérable, s'étendent des vignobles et des vergers; les premiers produisent un raisin célèbre dans toute la Perse, pour le bon vin qu'il donne. Les vignerons arrosent leurs vignes une fois dans l'année, vingt jours après la fête du No-rouz, le 10 avril. Le vézir nous apprit que le sol composé d'argile est si bon que l'humidité le conserve ainsi jusqu'à l'irrigation suivante. L'eau est une chose très-rare à Kaswin, et nous trouvâmes ce rapport confirmé par le grand nombre de kanâts que nous aperçûmes dans la plaine et qui amènent l'eau d'une distance très-considérable.

L'ambassadeur fit une visite au prince qui habite un palais construit par les Soffis. Ces princes, pendant un certain temps, tinrent leur cour dans cette ville. On y entre par une *allah-capi*, ou porte immense couronnée d'une coupole. Pietro-Della-

Digitized by Google

Valla, qui la vit aux jours de sa splendeur, la décrit en ces termes: *Non e de pinta ni ornata di oro come quello di Sphahan, ma e grande, con prospetiva di piu maestra, e dentro a bello, alto, e grande atrio per gli postieri* (1). Mais, hélas! cette magnificence a disparu en partie; le palais s'élève au milieu des ruines, et la majeure partie de ces superbes édifices est abandonnée. Après nous avoir fait passer par de longues avenues cintrées où étaient dispersés un petit nombre de domestiques, on nous introduisit enfin dans une cour où nous trouvâmes le prince daus une aile détachée du palais qu'éleva le fameux Nadyr; il était assis dans le même endroit qu'avait autrefois occupé ce conquérant. La comparaison entre ce vainqueur des nations et le prince actuellement en possession de son palais, que la circonstance excita dans notre esprit, fit paraître à nos yeux le prince comme un bien mince personnage, malgré ses

(1) Viaggi di Pietro della Valle, édit. in-8°, Vol. II, p. 383.

Digitized by Google

manières affables et l'expression de bonté peinte sur sa figure.

La description que Chardin a donnée de Kaswin ne répond pas à l'exactitude ordinaire à ce voyageur. Il dit qu'à trois lieues de cette ville est une haute montagne nommée *Alouvent*. Ce fut en vain que nous en cherchâmes une dans cet endroit, car le point le plus élevé des éminences les plus voisines n'est qu'une légère ondulation. La montagne d'Elvand, dont il veut parler sans doute, est dans le voisinage d'Hamadân, c'est-à-dire à une distance de cent vingt milles. Du sommet d'une mosquée en ruines appelée Meïjed-Bolaghy, je déterminai avec précision la position de Karadj, eu égard à celle de Kaswin, et un mamelon qui, se détachant de la chaîne de l'Alboun, se laisse apercevoir d'une grande distance et détermine la position de cette ville, est dans le sud 59° est de la mosquée. De l'endroit où je me trouvai on découvre une partie considérable de la ville et tout le palais-royal. Le prince, pour pouvoir prendre l'air, a fait construire une tour un polygone très-élevée, qui domine

Digitized by Google

toute la ville; et, tout en pensant qu'il eût beaucoup mieux fait de réparer quelques-uns des beaux édifices qui tombent actuellement en ruines que d'en construire un nouveau, sa tour ne laisse pas d'être assez pittoresque, et ne prouve pas un mauvais goût. Si elle se trouvait en Europe, on la prendrait pour un observatoire; dans le fait, elle mérite ce nom; mais ce n'est pas pour observer les merveilles du firmament, mais voir les choses d'ici bas.

Le 2 juin nous campons à Siah-Dehân, après avoir fait cinq farsangs; le chemin dans cet espace est si bon, qu'une voiture aurait pu y marcher avec autant de sûreté que sur un chemin bien battu. La Perse est en général fort propre pour les voitures, et un léger travail suffirait pour y faire des chemins excellens, excepté dans les endroits où l'on passe d'une plaine à l'autre, parce qu'alors la qualité raboteuse des montagnes ferait naître de grandes difficultés. C'est ce qui arrivait à l'époque où les voitures étaient en usage dans cet empire. Darius resta en effet sur son char tant qu'il fut dans les

Digitized by Google

plaines; mais, arrivé aux passages des montagnes, il fut obligé d'en descendre et de monter à cheval (1).

Je logeai dans la maison d'un paysan qui se composait de trois pièces; l'une avait vingt-quatre pieds de long sur dix de large; elle était très-propre, bien blanchie, et supérieure en général à la maison d'un paysan. Le toit, formé de solives transversales sur lesquelles étaient placées des branches d'arbres et une épaisse couche de plâtre, formait la terrasse de la maison. En face de la porte, une huche en briques crues, percée au fond pour en tirer le blé quand on en avait besoin, renfermait les provisions. Je remarquai que cette manière de conserver le blé était usitée dans tout le village.

Le lendemain, nous faisons halte au village de Farsindjen, et le surlendemain à Abhar; ici nous nous écartâmes de la route avec nos fusils et nos chiens de chasse pour

(1) Arrien, Expédition d'Alexandre (Livre II, ch. 5).

Digitized by Google

chercher quelque gibier. Ce lieu avec la plaine, et les montagnes de Sultanièh, compose ce qu'on appelle le *Chekar-gah*, ou endroit de la chasse du roi; on y trouve en abondance des gazelles, des perdrix et des outardes. Pendant ces deux jours, nous aperçûmes des troupeaux de gazelles, et un de nos chiens, excellent à la chasse, réussit à attraper une femelle qui était pleine. Sans cette circonstance, je doute fort que nous en eussions pu avoir une; car, quoique j'aie plus d'une fois donné la chasse à des troupes nombreuses de ce joli animal, la rapidité de sa course l'a toujours sauvé.

La gazelle est une bête fauve très-commune en Perse, de même qu'en Arabie et en Afrique. C'est probablement le δορκὰς que Xénophon (1) cite au nombre des bêtes sauvages que les dix mille chassèrent en Syrie, quoique le docteur Spelman rende ce mot δορκὰς par chevreuil. Les Persans l'appellent *ahou*; mais Hafez, dans une de ses odes, comparant à ce joli animal sa belle maîtresse, se

(1) Anabasis, Liv. 1, ch. 5.

sert du mot de ghazâl (1), dont les Français ont fait gazelle (2). *Ahou-chesm*, aux yeux de gazelle, est une épithète très-usitée en Perse, et très-propre à rendre les yeux d'un noir de jais des femmes persanes.

Les Persans prétendent qu'ils ont des chiens et même des chevaux en état de les atteindre; mais cette opinion est très-douteuse, quoique, dans leurs tableaux représentant des chasses, il leur arrive souvent de représenter le monarque courant à toute bride, et passant son sabre au travers du corps d'une gazelle. S'ils parviennent à les forcer, ce n'est qu'au moyen de relais, comme je l'ai dit au sujet de la chasse des ânes sauvages. Je dois donner ici un exemple de l'adresse des cavaliers persans; nous trouvant auprès de Komicha, nous vîmes un des domestiques de notre mihmandar, à cheval, atteindre d'une balle une jeune Gal-

(1) « O vent d'ouest, dites avec douceur à ce « tendre faon : Vous m'avez entraîné dans les mon- « tagnes et les déserts. »

(2) Buffon, Hist. nat., Vol. x, art. *Gazelle*.

zelle au moment où son cheval était au grand galop.

Les outardes, que nous chassâmes aussi dans cet endroit, sont probablement les *otides* de Xénophon, car nous leur trouvâmes les mêmes qualités que possédaient ces oiseaux au rapport de cet historien; savoir : un vol très-court et l'avantage d'être bientôt fatiguées. Les chasseurs ont beaucoup de peine à en approcher avec un fusil, et nous reconnûmes que le meilleur moyen de les chasser était de les forcer à cheval. Les Persans appellent cet oiseau *ahou-bareh*, jeune gazelle; ce n'est pas le seul oiseau auquel ils donnent le nom d'un quadrupède, car l'autruche s'appelle chez eux *chater-morgh*, ou le chameau oiseau. Dans ce dernier cas, leur manière de le désigner est très-juste. En effet, quand le chameau vient *debout au corps* (comme le dirait un matelot), et qu'on n'aperçoit que ses deux jambes, il est difficile de le distinguer d'une autruche; mais lorsque ces dernières se font apercevoir en grand nombre dans le désert à

une certaine distance, il est presque impossible de distinguer l'un de l'autre, excepté peut-être du côté de la taille.

Abhar, notre prochaine station, peut s'appeler une ville en comparaison des autres lieux que nous avions rencontrés depuis notre départ de Kaswin. Vue d'une certaine distance, elle offre une apparence imposante que, vue de près, elle perd de suite. Au-dessus de la cime des arbres paraissent quelques murs en ruines, qui occupent une éminence, appelée par les habitans du lieu *Kaleh-Darâb*, ou le château de Darius. Les matériaux se composent de larges briques en terre, mêlées avec de la paille, et cuites au soleil; ce sont les mêmes matériaux que j'ai observés à Rey, à *l'Atesch-gâh*, auprès d'Ispahân, et les mêmes peut-être aussi que ceux de Babylone. Cette particularité donnera sans doute une grande force aux argumens du major Rennell, auquel, autant que je puis en juger, il ne manquait que la découverte de quelques restes d'antiquité dans ces lieux, pour prouver que cet endroit est

Digitized by Google

l'ancien Habor, une des trois villes où les tribus de Ruben, Gâd et Manassèh furent envoyées en captivité (1).

Le palais du roi à Sultanièh, placé sur une hauteur, qui s'élève au-dessus de la plaine, un petit village voisin, et plus loin, à deux milles de distance, la ville de Sultanièh, offraient par leur ensemble un tableau semblable à celui qui, au rapport de Xénophon, se présenta, aux yeux des Grecs, non loin du Tigre (1). Les rois modernes de la Perse ont, en diverses parties de leurs états, plusieurs palais où ils vont de temps en temps pour y jouir de la beauté du climat, ou prendre les plaisirs de la chasse. Auprès de ces palais se trouvent des villages, dont les habitans, dès la nouvelle que le prince va s'y rendre, font provision de vivres pour les besoins de la cour. Le principal palais d'été du roi est à Sultanièh; outre celui-ci, il en a plusieurs autres: à Odjân, dans les environs de Tauriz; au Bâgh-i-fyn; à Djadj-

(1) Rennell's Geog. syst. of Herodotus, p. 389.

(2) Anabasis, Liv. III, ch. 4.

Digitized by Google

rond, auprès de Téherân; à Tchetchmeh-Aly, dans le Khorassân; à Bâgh-Zemroud, auprès de Demawand; à Zavièh, sur le chemin d'Hamadân, et plusieurs autres, dont il serait ennuyeux de donner l'énumération.

A notre arrivée à Zengân, l'ambassadeur fit une visite au prince gouverneur, jeune homme dont les manières sont pleines d'amabilité. En approchant du palais qu'il habite, nous aperçûmes des tapis étendus dans la rue, sous l'abri d'un mur; le vézir y était assis, et expédiait des affaires. Cette coutume explique ce que dit Job de lui-même aux jours de sa prospérité, lorsqu'il se préparait à s'asseoir dans la *rue* (1): *Lorsque j'allais prendre ma place à la porte de la ville, et que l'on me préparait un siége élevé dans la place* (2).

(1) Ce mot, dans l'origine, veut dire un lieu vaste où se trouvait un appartement pour rendre la justice.

(2) Quandò procedebam ad portam civitatis, et in plateâ parabant cathedram mihi (*Job*, ch. XXIX, v. 7).

Digitized by Google

Le 10, arrivés à Geltapèh, nous en partons de suite le lendemain matin pour traverser la rivière Kizil-Ouzen (1), et la montagne du Kafelân-Koh, afin de pouvoir atteindre la ville brûlante de Mianèh avant la grande chaleur du milieu du jour.

Le Kafelân-Koh est une chaîne de montagnes qui mériterait d'être visitée par un géologue. Les différentes couches dont elle se compose, soulevées par quelque grande commotion du globe, ont pris les positions les plus bizarres. Dans quelques endroits, elles sont perpendiculaires; dans quelques autres, presque horizontales. Sur la rive méridionale du Kizil-Ouzen, est une partie de la montagne presque entièrement composée de craie, où se trouvent mêlées çà et là des strates schisteuses; sur la droite du chemin, lorsqu'on descend de Geltapèh, sont des collines qui, à la première vue, paraissent être de craie, affectant une forme conique plus ou moins alongée; les différentes couches sont placées horizontalement avec autant de précision que si elles l'avaient été

(3) Rivière dorée. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

par des procédés mathématiques. Des hauteurs qui dominent Geltapèh, on découvre une immense plaine stérile, s'étendant à l'ouest sur les rives du Kizil-Ouzen, de même que vers Zengân. Dans quelques endroits, elle paraît avoir été presque en fusion, comme si un immense volume de sol liquéfié avait été mis en mouvement; les masses lentes se sont arrêtées d'elles-mêmes, où l'impulsion qui les faisait agir a cessé; dans d'autres endroits, comme si une machine puissante avait brisé ces masses, et les avait laissées en fragmens inégaux.

A Mianèh, nous éprouvâmes un des nombreux exemples de la diversité du climat qui se fait remarquer en Perse, entre deux districts contigus l'un à l'autre. A Aukkend et Geltapèh, l'air était assez froid pour être désagréable durant une partie des vingt-quatre heures. A Aukkend, pendant la plus grande chaleur du jour, le thermomètre de Farenheit restait à 75° (19 $\frac{1}{2}$), et à Mianèh il était à 99 $\frac{1}{2}$ (31).

Le jour de notre arrivée à Tekmehdach, nous rencontrâmes un *tchappar* ou courrier

Digitized by Google

persan, se rendant en toute hâte à la cour pour annoncer au roi que la révolte des Géorgiens contre les Russes augmentait tous les jours. Une longue bande de toile qui, selon les Persans, sert, étant entortillée, à soutenir le corps, lui serrait fortement les hanches. Il expliquera peut-être ce que Hérodote (1) a voulu dire par εὔξοδῳ ἀνδρὶ et que Larcher a rendu par *bon marcher*. Lors même qu'il voudrait signifier un homme à pied, les bandages dont les *kossids* ou messagers persans se serrent le corps, donneraient une fort bonne explication du mot. Leurs ceintures les serrent si fortement qu'ils peuvent rarement se baisser; des bandages leur ceignent encore les jambes; leurs pantalons sont aussi bien serrés pour moins embarrasser leur marche (2).

Avant d'atteindre notre campement à Odjân, nous ne fûmes pas peu surpris d'apercevoir une voiture et six chevaux gravissant une montagne escarpée, que le prince

(1) Clio, 72.

(2) *Voyez* l'histoire du Chatyr, ch. 8, p. 137.

Digitized by Google

royal envoyait à l'ambassadeur pour son service. Six chevaux d'artillerie la traînaient; ils étaient conduits par des artilleurs persans, qui la manœuvraient comme une pièce de canon. C'était un présent de l'impératrice Catherine II au patriarche des Arméniens, celui-ci l'avait offert au prince; et, quoiqu'il fût encore en très-bon état, cependant sa forme antique, son histoire, ses voyages, le lieu où il se trouvait, et particulièrement la manière dont on l'avait amené jusqu'ici; tout enfin contribuait à le rendre l'objet le plus curieux que nous eussions vu depuis que nous étions en Perse. Une autre surprise nous était réservée, ce fut une troupe de soldats d'artillerie à cheval persans, vêtus à l'européenne, le menton rasé, avec les armes et les habits à l'anglaise, bottés et éperonnés, l'étrier bas, et qui, sous les ordres d'un officier anglais, vinrent saluer l'ambassadeur, au moment où il prenait l'air à l'entrée de sa tente.

Odjân est actuellement un *tchemen* ou pâturage entièrement réservé à l'usage du prince. Une ville considérable, au rapport

Digitized by Google

des Persans, en occupait autrefois l'emplacement; mais les restes qui en subsistent encore se réduisent à quelques puits cachés çà et là sous une herbe épaisse. Au sommet des hauteurs du côté du sud, on trouve de grands amas de pierres énormes sur la lisière du chemin, et parfaitement semblables à celles des Druides; les habitans du lieu les appellent *djân-gou* ou lieu d'assemblée; c'est là, disent-ils, qu'à une époque reculée, les chefs se rassemblaient pour délibérer sur les affaires publiques. Ces pierres forment un carré long, et n'offrent aujourd'hui de curieux que leur grosseur et leur aspérité.

La montagne de Savalân, l'une des plus élevées de la Perse, sur laquelle, disent les Persans, s'arrêta l'arche de Noé, et qui forme un des pics d'une chaîne de montagnes auprès d'Ardebyl, se laisse apercevoir d'Odjân dans une direction nord 67 et demi est.

Le prince royal, à notre entrée dans Tauriz, rendit à son excellence tous les honneurs dus à son rang. Le personnage chargé de

Digitized by Google

nous recevoir en dehors de la ville, était un jeune enfant qui n'avait pas plus de dix ans, et gendre du roi. Il est fils de Mirza-Bouzurk, l'un des ministres du roi, résidant à Tauriz, et a dernièrement épousé la fille du roi. On ajouta les honneurs militaires européens à ceux de Perse. Comme nous approchions de la ville, des troupes disciplinées formaient la haie jusqu'à une distance considérable des murs : au moment où nous passâmes, elles présentèrent les armes, pendant qu'une troupe nombreuse de tambours et de fifres formaient la tête de notre cavalcade. Ils jouaient des contre-danses et des walses qui nous étonnaient beaucoup, en songeant que c'étaient des Persans qui les exécutaient. Vingt pièces de canon, et d'une manière qui aurait fait honneur à l'artillerie européenne, saluèrent l'ambassadeur au moment où il entra dans la maison préparée pour le recevoir.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE Ier.

Départ d'Angleterre, page 1. — Madère, 16. — Rio-Janeiro, 17. — Audience du prince du Brésil, 18. — Esclaves, 21. — Naturels du pays, 24. — Départ de Rio-Janeiro, 25. — Iles de Tristan d'Acunha, 29. — Querelle avec les Persans, 50. — Pointe de Galle, 33. — Cochin, 35. — Calicut, 42. — Gheriah, 43. — Terme du voyage, 44.

CHAPITRE II.

L'ambassadeur persan à Bombay, 46. — Danse indienne, 50. — Caves de Kenneryh, 54. — Piéges pour les tigres, 59. — Eléphanta, 60. — Départ de Bombay, 62. — Côtes de Perse, 64. — Entrée

Digitized by Google

du golfe Persique, 65. — Cap Guadel, 67. — Cap Mocksa, 68. — Pirates arabes, 69 et 82. — Grand et petit Tombeau, 73. — Kaïs, 74. — Kenn, 78. — Siraf, 80. — Arrivée à Bouchehr, 85.

CHAPITRE III.

Bouchehr, 86. — Débarquement de l'ambassadeur, 91. — Premières impressions d'un étranger, 94. — Politique persanne, 96. — Vent violent, 97. — Passage de l'Écriture, 99. — Vases, 102. — Départ de Bouchehr, 104. — Mamacenni, 107. — Cachet du mihmândâr, 110. — Scènes de la nature, 113. — Châpour, 114. — Cavernes, 115. Chasse, 118. — Médecins, 119 et 123. — Éclaircissement de l'Écriture, 121. — Pyra-Zoun, 124. — Caravanseraïs, 126.

CHAPITRE IV.

Chirâz, 128. — Flatterie des Persans, 129. — Douleur de l'ambassadeur persan, 131. — Compliment de condoléance, 133. — Bains chauds, 136. — Reine de Perse, 139. — Tombeau de Sady. 143. — Montagne de Sady, 145. — Mosella, 146. — Fragmens de sculpture, 147. — Rocher sculpté, 149.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Visite à Persepolis, 151. — Badj-gâh, 155. — Rahdârs, 156. — Passage de l'Écriture, 157. — Zargoun, 159. — Départ de Zargoun, 161. — Nokara-Kanèh, 162. — Bend-Emir, 163. — Arrivée à Persepolis, 166. — Ruines de Persepolis, 167. Persepolis, 168 et 173. — Misère des paysans, 170. — Rocher, 174. — Takh-taous, 175. — Zendân-djemchyd, 176. — Hadjy-abâd, 177. — Cavernes, 178. — Gouverneur de Merdâcht, 180. — Visite au gouverneur, 181. — Merdâcht, 182. — Rocher, 184. — Koh-Ramgherd, 185. — Mont d'Istakhâr, 186. — Rocher d'Istakhâr, 187. Château de Châhrek, 189. — Tombeau, 190. — Fers de flèches, 191. — Fer de lance, 192.

CHAPITRE VI.

Départ pour Chirâz, 194. — Mihmândâr, 196. — Kalaât, 200. — Mohammed-Néby, 204. — Voleurs, 207. — Idée d'un eunuque, 208. — Chaleur, 209. — Colonnes de sable, 210. — Sauterelles, 212. — Ponte de la sauterelle, 217. — Œufs de sauterelles, 218. — Talisman, 219. — Révolte à Chirâz, 221. — Couches de lady Ouseley, 224. — Fille de l'ambassadeur, 225. — Bouffons, 226. — Sage-femme, 228. — Coutume des

Digitized by Google

Juifs, 230. — Relevailles des Persannes, 231. — Allaitement, 232. — Nourrices persannes, 234. — Manière de donner un nom, 236. — Hakikeh, 237. — Cérémonies, 238. — Population de Chirâz, 240.

CHAPITRE VII.

Litière, 245. — Départ, 246. — Persepolis, 247. — Sewand, 248. — Kemyn, 250. — Oppression des paysans, 251. — Ruines, 253. — Meched-Mader-i-Soleïman, 254. — Sculpture, 255. — Morghâb, 256. — Mines de plomb, 258. — Région froide, 259. — Kazioun, 260. — Perdrix, 261. — Eklyd, 262. — Dépopulation, 264. — Passage de l'Écriture, 265. — Embarras, 267. — Bakhtiarys, 268. — Leur danse, 269. — Salut persan, 272. — Dispute à Konicha, 273. — Punition, 274. — Poisson sacré, 275.

CHAPITRE VIII.

Ispahân, 277. — Avenues d'Ispahân, 279. — Déjeûner persan, 280. — Amyn-ed-daulah, 281. — Visite du ministre, 285. — Visite au ministre, 287. — Herzar-derreh, 296. — Myl-Châtyr, 297. Chyristân, 299. — Colonnes tremblantes, 300. — Jardinier du roi, 301. — Atech-gâh, 302. — Pi-

Digitized by Google

geons, 303. — Poucheries, 306. — Festin, 307. Passage de l'Ecriture, 309. — Feu d'artifice, 313. Femme persanne, 314.

CHAPITRE IX.

Djoulfa, 316. — Eglise catholique, 318. — Padré Yusuf, 320. — Couvent arménien, 321. — Religieuses, 322. — Maison arménienne, 323. — Tombeaux arméniens, 325. — Tombeaux persans, 327. — Epidémie, 329. — Culture, 333. — Rareté du bois, 334. — Engrais, 335. — Manufactures, 336. — Toiles de coton, 337. — Bakhtiaris, 339 — Comète, 340. — Guerre avec les Kourdes, 341. — Conduite de Aly-Mirza, 344. — Acte de cruauté, 345.

CHAPITRE X.

Départ d'Ispahân, 346. — Adulation, 347. — Kachân, 348. — Bâgh-i fyn, 351. — Aqueducs, 352. — Koum, 356. — Montagne mysterieuse, 361. — Syrène, 363. — Malek-el-mout-dereh, 365.

CHAPITRE XI.

Cavaliers persans, 366. — Hôtel de l'ambassade, 369. — Étiquette, 370. — Audience du roi, 371. — Visite à la reine, 377. — Moharrem, 380. —

Digitized by Google

Traité, 398. — Ignorance des Persans, 399. — Politique persanne, 401. — Bataille de Sultanbout, 402. — Magnanimité, 405. — Exagération, 406.

CHAPITRE XII.

Signature du traité, 407. — Environs de Téhérân, 409. — Intempérance, 410. — Rey, 413. — Vaccine, 414. — Ignorance des médecins persans, 416. — Petite-vérole, 417. — Entretiens avec le roi, 418. — Fils du roi, 422. — Palais du roi, 424. — Présens faits au roi, 427. — Carrosse, 428.

CHAPITRE XIII.

Soleimanièh, 431. — Passage de l'Écriture, 433. — Vanité persanne, 434. — Anes sauvages, 435. — Kaswin, 441. — Chemins, 443. — Maisons villageoises, 446. — Gazelles, 447. — Outardes, 449. — Ruines, 450. — Sultanièh, 451. — Zengân, 452. — Kafelân-Koh, 453. — Climat diversifié, *ibid.* — Tchapar, 454. — Voiture, 455. — Artilleurs persans, 456. — Odjân, 457. — Arrivée à Tauriz, 458.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

BIBLIOTH. ACADEMIA LAUSAN. LIBERTÉ ET PATRIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google